SUR L'ABUS

QU'ON FAIT

DES ADJECTIFS.

LETTRE

DE DEUX HABITANS DE LA FERTÉ-SOUS-JOUARRE

A M. LE DIRECTEUR DE LA REVUE DES DEUX MONDES (1).

MON CHER MONSIEUR,

Que les dieux immortels vous assistent et vous préservent des romans nouveaux! Nous sommes deux abonnés de votre *Revue*, mon ami Cotonet et moi, qui avons résolu de vous écrire touchant une remarque que nous avons faite : c'est que, dans les livres d'aujourd'hui, on emploie beaucoup d'adjectifs, et que nous croyons que les auteurs se font par là un tort considérable.

Nous savons, monsieur, que ce n'est plus la mode de parler de littérature, et vous trouverez peut-être que dans ce moment-ci nous nous inquiétons de bien peu de chose. Nous en conviendrons volontiers, car nous recevons *le Constitutionnel*, et nous avons des

(1) Bien que nous ne partagions pas toutes les opinions littéraires développées dans cette lettre, nous n'avons pas voulu priver nos abonnés des aperçus piquans qu'elle contient. En pareil cas, le jugement du lecteur rectifie toujours celui du critique.

(*N. du D.*)

fonds espagnols qui nous démangent terriblement. Mais mieux qu'un autre vous comprendrez sans doute toute la douceur que deux ames bien nées trouvent à s'occuper des beaux-arts, qui font le charme de la vie au milieu des tourmentes sociales; nous ne sommes point Béotiens, monsieur, vous le voyez par ces paroles.

Pour que vous goûtiez notre remarque, simple en apparence, mais qui nous a coûté douze ans de réflexions, il faut que vous nous permettiez de vous raconter posément et graduellement de quelle manière elle nous est venue. Bien que les lettres soient maintenant avilies, il fut un temps, monsieur, où elles florissaient; il fut un temps où l'on lisait les livres; et dans nos théâtres, naguère encore, il fut un temps où l'on sifflait. C'était, si notre mémoire est bonne, de 1824 à 1829; le roi d'alors, le clergé aidant, se préparait à renverser la charte, et à priver le peuple de ses droits; et vous n'êtes pas sans vous souvenir qu'à cette époque il a été grandement question d'une méthode toute nouvelle qu'on venait d'inventer pour faire des pièces de théâtre, des romans et même des sonnets. On s'en est fort occupé ici; mais nous n'avons jamais pu apprendre clairement, ni mon ami Cotonet ni moi, ce que c'était que le *romantisme,* et cependant nous avons beaucoup lu, notamment des préfaces, car nous ne sommes pas de Falaise, nous savons bien que c'est le principal, et que le reste n'est que pour enfler la chose; mais il ne faut pas anticiper.

A vous dire vrai, dans ce pays-ci, on est badaud jusqu'aux oreilles, et, sans compter le tapage des journaux, nous sommes bien aises de jaser sur les quatre ou cinq heures. Nous avons dans la rue Marchande un gros cabinet de lecture, où il nous vient des cloyères de livres; deux sous le volume, c'est comme partout, et il n'y aurait pas à se plaindre, si les portières se lavaient les mains; mais depuis qu'il n'y a plus de loterie, elles dévorent les romans, que Dieu leur pardonne! c'est à ne savoir par où y toucher. Mais peu importe; nous autres Français, nous ne regardons pas à la marge; en Angleterre, les gens qui sont propres aiment à lire dans des livres propres; en France, on lit à la gamelle; c'est notre manière d'encourager les arts. Nos petites-maîtresses ne souffriraient pas une mouche de crotte sur un bas qui n'a affaire qu'à leur pied; mais elles ouvrent très délicatement de leur main blanche un volume banal qui sent la cuisine, et porte la marque du pouce de leur

cocher. Il me semble pourtant que si j'étais femme, et que si je tenais au fond de mon alcôve, les rideaux tirés, un auteur qui me plût, je n'aimerais pas qu'au parfum poétique d'une page il se mêlât.... Je reviens à mon sujet.

Je vous disais que nous ne comprenions pas ce que signifiait ce mot de *romantique*. Si ce que je vous raconte vous paraît un peu usé et connu au premier abord, il ne faut pas vous effrayer, mais seulement me laisser faire; j'ai intention d'en venir à mes fins. C'était donc vers 1824, ou un peu plus tard, je l'ai oublié; on se battait dans le *Journal des Débats*. Il était question de *pittoresque*, de *grotesque*, du paysage introduit dans la poésie, de l'histoire dramatisée, du drame blasonné, de l'art pur, du rhythme brisé, du tragique fondu avec le comique, et du moyen-âge ressuscité. Mon ami Cotonet et moi, nous nous promenions devant le jeu de boule. Il faut savoir qu'à la Ferté-sous-Jouarre, nous avions alors un grand clerc d'avoué qui venait de Paris, fier et fort impertinent, ne doutant de rien, tranchant sur tout, et qui avait l'air de comprendre tout ce qu'il lisait. Il nous aborda le journal à la main, en nous demandant ce que nous pensions de toutes ces querelles littéraires. Cotonet est fort à son aise, il a cheval et cabriolet; nous ne sommes plus jeunes ni l'un l'autre, et de mon côté, j'ai quelque poids; ces questions nous révoltèrent, et toute la ville fut pour nous. Mais à dater de ce jour, on ne parla chez nous que de romantique et de classique; Mme Dupuis seule n'a rien voulu entendre; elle dit que c'est jus-vert, ou vert-jus. Nous lûmes tout ce qui paraissait, et nous reçûmes *la Muse* au cercle. Quelques-uns de nous (je fus du nombre) vinrent à Paris et virent *les Vêpres;* le sous-préfet acheta la pièce, et à une quête pour les Grecs, mon fils récita *Parthénope et l'Étrangère*, septième messénienne. D'une autre part, M. Ducoudray, magistrat distingué, au retour des vacances, rapporta *les Méditations* parfaitement reliées, qu'il donna à sa femme; Mme Javart en fut choquée; elle déteste les novateurs; ma nièce y allait, nous cessâmes de nous voir. Le receveur fut de notre bord; c'était un esprit caustique et mordant, il travaillait sous main à *la Pandore;* quatre ans après il fut destitué, leva le masque, et fit un pamphlet qu'imprima le célèbre Firmin Didot. M. Ducoudray nous donna, vers la mi-septembre, un dîner des plus orageux; ce fut là qu'éclata la guerre; voici comment l'affaire

arriva. Mme Javart, qui porte perruque et qui s'imaginait qu'on n'en savait rien, ayant fait ce jour-là de grands frais de toilette, avait fiché dans sa coiffure une petite poignée de marabouts; elle était à la droite du receveur, et ils causaient de littérature; peu à peu la discussion s'échauffa; Mme Javart, classique entêtée, se prononça pour l'abbé Delille; le receveur l'appela *perruque*, et par une fatalité déplorable, au moment où il prononçait ce mot, d'un ton de voix passablement violent, les marabouts de Mme Javart prirent feu à une bougie placée auprès d'elle; elle n'en sentait rien et continuait de s'agiter, quand le receveur, la voyant toute en flammes, saisit les marabouts et les arracha; malheureusement le toupet tout entier quitta la tête de la pauvre femme, qui se trouva tout à coup exposée aux regards, le chef complètement dégarni. Mme Javart, ignorant le danger qu'elle avait couru, crut que le receveur la décoiffait pour ajouter le geste à la parole, et comme elle était en train de manger un œuf à la coque, elle le lui lança au visage; le receveur en fut aveuglé; le jaune couvrait sa chemise et son gilet, et n'ayant voulu que rendre un service, il fut impossible de l'apaiser, quelque effort qu'on fît pour cela; Mme Javart, de son côté, se leva et sortit en fureur; elle traversa toute la ville sa perruque à la main, malgré les prières de sa servante, et perdit connaissance en rentrant chez elle. Jamais elle n'a voulu croire que le feu eût pris à ses marabouts; elle soutient encore qu'on l'a outragée de la manière la plus inconvenante, et vous pensez le bruit qu'elle en a fait. Voilà, monsieur, comment nous devînmes romantiques à la Ferté-sous-Jouarre.

Cependant, Cotonet et moi, nous résolûmes d'approfondir la question, et de nous rendre compte des querelles qui divisaient tant d'esprits habiles. Nous avons fait de bonnes études, Cotonet surtout, qui est notaire et qui s'occupe d'ornithologie. Nous crûmes d'abord, pendant deux ans, que le *romantisme*, en matière d'écriture, ne s'appliquait qu'au théâtre, et qu'il se distinguait du classique parce qu'il se passait des unités. C'était clair; Shakspeare, par exemple, fait voyager les gens de Rome à Londres, et d'Athènes à Alexandrie, en un quart d'heure; ses héros vivent dix ou vingt ans dans un entr'acte; ses héroïnes, anges de vertu pendant toute une scène, n'ont qu'à passer dans la coulisse pour reparaître mariées, adultères, veuves et grand'mères. Voilà, disions-

nous, le romantique. Sophocle, au contraire, fait asseoir OEdipe, encore est-ce à grand'peine, sur un rocher, dès le commencement de sa tragédie ; tous les personnages viennent le trouver là, l'un après l'autre ; peut-être se lève-t-il, mais j'en doute, à moins que ce ne soit par respect pour Thésée, qui, durant toute la pièce, court sur le grand chemin pour l'obliger, rentrant en scène et sortant sans cesse. Le chœur est là, et si quelque chose cloche, s'il y a un geste obscur, il l'explique ; ce qui s'est passé, il le raconte ; ce qui se passe, il le commente ; ce qui va se passer, il le prédit ; bref, il est dans la tragédie grecque comme une note de M. Aimé Martin au bas d'une page de Molière. Voilà, disions-nous, le classique ; il n'y avait point de quoi disputer, et les choses allaient sans dire. Mais on nous apprend tout à coup (c'était, je crois, en 1828) qu'il y avait poésie romantique et poésie classique, roman romantique et roman classique, ode romantique et ode classique ; que dis-je? un seul vers, mon cher monsieur, un seul et unique vers pouvait être romantique ou classique, selon que l'envie lui en prenait.

Quand nous reçûmes cette nouvelle, nous ne pûmes fermer l'œil de la nuit. Deux ans de paisible conviction venaient de s'évanouir comme un songe. Toutes nos idées étaient bouleversées ; car si les règles d'Aristote n'étaient plus la ligne de démarcation qui séparait les camps littéraires, où se retrouver et sur quoi s'appuyer? Par quel moyen, en lisant un ouvrage, savoir à quelle école il appartenait? Nous pensions bien que les initiés de Paris devaient avoir une espèce de mot d'ordre qui les tirait d'abord d'embarras ; mais en province, comment faire? Et il faut vous dire, monsieur, qu'en province, le mot *romantique* a, en général, une signification facile à retenir, il est synonyme d'absurde, et on ne s'en inquiète pas autrement. Heureusement, dans la même année, parut une illustre préface que nous dévorâmes aussitôt, et qui faillit nous convaincre à jamais. Il y respirait un air d'assurance qui était fait pour tranquilliser, et les principes de la nouvelle école s'y trouvaient détaillés au long. On y disait très nettement que le romantisme n'était autre chose que l'alliance du fou et du sérieux, du grotesque et du terrible, du bouffon et de l'horrible, autrement dit, si vous l'aimez mieux, de la comédie et de la tragédie. Nous le crûmes, Cotonet et moi, pendant l'espace d'une année entière. Le drame fut notre passion, car on avait baptisé de ce nom de *drame*,

non-seulement les ouvrages dialogués, mais toutes les inventions modernes de l'imagination, sous le prétexte qu'elles étaient dramatiques. Il y avait bien là quelque galimatias, mais enfin c'était quelque chose. Le drame nous apparaissait comme un prêtre respectable qui avait marié, après tant de siècles, le comique avec le tragique; nous le voyions, vêtu de blanc et de noir, riant d'un œil et pleurant de l'autre, agiter d'une main un poignard, et de l'autre une marotte; à la rigueur, cela se comprenait, les poètes du jour proclamaient ce genre une découverte toute moderne : « La mélancolie, disaient-ils, était inconnue aux anciens; c'est elle qui, jointe à l'esprit d'analyse et de controverse, a créé la religion nouvelle, la société nouvelle, et introduit dans l'art un type nouveau. » A parler franc, nous croyions tout cela un peu sur parole, et cette mélancolie inconnue aux anciens ne nous fut pas d'une digestion facile. Quoi! disions-nous, Sapho expirante, Platon regardant le ciel, n'ont pas ressenti quelque tristesse? Le vieux Priam redemandant son fils mort, à genoux devant le meurtrier, et s'écriant : « Souviens-toi de ton père, ô Achille ! » n'éprouvait point quelque mélancolie? Le beau Narcisse, couché dans les roseaux, n'était point malade de quelque dégoût des choses de la terre? Et la jeune nymphe qui l'aimait, cette pauvre Écho si malheureuse, n'était-elle donc pas le parfait symbole de la mélancolie solitaire, lorsque, épuisée par sa douleur, il ne lui restait que les os et la voix? D'autre part, dans la susdite préface, écrite d'ailleurs avec un grand talent, l'antiquité nous semblait comprise d'une assez étrange façon. On y comparait, entre autres choses, les furies avec les sorcières, et on disait que les furies s'appelaient Euménides, c'est-à-dire *douces et bienfaisantes*, ce qui prouvait, ajoutait-on, qu'elles n'étaient que médiocrement difformes, par conséquent à peine grotesques. Il nous étonnait que l'auteur pût ignorer que l'antiphrase est au nombre des tropes, bien que Sanctius ne veuille pas l'admettre. Mais passons; l'important pour nous était de répondre aux questionneurs : « Le romantisme est l'alliance de la comédie et de la tragédie, ou, de quelque genre d'ouvrage qu'il s'agisse, le mélange du bouffon et du sérieux. » Voilà qui allait encore à merveille, et nous dormions tranquilles là-dessus. Mais que pensai-je, monsieur, lorsqu'un matin je vis Cotonet entrer dans ma chambre avec six petits volumes sous le bras! Aristophane, vous le savez,

est, de tous les génies de la Grèce antique, le plus noble à la fois et le plus grotesque, le plus sérieux et le plus bouffon, le plus lyrique et le plus satirique. Que répondre lorsque Cotonet, avec sa belle basse-taille, commença à déclamer pompeusement l'admirable dispute du juste et de l'injuste (1), la plus grave et la plus noble scène que jamais théâtre ait entendue? Comment, en écoutant ce style énergique, ces pensées sublimes, cette simple éloquence, en assistant à ce combat divin entre les deux puissances qui gouvernent le monde, comment ne pas s'écrier avec le chœur : « O toi qui habites le temple élevé de la sagesse, le parfum de la vertu émane de tes discours! » Puis, tout à coup, à quelques pages de là, voilà le poète qui nous fait assister au spectacle d'un homme qui se relève la nuit pour soulager son ventre (2). Quel écrivain s'est jamais élevé plus haut qu'Aristophane dans ce terrible drame des *Chevaliers* où paraît le peuple athénien lui-même personnifié dans un vieillard? Quoi de plus sérieux, quoi de plus imposant que les anapestes où le poète gourmande le public, et que ce chœur qui commence ainsi : « Maintenant, Athéniens, prêtez-nous votre attention, si vous aimez un langage sincère (3). » Quoi de plus grotesque en même temps, quoi de plus bouffon que Bacchus et Xanthias (4)? quoi de plus comique et de plus plaisant que cette Myrrhine, se déchaussant à demi nue, sur le lit où son pauvre époux meurt d'abstinence et de désirs (5)? A voir cette rusée commère, plus rouée que la rouée Merteuil, les spectateurs eux-mêmes devaient partager le tourment de Cinésias, pour peu que la scène fût bien rendue. Dans quelle classification pourra-t-on jamais faire entrer les ouvrages d'Aristophane? quelles lignes, quels cercles tracera-t-on jamais autour de la pensée humaine, que ce génie audacieux ne dépassera pas? Il n'est pas seulement tragique et comique, il est tendre et terrible, pur et obscène, honnête et corrompu, noble et trivial, et au fond de tout cela, pour qui sait comprendre, assurément il est mélancolique. Hélas! monsieur, si on le lisait davantage, on se dispenserait de beaucoup parler, et

(1) Dans *les Nuées*.
(2) Dans *les Harangueuses*.
(3) Dans *les Guêpes*.
(4) Dans *les Grenouilles*.
(5) Dans *Lysistrate*.

on pourrait savoir au juste d'où viennent bien des inventions nouvelles qui se font donner des brevets. Il n'est pas jusqu'aux saint-simoniens qui ne se trouvent dans Aristophane; que lui avaient fait ces pauvres gens? La comédie des *Harangueuses* est pourtant leur complète satire, comme les *Chevaliers*, à plus d'un égard, pourraient passer pour celle du gouvernement représentatif.

Nous voilà donc, Cotonet et moi, retombés dans l'incertitude. Le romantisme devait, avant tout, être une découverte, sinon récente, du moins moderne. Ce n'était donc pas plus l'alliance du comique et du tragique que l'infraction permise aux règles d'Aristote. (J'ai oublié de vous dire qu'Aristophane ne tient lui-même aucun compte des unités.) Nous fîmes donc ce raisonnement très simple: « Puisqu'on se bat à Paris dans les théâtres, dans les préfaces, et dans les journaux, il faut que ce soit pour quelque chose; puisque les auteurs proclament une trouvaille, un art nouveau et une foi nouvelle, il faut que ce quelque chose soit autre chose qu'une chose renouvelée des Grecs; puisque nous n'avons rien de mieux à faire, nous allons chercher ce que c'est. »

— Mais, me direz-vous, mon cher monsieur, Aristophane est romantique; voilà tout ce prouvent vos discours; la différence des genres n'en subsiste pas moins, et l'art moderne, l'art humanitaire, l'art social, l'art pur, l'art naïf, l'art moyen-âge....

Patience, monsieur; que Dieu vous garde d'être si vif! Je ne discute pas, je vous raconte un évènement qui m'est arrivé. D'abord, pour ce qui est du mot *humanitaire*, je le révère, et quand je l'entends, je ne manque jamais de tirer mon chapeau; puissent les dieux me le faire comprendre! mais je me résigne et j'attends. Je ne cherche pas, remarquez bien, à savoir si le romantisme existe ou non; je suis Français, et je me rends compte de ce qu'on appelle le romantisme en France.

Et, à propos des mots nouveaux, je vous dirai, que durant une autre année, nous tombâmes dans une triste erreur. Las d'examiner et de peser, trouvant toujours des phrases vides et des professions de foi incompréhensibles, nous en vînmes à croire que ce mot de *romantisme* n'était qu'un mot; nous le trouvions beau, et il nous semblait que c'était dommage qu'il ne voulût rien dire. Il ressemble à *Rome* et à *Romain*, à *roman* et à *romanesque;* peut-être est-ce la même chose que *romanesque;* nous fûmes du moins tentés de le

croire par comparaison, car il est arrivé depuis peu, comme vous savez, que certains mots, d'ailleurs convenables, ont éprouvé de petites variations qui ne font de tort à personne. Autrefois, par exemple, on disait tout bêtement : Voilà une idée raisonnable; maintenant on dit bien plus dignement : Voilà une déduction *rationnelle.* C'est comme *la patrie,* vieux mot assez usé; on dit *le pays;* voyez nos orateurs, ils n'y manqueraient pas pour dix écus. Quand deux gouvernemens, la Suisse et la France, je suppose, convenaient ensemble de faire payer dix ou douze sous un port de lettre, on disait jadis trivialement : « C'est une convention de poste; » maintenant on dit : « Convention *postale.* » Quelle différence et quelle magnificence! Au lieu de *surpris* ou d'*étonné,* on dit : « *Stupéfié.* » Sentez-vous la nuance? Stupéfié! non pas stupéfait, prenez-y garde; *stupéfait* est pauvre, rebattu; fi! ne m'en parlez pas, c'est un drôle capable de se laisser trouver dans un dictionnaire. Qui est-ce qui voudrait de cela? Mais Cotonet, par-dessus tout, préfère trois mots dans la langue moderne; l'auteur qui, dans une seule phrase, les réunirait par hasard, serait, à son gré, le premier des hommes. Le premier de ces mots est : *morganatique;* le second, *blandices,* et le troisième... le troisième est un mot allemand.

Je retourne à mon dire. Nous ne pûmes long-temps demeurer dans l'indifférence. Notre sous-préfet venait d'être changé; le nouveau-venu avait une nièce, jolie brune pâle, quoique un peu maigre, qui s'était éprise des manières anglaises, et qui portait un voile vert, des gants orange, et des lunettes d'argent. Un soir qu'elle passait près de nous (Cotonet et moi, à notre habitude, nous nous promenions sur le jeu de boule), elle se retourna du côté du moulin à eau qui est près du gué, où il y avait des sacs de farine, des oies et un bœuf attaché : «Voilà un site romantique,» dit-elle à sa gouvernante. A ce mot, nous nous sentîmes saisis de notre curiosité première. Hé, ventrebleu, fis-je, que veut-elle dire? ne saurons-nous pas à quoi nous en tenir? Il nous arriva sur ces entrefaites un journal qui contenait ces mots : « André Chénier et Mme de Staël sont les deux sources du fleuve immense qui nous entraîne vers l'avenir. C'est par eux que la rénovation poétique, déjà triomphante et presque accomplie, se divisera en deux branches fleuries sur le tronc flétri du passé. La poésie romantique, fille de l'Allemagne, attachera ainsi à son front une palme verte,

sœur des myrtes d'Athènes. Ossian et Homère se donnent la main.» « Mon ami, dis-je à Cotonet, je crois que voilà notre affaire; le romantisme, c'est la poésie allemande; Mme de Staël est la première qui nous ait fait connaître cette littérature, et de l'apparition de son livre date la rage qui nous a pris. Achetons Goëthe, Schiller et Wieland; nous sommes sauvés, tout est venu de là. »

Nous crûmes, jusqu'en 1830, que le romantisme était l'imitation des Allemands, et nous y ajoutâmes les Anglais sur le conseil qu'on nous en donna. Il est incontestable, en effet, que ces deux peuples ont, dans leur poésie, un caractère particulier, et qu'ils ne ressemblent ni aux Grecs, ni aux Romains, ni aux Français. Les Espagnols nous embarrassèrent, car ils ont aussi leur cachet, et il était clair que l'école moderne se ressentait d'eux terriblement. Les romantiques, par exemple, ont constamment prôné le *Cid* de Corneille, qui est une traduction presque littérale d'une fort belle pièce espagnole. A ce propos, nous ne savions pas pourquoi ils n'en prônaient pas aussi bien quelque autre, malgré la beauté de celle-là; mais, à tout prix, c'était une issue qui nous tirait du labyrinthe. « Mais, disait encore Cotonet, quelle invention peut-il y avoir à naturaliser une imitation? Les Allemands ont fait des ballades; nous en faisons, c'est à merveille; ils aiment les spectres, les gnômes, les goules, les psylles, les vampires, les squelettes, les ogres, les cauchemars, les rats, les aspioles, les vipères, les sorcières, le sabbat, Satan, Puck, les mandragores; enfin cela leur fait plaisir; nous les imitons et en disons autant, quoique cela nous régale médiocrement; mais je l'accorde. D'autre part, dans leurs romans, on se tue, on pleure, on revient, on fait des phrases longues d'une aune, on sort à tout bout de champ du bon sens et de la nature; nous les copions, il n'y a rien de mieux. Viennent les Anglais par là-dessus qui passent le temps et usent leur cervelle à broyer du noir dans un pot; toutes leurs poésies, présentes et futures, ont été résumées par Goëthe dans cette simple et aimable phrase : « L'expérience et la douleur s'unissent pour guider l'homme à travers cette vie, et le conduire à la mort. » C'est assez faux, et même assez sot, mais je veux bien encore qu'on s'y plaise. Buvons gaiement, avec l'aide de Dieu et de notre bon tempérament français, du sang de pendu dans la chaudière anglaise. Survient l'Espagne, avec ses Castillans, qui se coupent la gorge comme on boit

un verre d'eau, ses Andalouses qui font plus vite encore un petit métier moins dépeuplant, ses taureaux, ses toréadors, matadors, etc..., j'y souscris. Quoi enfin? Quand nous aurons tout imité, copié, plagié, traduit et compilé, qu'y a-t-il là de romantique? Il n'y a rien de moins nouveau sous le ciel que de compiler et de plagier. »

Ainsi raisonnait Cotonet, et nous tombions de mal en pis; car, examinée sous ce point de vue, la question se rétrécissait singulièrement. Le classique ne serait-il donc que l'imitation de la poésie grecque, et le romantique que l'imitation des poésies allemande, anglaise et espagnole? Diable! que deviendraient alors tant de beaux discours sur Boileau et sur Aristote, sur l'antiquité et le christianisme, sur le génie et la liberté, sur le passé et sur l'avenir, etc...? C'est impossible; quelque chose nous criait que ce ne pouvait être là le résultat de recherches si curieuses et si empressées. Ne serait-ce pas, pensâmes-nous, seulement affaire de forme? Ce romantisme indéchiffrable ne consisterait-il pas dans ce vers brisé dont on fait assez de bruit dans le monde? Mais non; car, dans leurs plaidoyers, nous voyons les auteurs nouveaux citer Molière et quelques autres comme ayant donné l'exemple de cette méthode; le vers brisé, d'ailleurs, est horrible; il faut dire plus, il est impie; c'est un sacrilége envers les dieux, une offense à la muse.

Je vous expose naïvement, monsieur, toute la suite de nos tribulations, et si vous trouvez mon récit un peu long, il faut songer à douze ans de souffrances; nous avançons, ne vous inquiétez pas. De 1830 à 1831, nous crûmes que le romantisme était le genre historique, ou, si vous voulez, cette manie qui, depuis peu, a pris nos auteurs d'appeler des personnages de romans et de mélodrames Charlemagne, François Ier ou Henri IV, au lieu d'Amadis, d'Oronte, ou de Saint-Albin. Mlle de Scudéry est, je crois, la première qui ait donné en France l'exemple de cette mode, et beaucoup de gens disent du mal des ouvrages de cette demoiselle, qui ne les ont certainement pas lus. Nous ne prétendons pas les juger ici; ils ont fait les délices du siècle le plus poli, le plus classique et le plus galant du monde; mais ils nous ont semblé aussi vraisemblables, mieux écrits, et guère plus ridicules que certains romans de nos jours dont on ne parlera pas si long-temps.

De 1831 à l'année suivante, voyant le genre historique discrédité, et le romantisme toujours en vie, nous pensâmes que c'était le genre *intime*, dont on parlait fort. Mais quelque peine que nous ayons prise, nous n'avons jamais pu découvrir ce que c'était que le genre intime. Les romans intimes sont tout comme les autres; ils ont deux vol. in-8°, beaucoup de blanc; il y est question d'adultères, de marasme, de suicides, avec force archaïsmes et néologismes; ils ont une couverture jaune, et ils coûtent 15 fr.; nous n'y avons trouvé aucun autre signe particulier qui les distinguât.

De 1832 à 1833, il nous vint à l'esprit que le romantisme pouvait être un système de philosophie et d'économie politique. En effet, les écrivains affectaient alors dans leurs préfaces (que nous n'avons jamais cessé de lire avant tout, comme le plus important) de parler de l'avenir, du progrès social, de l'humanité et de la civilisation; mais nous avons pensé que c'était la révolution de juillet qui était cause de cette mode, et d'ailleurs, il n'est pas possible de croire qu'il soit nouveau d'être républicain. On a dit que Jésus-Christ l'était; j'en doute, car il voulait se faire roi de Jérusalem; mais depuis que le monde existe, il est certain que quiconque n'a que deux sous et en voit quatre à son voisin, ou une jolie femme, désire les lui prendre, et doit conséquemment dans ce but parler d'égalité, de liberté, des droits de l'homme, etc., etc...

De 1833 à 1834, nous crûmes que le romantisme consistait à ne pas se raser, et à porter des gilets à larges revers, très empesés. L'année suivante, nous crûmes que c'était de refuser de monter la garde. L'année d'après, nous ne crûmes rien, Cotonet ayant fait un petit voyage pour une succession dans le Midi, et me trouvant moi-même très occupé à faire réparer une grange que les grandes pluies m'avaient endommagée.

Maintenant, monsieur, j'arrive au résultat définitif de ces trop longues incertitudes. Un jour que nous nous promenions (c'était toujours sur le jeu de boule), nous nous souvînmes de ce flandrin qui, le premier, en 1824, avait porté le trouble dans notre esprit, et par suite dans toute la ville. Nous fûmes le voir, décidés cette fois à l'interroger lui-même, et à trancher le nœud gordien. Nous le trouvâmes en bonnet de nuit, fort triste, et mangeant une omelette. Il se disait dégoûté de la vie et blasé sur l'amour; comme nous étions au mois de janvier, nous pensâmes que c'était

qu'il n'avait pas eu de gratification cette année, et ne lui en sûmes pas mauvais gré. Après les premières civilités, le dialogue suivant eut lieu entre nous, permettez-moi de vous le transcrire le plus brièvement possible :

MOI.

Monsieur, je vous prie de m'expliquer ce que c'est que le romantisme. Est-ce le mépris des unités établies par Aristote, et respectées par les auteurs français?

LE CLERC.

Assurément. Nous nous soucions bien d'Aristote! faut-il qu'un pédant de collége, mort il y a deux ou trois mille ans....

COTONET.

Comment le romantisme serait-il le mépris des unités, puisque le romantisme s'applique à mille autres choses qu'aux pièces de théâtre?

LE CLERC.

C'est vrai; le mépris des unités n'est rien; pure bagatelle! nous ne nous y arrêtons pas.

MOI.

En ce cas, serait-ce l'alliance du comique et du tragique?

LE CLERC.

Vous l'avez dit; c'est cela même; vous l'avez nommé par son nom.

COTONET.

Monsieur, il y a long-temps qu'Aristote est mort, mais il y a tout aussi long-temps qu'il existe des ouvrages où le comique est allié au tragique. D'ailleurs Ossian, votre Homère nouveau, est sérieux d'un bout à l'autre; il n'y a, ma foi, pas de quoi rire. Pourquoi l'appelez-vous donc romantique? Homère est beaucoup plus romantique que lui.

LE CLERC.

C'est juste; je vous prie de m'excuser; le romantisme est bien autre chose.

MOI.

Serait-ce l'imitation ou l'inspiration de certaines littératures étrangères, ou, pour m'expliquer en un seul mot, serait-ce tout, hors les Grecs et les Romains?

LE CLERC.

N'en doutez pas. Les Grecs et les Romains sont à jamais bannis de France; un vers spirituel et mordant....

COTONET.

Alors le romantisme n'est qu'un plagiat, un simulacre, une copie; c'est honteux, monsieur, c'est avilissant. La France n'est ni anglaise, ni allemande, pas plus qu'elle n'est grecque ni romaine, et plagiat pour plagiat, j'aime mieux un beau plâtre pris sur la Diane chasseresse qu'un monstre de bois vermoulu décroché d'un grenier gothique.

LE CLERC.

Le romantisme n'est point un plagiat, et nous ne voulons imiter personne; non, l'Angleterre ni l'Allemagne n'ont rien à faire dans notre pays.

COTONET, vivement.

Qu'est-ce donc alors que le romantisme? Est-ce l'emploi des mots crus? Est-ce la haine des périphrases? Est-ce l'usage de la musique au théâtre à l'entrée d'un personnage principal? Mais on en a toujours agi ainsi dans les mélodrames, et nos pièces nouvelles ne sont pas autre chose. Pourquoi changer les termes? *Mélos*, musique, et *drama*, drame. *Calas* et *le Joueur* sont deux modèles en ce genre. Est-ce l'abus des noms historiques? Est-ce la forme des costumes? Est-ce le choix de certaines époques à la mode, comme la Fronde ou le règne de Charles IX? Est-ce la manie du suicide et l'héroïsme à la Byron? Sont-ce les néologismes, le néo-christianisme, et, pour appeler d'un nom nouveau une peste nouvelle, tous les *néosophismes* de la terre? Est-ce de jurer par écrit? Est-ce de choquer le bon sens et la grammaire? Est-ce quelque chose enfin, ou n'est-ce rien qu'un mot sonore et l'orgueil à vide qui se bat les flancs?

LE CLERC, avec exaltation.

Non! ce n'est rien de tout cela; non! vous ne comprenez pas la chose. Que vous êtes grossier, monsieur! quelle épaisseur dans vos paroles! Allez, les sylphes ne vous hantent point; vous êtes ponsif, vous êtes trumeau, vous êtes volute, vous n'avez rien d'ogive; ce que vous dites est sans galbe; vous ne vous doutez pas de l'instinct sociétaire; vous avez marché sur Campistron.

COTONET.

Vertu de ma vie! qu'est-ce que c'est que cela?

LE CLERC.

Le romantisme, mon cher monsieur! Non, à coup sûr, ce n'est ni le mépris des unités, ni l'alliance du comique et du tragique, ni rien au monde que vous puissiez dire; vous saisiriez vainement l'aile du papillon, la poussière qui le colore vous resterait dans les doigts. Le romantisme, c'est l'étoile qui pleure, c'est le vent qui vagit, c'est la nuit qui frissonne, la fleur qui vole et l'oiseau qui embaume; c'est le jet inespéré, l'extase allanguie, la citerne sous les palmiers, et l'espoir vermeil et ses mille amours, l'ange et la perle, la robe blanche des saules, ô la belle chose, monsieur! C'est l'infini et l'étoilé, le chaud, le rompu, le désenivré, et pourtant en même temps le plein et le rond, le diamétral, le pyramidal, l'oriental, le nu à vif, l'étreint, l'embrassé, le tourbillonnant; quelle science nouvelle! C'est la philosophie providentielle géométrisant les faits accomplis, puis s'élançant dans le vague des expériences pour y ciseler les fibres secrètes....

COTONET.

Monsieur, ceci est une faribole. Je sue à grosses gouttes pour vous écouter.

LE CLERC.

J'en suis fâché; j'ai dit mon opinion, et rien au monde ne m'en fera changer.

Nous fûmes chez M. Ducoudray après cette scène, que je vous abrége, vu qu'elle dura trois heures et que la tête tourne en y pensant. M. Ducoudray est un magistrat, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire. Il porte habit marron et culotte de soie, le tout bien brossé, et il est poudré. Nous le trouvâmes dans son fauteuil de cuir, et il nous offrit une prise de tabac sec dans sa tabatière de corne, propre et luisante comme un écu neuf. Nous lui contâmes, comme vous pensez, la visite que nous venions de faire, et reprenant le même sujet, voici quelle fut son opinion :

« Sous la restauration, nous dit-il, le gouvernement faisait tous ses efforts pour ramener le passé. Les premières places aux Tuileries étaient remplies, vous le savez, par les mêmes noms que sous Louis XIV. Les prêtres, ressaisissant le pouvoir, organisaient de tous côtés une sorte d'inquisition occulte, comme aujourd'hui les

associations républicaines. D'autre part, une censure sévère interdisait aux écrivains la peinture libre des choses présentes; quels portraits de mœurs ou quelles satires, mêmes les plus douces, auraient été tolérés sur un théâtre où *Germanicus* était défendu? En troisième lieu, la cassette royale, ouverte à quelques gens de lettres, avait justement récompensé en eux des talens remarquables, mais en même temps des opinions religieuses et monarchiques. Ces deux grands mots, la religion et la monarchie, étaient alors dans leur toute-puissance; avec eux seuls il pouvait y avoir succès, fortune et gloire; sans eux, rien au monde, sinon l'oubli ou la persécution. Cependant la France ne manquait pas de jeunes têtes qui avaient grand besoin de se produire et la meilleure envie de parler. Plus de guerre, partant beaucoup d'oisiveté; une éducation très contraire au corps, mais très favorable à l'esprit, l'ennui de la paix, les carrières obstruées, tout portait la jeunesse à écrire; aussi n'y eut-il à aucune époque le quart autant d'écrivains que dans celle-ci. Mais de quoi parler? Que pouvait-on écrire? Comme le gouvernement, comme les mœurs, comme la cour et la ville, la littérature chercha à revenir au passé. Le trône et l'autel défrayèrent tout; en même temps, cela va sans dire, il y eut une littérature d'opposition. Celle-ci, forte de sa pensée, ou de l'intérêt qui s'attachait à elle, prit la route convenue, et resta classique; les poètes qui chantaient l'empire, la gloire de la France ou la liberté, sûrs de plaire par le fond, ne s'embarrassèrent point de la forme. Mais il n'en fut pas de même de ceux qui chantaient le trône et l'autel; ayant affaire à des idées rebattues et à des sentimens antipathiques à la nation, ils cherchèrent à rajeunir, par des moyens nouveaux, la vieillesse de leur pensée; ils hasardèrent d'abord quelques contorsions poétiques, pour appeler la curiosité; elle ne vint pas, ils redoublèrent. D'étranges qu'ils voulaient être, ils devinrent bizarres, de bizarres baroques, ou peu s'en fallait. Mme de Staël, ce Blücher littéraire, venait d'achever son invasion, et de même que le passage des Cosaques en France avait introduit dans les familles quelques types de physionomie expressive, la littérature portait dans son sein une bâtardise encore sommeillante. Elle parut bientôt au grand jour; les libraires étonnés accouchaient de certains enfans qui avaient le nez allemand et l'oreille anglaise. La superstition et ses légendes, mortes et enterrées depuis long-temps, profitèrent

du moment pour se glisser par la seule porte qui pût leur être ouverte, et vivre encore un jour avant de mourir à jamais. La manie des ballades, arrivant d'Allemagne, rencontra un beau jour la poésie monarchique chez le libraire Ladvocat, et toutes deux, la pioche en main, s'en allèrent, à la nuit tombée, déterrer, dans une église, le moyen-âge qui ne s'y attendait pas. Comme pour aller à Notre-Dame, on passe devant la Morgue, ils y entrèrent de compagnie; ce fut là que, sur le cadavre d'un monomane, ils se jurèrent foi et amitié. Le roi Louis XVIII, qui avait pour lecteur un homme d'esprit, et qui ne manquait pas d'esprit lui-même, ne lut rien et trouva tout au mieux. Malheureusement il vint à mourir, et Charles X abolit la censure. Le moyen-âge était alors très bien portant, et à peu près remis de la peur qu'il avait eue de se croire mort pendant trois siècles. Il nourrissait et élevait une quantité de petites chauves-souris, de petits lézards et de jeunes grenouilles, à qui il apprenait le catéchisme, la haine de Boileau, et la crainte du roi. Il fut effrayé d'y voir clair, quand on lui ôta l'éteignoir dont il avait fait son bonnet. Ebloui par les premières clartés du jour, il se mit à courir par les rues, et, comme le soleil l'aveuglait, il prit la Porte-Saint-Martin pour une cathédrale et y entra avec ses poussins. Ce fut la mode de l'y aller voir; bientôt ce fut une rage, et, consolé de sa méprise, il commença à régner ostensiblement. Toute la journée on lui taillait des pourpoints, des manches longues, des pièces de velours, des drames et des culottes. Enfin, un matin, on le planta là; le gouvernement lui-même passait de mode, et la révolution changea tout. Qu'arriva-t-il? Roi dépossédé, il fit comme Denis, il ouvrit une école. Il était en France en bateleur, comme le bouffon de la restauration; il ne lui plut point d'aller à Saint-Denis, et, au moment où on le croyait tué, il monta en chaire, chaussa ses lunettes, et fit un sermon sur la liberté. Les bonnes gens qui l'écoutent maintenant ont peut-être sous les yeux le plus singulier spectacle qui puisse se rencontrer dans l'histoire d'une littérature; c'est un revenant, ou plutôt un mort, qui, affublé d'oripeaux d'un autre siècle, prêche et déclame sur celui-ci; car en changeant de texte, il n'a pu quitter son vieux masque, et garde encore ses manière d'emprunt; il se sert du style de Ronsard pour célébrer les chemins de fer; en chantant Washington ou Lafayette, il imite

Dante; et pour parler de république, d'égalité, de la loi agraire et du divorce, il va chercher des mots et des phrases dans le glossaire de ces siècles ténébreux où tout était despotisme, honte, misère et superstition. Il s'adresse au peuple le plus libre, le plus brave, le plus gai et le plus sain de l'univers, et au théâtre, devant ce peuple intelligent, qui a le cœur ouvert et les mains si promptes, il ne trouve rien de mieux que de faire faire des barbarismes à des fantômes inconnus; il se dit jeune, et parle à notre jeunesse comme on parlait sous un roi podagre qui tuait tout ce qui remuait; il appelle l'avenir à grands cris, et asperge de vieille eau bénite la statue de la liberté; vive Dieu! qu'en penserait-elle, si elle n'était de marbre? Mais le public est de chair et d'os, et qu'en pense-t-il? De quoi se soucie-t-il? Que va-t-il voir et qu'est-ce qui l'attire à ces myriades de vaudevilles sans but, sans queue, sans tête, sans rime ni raison? Qu'est-ce que c'est que tant de marquis, de cardinaux, de pages, de rois, de reines, de ministres, de pantins, de criailleries et de balivernes? La restauration, en partant, nous a légué ses friperies. Ah! Français, on se moquerait de vous, si vous ne vous en moquiez pas vous-mêmes. Le grand Goëthe n'en riait pas, lui, il y a quatre ou cinq ans, lorsqu'il maudissait notre littérature, qui désespérait sa vieillesse, car le digne homme s'en croyait la cause. Mais ce n'est qu'à nous qu'il faut nous en prendre, oui, à nous seuls, car il n'y a que nous sur terre d'assez badauds pour nous laisser faire. Les autres nations civilisées n'auraient qu'une clé et qu'une pomme cuite pour les niaiseries que nous tolérons. Pourquoi Molière n'est-il plus au monde? Que l'homme eût pu être immortel, dont immortel est le génie! Quel misanthrope nous aurions! Ce ne serait plus l'homme aux rubans verts, et il ne s'agirait pas d'un sonnet. Quel siècle fut jamais plus favorable? Il n'y a qu'à oser, tout est prêt; les mœurs sont là, les choses et les hommes, et tout est nouveau; le théâtre est libre, quoi qu'on veuille dire là-dessus, ou, s'il ne l'est pas, Molière l'était-il? Faites *le Tartuffe*, quitte à faire le dénouement du *Tartuffe;* mais que non pas! nous aimons bien mieux quelque autre chose, comme qui dirait Philippe-le-Long, ou Charles VI, qui n'était que fou et imbécile; voilà notre homme, et il nous démange de savoir de quelle couleur était sa barrette; que le costume soit juste surtout! sans quoi, c'est le tailleur qu'on siffle, et ne taille pas qui veut de

ces habits-là. Malepeste! où en serions-nous si les tailleurs allaient se fâcher? car ces tailleurs ont la tête chaude. Que deviendraient nos après-dînées si on ne taillait plus? Comment digérer? Que dire de la reine Berthe ou de la reine Blanche, ou de Charles IX, ah! le pauvre homme! si son pourpoint allait lui manquer. Qu'il ait son pourpoint, et qu'il soit de velours noir, et que les crevés y soient, et en satin, et les bottes, et la fraise, et la chaîne au cou, et l'épée du temps, et qu'il jure, et qu'on l'entende, ou rendez-moi l'argent! Je suis venu pour qu'on m'intéresse, et je n'entends pas qu'on me plaisante avec du velours de coton; mais quelle jouissance quand tout s'y trouve! Nous avons bien affaire du style, ou des passions, ou des caractères! Affaire de bottes nous avons, affaire de fraises, et c'est le sublime. Nous ne manquons ni de vices, ni de ridicules; il y aurait peut-être bien quelque petite bluette à arranger sur nos amis et nos voisins, quand ce ne serait que les députés, les filles entretenues et les journalistes; mais quoi! nous craignons le scandale, et si nous abordons le présent, ce n'est que pour traîner sur les planches Mme de La Vallette et Chabert, dont l'une est devenue folle de vertu et d'héroïsme, et l'autre, grand Dieu! sa femme remariée lui a montré son propre extrait mortuaire. Il y aurait de quoi faire un couplet. Mais qu'est-ce auprès de Marguerite de Bourgogne? Voilà où l'on mène ses filles; quatre incestes et deux parricides, en costumes du temps, c'est de la haute littérature; Phèdre est une mijaurée de couvent; c'est Marguerite que demandent les colléges, le jour de la fête de leur proviseur; voilà ce qu'il nous faut, ou la Brinvilliers, ou Lucrèce Borgia, ou Alexandre VI lui-même; on pourrait le faire battre avec un bouc, à défaut de gladiateur; voilà le romantisme, mon voisin, et ce pourquoi ne se joue point le *Polyeucte* du bonhomme Corneille, qui, dit Tallemand, fit de bonnes comédies. »

Telle fut, à peu de chose près, l'opinion de M. Ducoudray; je fus tenté d'être de son avis, mais Cotonet, qui a l'esprit doux, fut choqué de sa violence. D'allieurs la conclusion ne satisfaisait pas; Cotonet recherchait l'effet, quelle que pût être la cause; il s'enferma durant quatre mois, et m'a fait part du fruit de ses veilles. Nous allons, monsieur, si vous permettez, vous le soumettre d'un commun accord. Nous avons pensé qu'une phrase ou deux, écrites dans un style ordinaire, pouvaient être prises pour le texte, ou,

comme on dit au collége, pour la *matière* d'un morceau romantique, et nous croyons avoir trouvé ainsi la véritable et unique différance du romantique et du classique. Voici notre travail :

LETTRE D'UNE JEUNE FILLE ABANDONNÉE PAR SON AMANT.
(Style romantique.)

« Considère, mon amour adoré, mon ange, mon bien, mon cœur, ma vie ; toi que j'idolâtre de toutes les puissances de mon ame ; toi, ma joie et mon désespoir ; toi, mon rire et mes larmes ; toi, ma vie et ma mort ! — Jusqu'à quel excès effroyable tu as outragé et méconnu les nobles sentimens dont ton cœur est plein, et oublié la sauvegarde de l'homme, la seule force de la faiblesse, la seule armure, la seule cuirasse, la seule visière baissée dans le combat de la vie, la seule aile d'ange qui palpite sur nous, la seule vertu qui marche sur les flots, comme le divin rédempteur, la prévoyance, sœur de l'adversité !

« Tu as été trahi et tu as trahi ; tu as été trompé et tu as trompé ; tu as reçu la blessure et tu l'as rendue ; tu as saigné et tu as frappé ; la verte espérance s'est enfuie loin de nous. Une passion si pleine de projets, si pleine de sève et de puissance, si pleine de crainte et de douces larmes, si riche, si belle, si jeune encore, et qui suffisait à toute une vie, à toute une vie d'angoisses et de délires, de joies et de terreurs, et de suprême oubli ; — cette passion, consacrée par le bonheur, jurée devant Dieu comme un serment jaloux ; — cette passion qui nous a attachés l'un à l'autre comme une chaîne de fer à jamais fermée, comme le serpent unit sa proie au tronc flexible du bambou pliant ; — cette passion qui fut notre ame elle-même, le sang de nos veines et le battement de notre cœur ; — cette passion, tu l'as oubliée, anéantie, perdue à jamais ; ce qui fut ta joie et ton délice n'est plus pour toi qu'un mortel désespoir qu'on ne peut comparer qu'à l'absence qui le cause. — Quoi, cette absence !... etc., etc. »

TEXTE VÉRITABLE DE LA LETTRE,
LA PREMIÈRE DES LETTRES PORTUGAISES.
(Style ordinaire.)

« Considère, mon amour, jusqu'à quel excès tu as manqué de prévoyance ! Ah, malheureux, tu as été trahi, et tu m'as trahie

par des espérances trompeuses. Une passion sur laquelle tu avais fait tant de projets de plaisirs, ne te cause présentement qu'un mortel désespoir, qu'on ne peut comparer qu'à la cruauté de l'absence qui le cause. Quoi! cette absence... etc. »

Vous voyez, monsieur, par ce faible essai, la nature de nos recherches. L'exemple suivant vous fera mieux sentir l'avantage de notre procédé, comme étant moins exagéré :

PORTRAITS DE DEUX ENFANS.
(Style romantique.)

« Aucun souci précoce n'avait ridé leur front naïf, aucune intempérance n'avait corrompu leur jeune sang; aucune passion malheureuse n'avait dépravé leur cœur enfantin, fraîche fleur à peine entr'ouverte; l'amour candide, l'innocence aux yeux bleus, la suave piété, développaient chaque jour la beauté sereine de leur âme radieuse en grâces ineffables, dans leurs traits sourians, dans leurs souples attitudes et leurs harmonieux mouvemens. »

TEXTE.

« Aucun souci n'avait ridé leur front, aucune intempérance n'avait corrompu leur sang, aucune passion malheureuse n'avait dépravé leur cœur; l'amour, l'innocence, la piété, développaient, chaque jour, la beauté de leur âme en grâces ineffables, dans leurs traits, leur attitudes et leurs mouvemens. »

Ce second texte, monsieur, est tiré de *Paul et Virginie*. Vous savez que Quintilien compare une phrase trop chargée d'adjectifs à une armée où chaque soldat aurait derrière lui son valet-de-chambre. Nous voilà arrivés au sujet de cette lettre; c'est que nous pensons qu'on met trop d'adjectifs dans ce moment-ci. Vous apprécierez, nous l'espérons, la réserve de cette dernière amplification; il y a juste le nécessaire; mais notre opinion concluante est que si on rayait tous les adjectifs des livres qu'on fait aujourd'hui, il n'y aurait qu'un volume au lieu de deux, et donc il n'en coûterait que sept livres dix sous au lieu de quinze francs, ce qui mérite réflexion. Les auteurs vendraient mieux leurs ouvrages, selon toute apparence. Vous vous souvenez, monsieur, des *âcres* baisers de Julie, dans la *Nouvelle Héloïse;* ils ont produit de l'effet dans

leur temps; mais il nous semble que dans celui-ci ils n'en produiraient guère, car il faut une grande sobriété dans un ouvrage, pour qu'une épithète se remarque. Il n'y a guère de romans maintenant où l'on n'ait rencontré autant d'épithètes au bout de trois pages, et plus violentes, qu'il n'y en a dans tout Montesquieu. Pour en finir, nous croyons que le romantisme consiste à employer tous ces adjectifs, et non en autre chose. Sur quoi, nous vous saluons bien cordialement, et signons ensemble.

DUPUIS ET COTONET.

La-Ferté-sous-Jouarre, 8 septembre 1836.

LA PRESSE

EN ANGLETERRE.

I.

LA PRESSE POLITIQUE.

Depuis que nos armées ne courent plus le monde, c'est la langue française qui l'envahit. Au temps où Rivarol proclamait déjà l'universalité de cet idiome civilisateur, il n'était encore au dehors que la langue de la conversation et de la diplomatie ; il sert aujourd'hui partout d'instrument à la discussion et de véhicule aux idées. On publie des journaux français en Suisse, en Belgique, à Francfort, à La Haye, à Saint-Pétersbourg, à Odessa, à Vienne, à Constantinople, à Smyrne, à Alexandrie. Ce ne sont pas nos compatriotes qui les lisent ; ces feuilles vivent d'une clientelle indigène qui les défraie, mais qui leur impose en retour le goût et les besoins du pays. Un journal fait pour les marchands d'Amsterdam ne saurait ressembler à la gazette légère et polie qui est l'écho de la cour du czar ; mais l'un et l'autre, quoique dans une mesure diverse, reproduisent la polémique de nos opinions. Ce sont autant de cercles d'inégale grandeur, mais tous concentriques à la France et à Paris, ce pôle de la pensée.

Il n'en est pas ainsi de la langue anglaise. Cet idiome insulaire et peu malléable ne se répand point de lui-même. Il semble avoir rompu tout contact avec les langues de l'Europe, en dénaturant la prononciation des lettres communes aux races du nord et à celles du midi. On l'apprend par nécessité, mais on ne le parle pas pour son plaisir. La langue anglaise ne s'étend qu'avec la famille anglaise; il faut aussi qu'elle fonde ses colonies. On en dirait autant de la presse : les Anglais ne la conçoivent que sous une seule forme; le *Times* est pour eux un type universel. A Dublin comme à Londres, et dans la Nouvelle-Galles comme en Angleterre, ils veulent trouver ces immenses feuilles dont chacune renferme deux cent mille mots, la matière de deux volumes in-8°. Prenez une gazette de Canton, de Sidney, de Calcutta, ou de Liverpool; les annonces couvrent invariablement la première page, et quelquefois aussi la dernière. Les journaux anglais sont partout des feuilles de commerce écrites pour des marchands, soit qu'ils paraissent à la pointe de la Chine, soit qu'on les publie aux portes de la Cité.

Ce qui classe un journal en France parmi les feuilles politiques, c'est la critique des actes du gouvernement et des partis; en Angleterre, c'est la publication des nouvelles du jour. Le public n'y cherche pas autre chose : la discussion a sa place marquée ailleurs, dans les chambres, dans les clubs et dans les *meetings*. De là, cette différence dans le caractère des deux presses; ce qui est l'accessoire pour nous devient pour les Anglais le principal. L'annonce, la nouvelle, autre sorte d'annonce, fait chez eux le fond des journaux. Il faut qu'ils en donnent sur toutes choses et de tout pays; on exige dans une feuille publique les renseignemens les plus positifs, les plus minutieux, les plus étendus. Un journal anglais doit présenter chaque jour le tableau du monde habité, sans négliger de détailler les plus minces accidens qui surviennent dans la société anglaise. C'est au lecteur de choisir ensuite, comme dans un bazar ou dans un restaurant.

La presse, telle que nous l'avons faite, s'adresse aux sentimens et à la raison; elle est littéraire, philosophique, politique, sociale; elle provoque les opinions, elle spécule pour le plaisir de l'esprit : c'est un meuble de luxe dans notre société. La presse, telle que les Anglais la font, va droit aux intérêts, qu'elle sollicite et satisfait tout à la fois; c'est donc un meuble de première nécessité. Dès

qu'un certain nombre d'insulaires se trouvent réunis sur quelque coin de l'Europe ou de l'Asie, le comptoir existe à peine qu'il lui faut un organe de ses intérêts, un journal. Il n'y a pas d'intérêt en Angleterre qui n'ait le sien.

Par un étrange contre-sens de la législation, cet aliment de première nécessité est aussi cher qu'une consommation de luxe. Un journal coûte 7 *pence* par numéro (plus de 14 sols); il y a même des journaux du dimanche qui se vendent un *shilling* (25 sols). Sans doute une entreprise de ce genre, qui a des correspondans sur les principaux points du globe, et qui est tenue de recueillir une bibliothèque de documens, entraîne des frais immenses que supporte en définitive le public des lecteurs. Mais le prix exorbitant des journaux provient surtout des droits de timbre et de la taxe sur le papier, qui contribuent à en élever la valeur. Le timbre seul est de 4 *pence* par feuille (plus de 8 sols). Les Anglais, qui, en toutes choses, considèrent le résultat, ont flétri ces taxes du nom d'*impôt sur l'instruction* (*taxes on knowledge*).

Le bill voté par le parlement dans les derniers jours de la session, et qui est exécutoire à partir de septembre, réduit le timbre des journaux à 1 *penny* (2 sols). Cette taxe les affranchit de tout droit de poste dans le royaume-uni; combinée avec la diminution des taxes sur le papier, elle va rendre la presse plus accessible à toutes les classes de la population. Les journaux qui existent descendront plus bas et iront plus loin; de nouvelles feuilles s'organiseront en concurrence avec la presse établie. La publicité ne peut manquer de recevoir, sous toutes ses formes, une grande et salutaire impulsion.

Pour mieux juger la révolution qui se prépare dans la presse anglaise, il n'est pas inutile d'examiner le régime sous lequel elle a grandi, et de montrer le point d'où elle partira, dans cette nouvelle ascension.

La liberté de la presse, dans la Grande-Bretagne, ne repose pas comme en France sur un droit écrit; elle existe au même titre que la liberté de toute autre industrie : elle est dans la coutume, dans les mœurs, titre qui est supérieur chez ce peuple, et antérieur à sa constitution. Il n'y a que les exceptions qui soient formulées en lois.

Depuis l'année 1695, où la censure (*licensing act*) a été abolie,

disons mieux, où la parlement a cessé de l'autoriser, tout citoyen anglais peut avoir des presses, imprimer et publier ce qu'il lui plaît. L'éditeur d'un journal n'a ni autorisation à demander, ni cautionnement à déposer, ni formalités dilatoires à subir. Aux termes de l'acte de 1798, il suffit de faire, devant les commissaires du timbre, et sur papier libre, une déclaration qui énonce les matières que doit traiter le journal, les noms et demeures de l'imprimeur, de l'éditeur, ainsi que des deux propriétaires principaux. Ceux-ci sont également responsables des amendes et passibles de la prison, en cas de condamnation.

A côté de cette indépendance, si étendue et si absolue, les lois anglaises ont placé des pénalités sévères, destinées à en réprimer l'abus. Il n'existe peut-être dans aucun pays et il n'a jamais existé une législation plus menaçante que les lois de libelle en Angleterre; notre législation de septembre 1835 paraîtrait tolérante à ce prix. Les lois contre le libelle politique prévoient et créent, on peut le dire, une infinité d'offenses à la religion, aux mœurs, à la loi de nature, à la loi des nations, à la constitution, au roi, au gouvernement et aux deux chambres du parlement. Les lois contre le libelle privé punissent, en outre, les offenses aux cours de justice, aux *grands du royaume* (*scandala magnatum*), aux magistrats et aux personnes privées. Dans le plus grand nombre des cas, le crime de libelle est assimilé au crime de trahison ; et les précédens dont se compose cette jurisprudence, empruntés généralement aux époques de despotisme, fournissent de telles armes contre la presse, qu'il dépendrait d'un gouvernement mal intentionné de l'écraser, si elle n'avait la garantie du jury, ce palladium du peuple anglais.

Le parlement est encore maître de jeter sur la presse une sorte d'interdit. En vertu de ses priviléges, il peut exclure le public de ses séances, et défendre qu'il en soit rendu compte dans les journaux. Cette prohibition a été renouvelée trois fois pendant le dernier siècle, mais l'usage contraire a prévalu. Le parlement a bien vite compris que son autorité sur l'opinion tenait à la publicité, et à la publicité la plus étendue de ses discussions. Cependant, par un reste de ce préjugé des chambres contre la presse, les rédacteurs de journaux, admis, comme par grâce, au milieu de la foule des spectateurs, se sont vus obligés, pendant long-temps,

d'écrire leurs notes sur leurs genoux. Aujourd'hui on leur accorde, dans la chambre des lords, le premier banc de la galerie publique (*stranger's gallery*); dans la chambre des communes, on leur a réservé une galerie particulière, placée au-dessus du siége de l'orateur (*speaker*), et d'où ils entendent beaucoup mieux les discussions qu'on ne peut les saisir du haut des cages à colonnes où les sténographes de nos journaux ont été relégués par les questeurs.

Si le point de vue commercial a dominé dans la forme et dans l'organisation des journaux anglais, cela vient encore de la liberté même dont l'usage les a mis en possession. Tout homme pouvant faire le métier d'imprimeur, et tout imprimeur, pourvu qu'il ait des capitaux, pouvant lancer un journal dans la circulation, il en résulte que les feuilles politiques représentent des intérêts plutôt que des opinions. En France, on annexe communément une imprimerie à l'exploitation d'un journal. En Angleterre, une entreprise de journal n'est souvent que l'annexe d'une imprimerie. Ce ne sont pas des hommes qui s'associent dans le but de propager leurs convictions; ce sont des capitaux qui se groupent, attirés par l'appât d'un bon placement (1).

Il ne faut pas se représenter l'éditeur d'un journal anglais comme un éclaireur de parti qui marche à la propagande des opinions ou à l'assaut du pouvoir. S'il se place d'un côté plutôt que d'un autre, c'est qu'il a calculé les chances de succès, et qu'il croit avoir choisi la plus sûre. Le calcul se fait de nouveau dans les grandes occasions; chaque évènement est mesuré à la toise de l'intérêt personnel; on met aux voix l'opinion de l'année, du mois, du jour: de là ces inconséquences si fréquentes dans le langage des journaux (2).

La pensée d'un journal n'est point dans ses rédacteurs; et, pour tout dire, un journal n'a pas de rédacteurs qui lui communiquent

(1) Nous voyons le même phénomène se reproduire en France dans la presse des départemens. Eloignée du centre des affaires et du mouvement des opinions, comment représenterait-elle réellement les partis? Elle appartient de droit à la spéculation et aux seuls spéculateurs possibles dans les départemens, aux imprimeurs du chef-lieu.

(2) On raconte publiquement à Londres que, lorsque le *Times* se décida, après beaucoup d'hésitations, à prendre parti pour la reine contre George IV, cette résolution, qui fut la source de sa fortune, n'avait été arrêtée dans le conseil des propriétaires qu'à la majorité d'une voix.

leur force et qui en reçoivent la leur. On ne sait même pas, en Angleterre, ce que c'est que les rédacteurs d'un journal. L'éditeur, propriétaire lui-même, ou commis des propriétaires, a sous lui, comme des commis aux écritures, des sténographes ou *reporters*, qui rendent compte des séances du parlement, des tribunaux et des *meetings;* des correspondans commerciaux et politiques dans la cité et au dehors; enfin des sous-éditeurs qui commentent les nouvelles dans le style qui est compris des chefs de fabrique et de comptoir. Le *reporter* est le type du journaliste anglais, espèce de greffier qui se regarde comme chargé de dresser procès-verbal des évènemens.

Cette habitude de prendre les faits pour des faits, et de les enregistrer à peu près sans critique, doit rendre les journalistes assez indifférens aux variations d'opinion. Ils jouent véritablement à la hausse ou à la baisse, et, comme des joueurs expérimentés, ils imposent silence à leurs sentimens. Si, par hasard, leur voix s'élève, ce n'est pas une émotion qui éclate en eux, c'est une impression qu'ils ont reçue du public et qu'ils lui renvoient.

L'organisation de la presse anglaise la met dans la dépendance la plus complète de ses lecteurs. Les journaux n'ont pas d'abonnés et n'arrivent au public que par l'intermédiaire des *newsmen*, espèces de libraires qui en achètent tous les matins un certain nombre d'exemplaires qu'ils font circuler à tant par heure dans le quartier pendant la journée, pour les expédier ensuite le soir en province, à prix réduit. Dès cinq heures du soir, il est impossible de trouver à Londres une feuille du matin, excepté dans les clubs et dans quelques établissemens publics. Au sein d'un pays où le moindre chef d'atelier a sa bibliothèque, personne ne fait collection des journaux; leur clientelle est remise tous les jours en question.

Il en est de cela comme des baux à courte échéance. Un fermier qui n'occupe la terre que pour un, trois ou cinq ans, s'inquiète peu d'améliorer la culture, car les améliorations pourraient ne profiter qu'à son successeur. De même, un journaliste qui n'est pas assuré de retrouver le lendemain les lecteurs de la veille, ne prendra l'initiative d'aucune grande pensée. Il n'ira pas heurter leurs préjugés, de peur que le temps ne lui manque pour les éclairer; il mettra tous ses soins à sonder l'opinion, afin de pouvoir se l'attacher en la suivant et en la flattant.

La clientelle d'un journal en France lui donne de l'influence, du pouvoir; la clientelle d'un journal en Angleterre lui procure des annonces, c'est-à-dire de l'argent. Les annonces couvrent ordinairement les frais d'impression et de rédaction; c'est la vente des numéros qui fait le bénéfice de l'entreprise. Le *Times* reçoit pour 100,000 liv. sterl. d'annonces ou d'*avertissemens* par année (2,500,000 fr.); le *Morning-Herald*, la plus vieille machine de cette presse, en compte à peu près la moitié, tandis que le *Morning-Chronicle* et le *Standard*, feuilles de meilleure compagnie dans des opinions opposées, ne retirent pas de cette branche de revenu un bénéfice proportionné à leur influence politique. Ainsi, plus la rédaction d'un journal s'élève, moins l'entreprise s'enrichit.

Le droit sur les annonces, qui était dans le principe de 3 *shillings* 6 *pence* par article (4 fr. 40 c.), fut réduit, en 1833, à un *shilling* et demi. Par suite de la réduction, le revenu sur cet impôt diminua de plus de 2,000,000 de fr.; le nombre des annonces insérées dans les papiers publics s'accrut très faiblement, et à peine dans la proportion d'un sixième pour les journaux solidement établis. Le prix des *avertissemens* demeurait encore trop au-dessus des facultés du petit commerce et des petites industries.

Est-il possible d'établir en France une presse d'annonces comme la presse anglaise? Quand nos mœurs le permettraient, le commerce des *avertissemens* peut-il devenir le *substratum* d'un journal? On le croira difficilement. Rien ne se ressemble moins que la France et l'Angleterre à cet égard. Les Anglais croient à l'annonce, c'est pour eux une foi vive et universelle; les *avertissemens* n'ont pas moins de lecteurs que les nouvelles politiques, toutes les industries et tous les commerces y ont recours. Avec cette multiplicité et cette activité d'affaires ils ont besoin d'apporter une stricte économie dans la distribution du temps. L'affiche est une nécessité pour eux, parce qu'elle l'abrège, comme les communications rapides, comme les voitures qui font quatre lieues à l'heure, et comme les chemins de fer. Toutes les affaires se traitent en Angleterre sur étiquette, et l'annonce dans les journaux est la conséquence du même système qui a introduit l'usage des *warrants* dans les docks. Parcourez les rues de la Cité, le vitrage de chaque magasin est bordé d'annonces comme les pages du *Times* ou du *Morning-Advertiser*. L'affiche court les rues sur les éventaires des marchands ambulans,

et grimpe en lettres gigantesques jusqu'au faîte des maisons. A trente lieues de Londres, vous lisez sur les murs d'un parc la pancarte de quelque négociant de la Cité; on vous remet ses prix courans à Boulogne, quand vous mettez le pied sur le bateau à vapeur.

En est-il de même en France? qui fait usage de l'annonce, qui la lit et qui y croit? Les *avertissemens* affluent dans les bureaux des feuilles anglaises, malgré l'impôt qui devrait agir comme une prohibition. Chez nous, l'on ne timbre pas les annonces, le public les obtient à bon marché, et cependant la librairie est à peu près la seule industrie qui en fasse usage; c'est à cela que se réduit la clientelle commerciale des journaux. La feuille la plus répandue n'en reçoit pas pour 15,000 francs par mois.

En 1798, suivant M. de Montvéran, les journaux anglais employaient déjà 200 à 250,000 rames de papier d'une grande dimension. Le même auteur affirme que leur circulation était réduite à 150,000 rames en 1817, sur lesquelles le trésor percevait annuellement 10,000,000 de fr. Aujourd'hui l'impôt sur le timbre et sur les annonces rapporte environ 600,000 liv. sterl. ou 15,000,000 de fr., et suppose l'emploi de 200,000 rames de papier. Ajoutez que la presse non timbrée publie chaque semaine 250,000 feuilles à Londres et 100,000 dans les provinces, et que sa publicité augmente de jour en jour.

Aux États-Unis où la presse n'a ni droit de timbre ni droit sur les annonces, ni taxe sur le papier à payer, 1,200 journaux politiques répandent jusque dans les hameaux les plus reculés de chaque état la connaissance des affaires publiques. L'Angleterre n'est pas aussi avancée. Cependant le nombre des feuilles politiques paraît considérable, si on le compare aux publications du continent. L'Irlande seule imprime 82 journaux, dont 21 sont publiés à Dublin. La publicité n'a pas moins d'extension en Écosse (1). Dans l'Angleterre proprement dite, on compte 175 journaux sans y comprendre la ville de Londres, avec les 100 à 120 feuilles qui s'impriment dans le rayon de la Cité.

Les journaux de province ne paraissent généralement qu'une fois par semaine.

(1) En 1822, l'Irlande n'imprimait que 59 journaux, et l'Écosse 27. Aujourd'hui la ville de Glasgow seule en publie 10.

A Londres même, il n'y a pas un seul journal quotidien, dans l'acception rigoureuse du mot. Le dimanche est un jour sacré en Angleterre, où les méditations de la pensée s'arrêtent comme les travaux du corps. Les feuilles hebdomadaires ou du dimanche sont publiées le samedi soir; les feuilles qui paraissent dans la semaine, feuilles du soir ou du matin, font trêve, pendant la journée du dimanche, à leurs publications. Il en est de même de toute discussion politique; le parlement n'entre pas en séance le samedi, de crainte que le débat, se prolongeant comme à l'ordinaire, bien avant dans la nuit, n'empiète sur le repos du jour consacré au Seigneur.

Ce doit être pour nous un sujet d'étonnement que ces longs intervalles de la publicité dans un pays où le plus mince boutiquier a l'habitude, sinon le talent de la parole, et peut paraître décemment sur les *hustings*, où tout le monde et chacun s'occupent des affaires publiques, où les journaux se lisent partout et jusque dans les ateliers de charité (*work-houses*). En France, les feuilles politiques n'ont pas autant de lecteurs, mais ces lecteurs veulent les lire chaque jour. Il y a peu de journaux dans les départemens qui ne paraissent pas plusieurs fois par semaine, et ils tendent tous à devenir quotidiens. Une revue, pour prétendre à quelque succès, doit se publier chaque semaine ou deux fois par mois. Nous ne savons pas prendre des habitudes à longue échéance; il nous faut des liens de tous les jours. Les Anglais au contraire divisent le temps aussi bien que le travail. Considérant la vie comme une grande manufacture où chaque ouvrier a sa tâche et n'a qu'une tâche, ils font la part des affaires publiques et la part des affaires privées. Les hommes politiques, ou, ce qui est la même chose en Angleterre, les hommes de loisir, et les banquiers, dont les spéculations peuvent être affectées par le mouvement des opinions, réservent chaque jour une heure à la lecture des journaux. Le marchand et le manufacturier, occupés, du matin au soir, à faire manœuvrer une armée de commis ou d'ouvriers, ne s'inquiètent guère que le jour du repos de savoir comment le monde a marché pendant la semaine. L'ouvrier de même, pure machine six jours durant, n'a que le septième pour réfléchir et pour regarder ce que devient le pays entre les mains de l'aristocratie.

La périodicité des publications politiques s'échelonne suivant

ces besoins. La presse parlementaire, réduite à dix journaux, a la parole six jours sur sept; le dimanche appartient à la presse populaire et aux feuilles qui, mesurant déjà les évènemens à distance, les voient ainsi d'un peu plus haut. Enfin, la politique d'impulsion, le jugement des partis sur les hommes et sur les choses, ne se prononce que dans les revues trimestrielles et suit, pour ainsi dire, la marche des saisons. La presse, en Angleterre, a sa hiérarchie comme l'état, comme l'église et comme la société.

Des dix journaux quotidiens qui s'occupent des affaires politiques, huit paraissent le matin et quatre le soir; on évalue leur tirage à 45,000 feuilles par jour (1). Le *Times* et le *Morning-Advertiser* emploient chacun environ 200,000 feuilles timbrées par mois, ce qui porte leur tirage à 6,600 par jour. La circulation des six journaux qui soutiennent la réforme est évaluée à 26,000 feuilles par jour, et celle des quatre journaux qui se rattachent au parti conservateur à 19,000 feuilles seulement. Cette proportion représente assez exactement l'état de l'opinion dans la métropole et même dans le reste de l'Angleterre, si l'on excepte les comtés manufacturiers.

Les journaux du soir, le *Globe*, le *Courier*, et le *Sun* à l'exception du *Standard*, appartiennent à l'opinion réformiste; ils n'ont pas la même influence que les journaux du matin, auxquels ils empruntent généralement leurs comptes-rendus des séances parlementaires et leurs principaux articles de fond (*leading articles*). Ce qu'on leur demande surtout, ce sont les nouvelles de la journée; celles qui n'ont pu trouver place dans une première édition publiée à cinq heures du soir, une seconde édition les fait connaître deux heures plus tard. Ils devancent ainsi de douze heures les publications du lendemain, et sont, pour cette raison, fort recherchés dans la Cité, dans les provinces et à l'étranger.

Le *Globe* est l'organe du ministère; le *Courier*, un peu moins engagé, représente la partie de cette coalition qui a le plus d'affinité avec les conservateurs; le *Sun* et le *True-Sun*, son concurrent du matin, défendent, dans une mesure diverse, les opinions du parti radical; le *Sun*, le plus modéré des deux, voit sa clientelle s'accroître de jour en jour.

(1) En 1829, l'on comptait à Londres 13 journaux quotidiens, qui publiaient ensemble 40,000 feuilles par jour. Le progrès est d'un neuvième en sept ans, ou de 11 pour cent.

Le *Morning-Chronicle,* dont l'éditeur et rédacteur, M. Black, fort connu par sa querelle avec M. Roebuk, jouit d'une grande considération, représentè la fraction avancée des whigs ; il se tient sur la lisière du radicalisme, sans y entrer. Le *Morning-Advertiser*, le plus répandu des journaux réformistes et le plus ancien, personnifie ce libéralisme puritain, qui est le vieil esprit de la réforme en Angleterre ; c'est l'oracle de la bourgeoisie.

Les diverses nuances du parti conservateur sont complètement et fidèlement exprimées par ses quatre organes : le *Morning-Herald*, le *Morning-Post*, le *Standard* et le *Times*. Le *Morning-Herald,* espèce d'édifice gothique, est l'arsenal qui recueille tous les préjugés du pays. Son langage n'a pas la violence du *Morning-Post,* ni l'audace délibérée du *Times;* mais il ne cède pas de meilleure grace, et défend les abus comme autant de parties intégrantes de la constitution. Le *Morning-Post* et le *Standard* représentent plus particulièrement l'opposition de la chambre des pairs. Le *Times,* plus adroit et plus récemment acquis au parti, s'est fait l'organe de sir Robert Peel. Dans l'ordre des intérêts, car toute opinion repose sur un intérêt en Angleterre, il figure cette aristocratie manufacturière et marchande qui a toutes les prétentions de la noblesse sans en avoir l'éclat.

La presse du dimanche compte plus de 40 journaux et publie plus de 120,000 feuilles ; un seul journal, le *Weekly-Dispatch*, fournit le quart du nombre total dans cette immense circulation. Parmi les feuilles hebdomadaires, plusieurs ne se proposent que de reproduire les opinions et de compléter, pour ainsi dire, la publication de leur modèle quotidien. Tels sont le *Sunday-Herald*, le *Sunday-Times* et le *Weekly-True-Sun*. D'autres s'adressent à la fois aux hommes politiques et aux littérateurs comme le *Spectator* et l'*Examiner*, feuilles d'une rédaction indépendante et élevée. Le plus grand nombre ont leur clientelle dans les rangs inférieurs de la société ; ainsi du *Satirist*, qui fait les délices des domestiques, du *John Bull* qui est lu par la populace des tories, du *Weekly-Dispatch,* vraie denrée de province et pâture de fermiers.

La prépondérance des opinions réformistes est encore plus grande dans la presse hebdomadaire que dans la presse quotidienne ; car, à mesure que l'on descend dans les classes inférieures,

on rencontre une démocratie plus ardente et plus décidée. On compte trois feuilles radicales pour un journal tory.

La proportion n'est pas aussi forte pour les journaux de province qui suivent le même mode de publicité, il y a cent journaux réformistes contre 75 feuilles tories; mais la circulation de celles-ci est inférieure de moitié. Sur les soixante journaux qui se tirent à plus de mille exemplaires chacun, on compte 37 réformistes et 23 tories; la circulation moyenne des réformistes est de 1,951 exemplaires et celle des tories de 1,374 par semaine. Voici le tableau de ces forces politiques.

		Journaux libéraux.	Tories.
1,000 ex. et au-dessous de	1,200	6	9
1,200	1,500	11	6
1,500	2,000	8	6
2,000	3,000	2	2
3,000 et au-dessus		4	0

Ainsi la circulation des feuilles libérales est à celle des journaux tories comme 100 est à 43.

Quoique ces chiffres aient été relevés sur les tableaux officiels, ils ne présentent pas les faits avec une exactitude absolue. La circulation des journaux de Londres a été exagérée aux dépens de celle des journaux de province. Voici d'où provient l'erreur :

Les feuilles de province en Angleterre n'ont pas, comme dans nos départemens, la faculté de faire timbrer leur papier dans la ville où elles se publient. Il n'y a pas de timbre (*stamp's office*) hors de Londres, de Dublin ou d'Édimbourg. L'éditeur d'un journal qui s'imprime à Liverpool ou à Newcastle, à cent lieues de la métropole, est obligé de tirer de Londres ses feuilles timbrées dont les accidens du trajet mettent souvent une partie hors de service. Quelquefois, au lieu de s'adresser directement à l'administration, il préfère les prendre dans les bureaux de quelque confrère à Londres, qui lui accorde une remise et paie ainsi l'avantage de figurer sur les documens officiels pour un chiffre plus élevé que sa propre consommation. A la faveur de cette supercherie, le *Times* a dissimulé pendant long-temps le vide qui était survenu dans sa clientelle, et il a pu conserver le magnifique revenu de ses annonces qui lui rendent par mois beaucoup plus que le plus achalandé de nos journaux ne reçoit dans une année.

Pour prévenir la fraude, on avait imaginé un expédient bizarre, mais qui était tout-à-fait dans les mœurs anglaises. Chaque journal devait porter un timbre particulier marqué de son nom, le sceau de la propriété dans les choses de l'esprit. Cette clause, proposée par M. Grote, au nom du parti radical, et insérée dans le bill du consentement du ministère, ne fait pas partie de la loi, telle que le parlement l'a votée après les amendemens introduits par les lords.

La presse non timbrée n'a pas produit un seul journal quotidien. Pour lutter avec les feuilles établies, il eût fallu des capitaux considérables, capitaux qu'aucun Anglais ne voudrait aventurer dans une industrie placée hors la loi; mais il est plus facile de faire concurrence aux feuilles du dimanche, espèce de compilations que l'on arrange souvent avec quelques coups de plume, et à force de ciseaux, et pour lesquelles on n'a pas besoin de se mettre en frais de correspondances à l'étranger ni d'organiser à l'intérieur une escouade de *reporters* (1). La presse hebdomadaire s'adresse au peuple, et la feuille la plus populaire, à mérite égal, sera toujours celle qui remplira le mieux la condition du bon marché. Les journaux non timbrés se vendent quatre sous (*two pence*), les journaux timbrés quatorze; si quelque chose doit nous étonner, c'est que ceux-ci n'aient pas été entièrement étouffés par une concurrence aussi redoutable, et contre laquelle la loi les laissait à peu près désarmés.

Cette presse de contrebande a la prétention de parler un langage plus poli et plus digne que celui de la presse légale, et elle n'a pas de grands efforts à faire pour y réussir. Elle cherche du reste à amuser le peuple plutôt qu'à l'instruire; les comptes-rendus des assises et des tribunaux de police, les histoires dramatiques, les *meetings* radicaux, fournissent le fond; quelques déclamations passionnées contre la chambre des lords ou contre Louis-Philippe complètent le journal. Cette langue démocratique nous semblerait étrange et presque inintelligible. Pour en donner un exemple, le *Radical*, ayant à faire l'apologie d'Alibaud, ne vit rien de mieux que de remonter à Harmodius et à Aristogiton, en imprimant, pour l'édification des ouvriers anglais, le texte grec de l'ode composée en l'honneur des meurtriers d'Hippias;

(1) Pour rédiger les comptes-rendus des séances du parlement, chaque journal quotidien emploie quatorze ou quinze *reporters*, et dépense 3,000 livres sterling par session (75,000 fr.)

l'article fut reproduit dans plusieurs journaux. N'est-ce pas un peuple bien républicain que cette démocratie à laquelle on ne peut parler sans avoir pris ses degrés à Oxford?

La presse non timbrée n'est qu'une machine de guerre. On s'en est servi avec beaucoup d'habileté pour faire brèche à un impôt monstrueux. Mais, après la réforme des lois sur le timbre et la réduction de la taxe à un *penny*, les journaux n'ont plus de raison suffisante de s'affranchir du régime légal; ceux qui tenteraient de continuer la fraude se verraient abandonnés par l'opinion publique qui les a jusqu'ici soutenus. Le droit était pour eux quand ils luttaient contre une loi oppressive; maintenant la loi est réconciliée avec le droit, et les mœurs la protégeront.

Ajoutez que le dernier bill confère aux officiers du fisc des pouvoirs très étendus. Ils ne sont plus réduits à saisir les feuilles colportées dans les rues, et à retenir les colporteurs en prison. On leur ouvre le domicile, cette forteresse inviolable jusqu'à présent du citoyen anglais. Tout employé du timbre peut, sur la dénonciation du premier venu, et sans mandat judiciaire, pénétrer dans les maisons et saisir les journaux non timbrés partout où il les trouvera. Si une personne affirme sous serment que tel imprimeur a publié telle feuille de contrebande, le juge de paix est tenu de délivrer un mandat avec lequel on va saisir les presses et entamer une procédure. Les amendes sont exorbitantes et s'élèvent, pour la moindre contravention, tantôt à 20, tantôt à 50 livres sterling. Quel capitaliste voudra courir les chances d'une industrie ainsi exposée?

La concurrence les ruinerait à défaut du fisc, car les éditeurs des journaux timbrés la feront à leur tour avec la puissance d'un intérêt solidement établi. On pourra donner un journal timbré à 6 sous; et qu'est-ce que la différence de 2 sous par numéro pour des feuilles qui paraissent une fois par semaine, lorsque cette inégalité de prix est compensée par une grande supériorité de rédaction?

Les hommes d'état qui proposèrent au parlement, dans la dernière session, la réduction des droits de timbre, prévoyaient sans doute les changemens que la presse doit subir par suite de cette réduction. Ils savaient bien qu'ils allaient substituer dans quelque mesure l'influence des opinions à celle des capitaux. « Nous vou-

lons élever le caractère de la presse, » avait dit lord Melbourne dans la chambre des lords.

Quelle que soit la valeur de la presse politique dans la Grande-Bretagne, elle occupe en effet un rang inférieur dans la société. Une sorte de défaveur plane sur les écrivains attachés à la rédaction des journaux. La haute société ne leur ouvre pas ses salons, et les oblige, par cette exclusion, à vivre dans l'obscurité. On ne les admet pas même dans les clubs, et le *Morning-Herald* avouait récemment avec amertume que, parmi les éditeurs des journaux de Londres, un seul en a obtenu l'entrée. Les membres des deux chambres qui s'associent aux intérêts et à la rédaction d'un journal n'oseraient, pour rien au monde, lui donner publiquement ces marques de sympathie. Un homme politique, qui veut jeter une opinion en avant, n'a pas recours directement à la presse; il convoque un *meeting* dont on enregistre ensuite les actes et les paroles dans les colonnes des journaux.

La plupart des éditeurs ont le titre de *barristers* (avocats), ce qui équivaut en Angleterre à un degré de noblesse; ils se distinguent presque tous par des connaissances étendues : d'où vient donc ce préjugé, qui en fait des parias dans l'ordre politique? En France, un journaliste, quand il est homme de cœur et de talent, marche l'égal d'un conseiller d'état, d'un pair ou d'un député; la presse est comme un gymnase où les chefs de parti se préparent au gouvernement, et tel ministre n'a souvent fait qu'un saut du bureau d'un journal au banc des secrétaires d'état. En Angleterre, il n'y a pas d'exemple de ces illustrations; on ne parvient que par l'aristocratie, par le barreau ou par les positions commerciales. La presse n'est ni un pouvoir ni le marche-pied du pouvoir. Pendant vingt ans, les whigs organisèrent leur parti au moyen de la *Revue d'Édimbourg*; mais ils n'auraient jamais songé à se servir d'un journal.

Un journal anglais, qui a recherché les causes de ce discrédit, l'attribue au langage brutal de la presse. « On ne conçoit pas, dit-il, que des hommes qui veulent appartenir à une classe respectable de la société, et qui doivent avoir une éducation libérale, se livrent à ces indignes personnalités. Dans leurs moindres querelles ils se traitent de *menteur*, de *voleur*, de *mercenaire*, de *scribe*, d'*animal*, et cherchent à rabaisser mutuellement leur caractère, comme

s'il ne devait rien rejaillir sur eux-mêmes de cette dégradation de la presse. D'où vient que la presse est placée plus haut en France qu'en Angleterre, si ce n'est de l'absence des personnalités qui défigurent nos journaux? »

Nous ne saurions partager cette opinion. Sans doute un langage plus décent contribuerait à la dignité de la presse en Angleterre. Mais cette liberté d'invective n'est pas particulière aux journaux; elle fait partie de la langue politique du pays. Le même jour où vous aurez lu dans le *Times* que le *Morning-Chronicle* est un *polisson* (*scoundrel*), et dans le *Morning-Chronicle* que le *Times* est un *coquin* (*ruffian*), vous entendrez O'Connell, dans un *meeting*, dire que les tories sont des *voleurs*. Les habitudes de la presse, en Angleterre, sont les mêmes que celles des chambres; il se fait dans les deux camps la même consommation d'injures et de gros mots. Les Anglais ne sont pas des Athéniens.

Nous reconnaissons les avantages de la presse anglaise. Il n'y a pas de journaux au monde mieux informés, qui renferment une plus grande quantité ni une plus grande variété de renseignemens. Les propriétaires n'épargnent pour cela ni soins ni dépenses; le *Times*, pour sa correspondance de Paris, dépense annuellement 4 à 5 mille livres sterling, somme égale à ce que coûte la rédaction entière d'un journal parisien. Qu'un *meeting* se tienne à Édimbourg ou à Manchester, on enverra deux *reporters* en poste et à grands frais pour recueillir les discours et les émotions. Tout ce que l'on peut faire avec de l'argent, nos voisins le font, et le font mieux que nous (1).

Mais écrire un journal ou le diriger dans des vues politiques, avec un plan de campagne et le coup-d'œil de l'homme d'état, voilà ce que l'on ne sait pas en Angleterre. Les journaux anglais ont

(1) La *Revue de Westminster* a cité deux exemples fort remarquables de la rapidité avec laquelle les nouvelles sont transmises par les journaux.

« Un vaisseau arrive à Liverpool avec des dépêches qui contenaient la nouvelle d'une bataille décisive entre les royalistes et les patriotes de l'Amérique du Sud. Aussitôt que le navire fut signalé, l'agent expédia un bateau pour recevoir les lettres dont il était porteur. Quelques-unes de celles qui étaient destinées pour Londres y furent envoyées par un exprès. Elles arrivèrent à une heure et demie le lendemain. Lorsque la personne qui les avait reçues en eut fait usage à la bourse, elle les communiqua par faveur à un journal du soir, le *Globe*, et à trois heures et demie le banquier qui les avait communiquées recevait, dans la Cité, un numéro du journal qui en contenait la traduction. Un quart

d'excellens écrivains, des éditeurs instruits; ils ont surtout dans l'occasion cet admirable bon sens qui met toujours le doigt sur la plaie, et qui en sonde promptement la profondeur. Mais ils vont au jour le jour; ils suivent l'opinion dans tous ses mouvemens et jusque dans ses écarts. Ils sont de la foule, ils ne conduisent pas.

Tous les partis ont deux presses en Angleterre : la presse des revues, où ils mettent leur pensée politique, et la presse des journaux, presse de détail, qui ramasse et contrôle les faits. La première est celle des gentlemen ; elle donne un rang et une position à ceux qui écrivent; la direction des affaires lui appartient. La seconde est la presse de la bourgeoisie; c'est sa conversation écrite, c'est la mesure de son niveau intellectuel. Pour que les journaux s'élèvent dans l'opinion, il faut peut-être que les revues déclinent, et cela se fait tous les jours, ou plutôt tous les ans. La *Revue d'Édimbourg* n'est plus une école; le *Quarterly Review* est devenu une arène de personnalités qui n'épargnent pas même les femmes; le *Westminster Review* s'est fondu avec le *London Review*, sans pouvoir donner au parti radical l'organe qui lui manquait; le *British and foreign Review* fait grande dépense de talent et d'impartialité dans une direction qui n'est pas assez visible aux yeux du public. Les traditions de la grande critique se perdent en Angleterre; et quand on pourrait les conserver religieusement, elles ne réveilleraient pas l'appétit blasé des lecteurs.

Admettons que les journaux succèdent à l'importance des revues. Ce sera beaucoup assurément, et la presse ne saurait s'élever plus haut en Angleterre. Mais n'y a-t-il rien au-delà?

Pour dire toute notre pensée, le rôle de la presse n'est pas le même dans les deux pays. En France, et avec cette impatience de découvertes, ce génie d'innovation qui nous est propre, la presse,

d'heure après, le courrier qui les avait apportées de Liverpool à Londres repartit pour Liverpool avec un numéro du journal, et le jour suivant, à onze heures, l'agent de Liverpool l'avait déjà reçu. Comme dans cet intervalle le vent n'avait pas été favorable, et que le vaisseau n'avait pu entrer dans le port, les habitans de Liverpool reçurent de Londres la première nouvelle de la bataille une heure avant l'entrée du navire qui l'avait apportée en Europe. »

« Lorsque l'empereur de Russie vint en Angleterre, il visita l'université d'Oxford; la nouvelle de son arrivée fut envoyée le soir, par un exprès, à un journal du matin, où elle fut insérée, et le lendemain matin l'empereur trouva sur sa table le récit de sa visite de la veille. »

dans toutes les opinions, est une sentinelle avancée qui a mission d'avertir plutôt que de contrôler, de prévoir plutôt que de voir, de signaler les tendances et non les faits. C'est l'instrument le plus actif du progrès chez un peuple qui est tourné tout entier vers l'avenir.

La vieille Angleterre, la patrie des traditions, est au contraire suspendue au passé. Là personne ne donne l'impulsion au corps social; il gravite de lui-même, le principe donné, de conséquence en conséquence, comme de degrés en degrés. Quiconque aurait la prétention de diriger l'opinion, l'irriterait contre lui; la presse n'en est que l'écho, elle regarde marcher la société et se contente de marquer les distances parcourues. Si elle prenait l'initiative de quelque idée ou de quelque démarche, la nation ne croirait plus posséder le *self-government*.

Ainsi la presse, placée en France à l'avant-garde de la civilisation, occupe en Angleterre le corps de bataille: là elle n'a pas l'occasion d'acquérir une gloire brillante ni de faire des coups d'éclat; mais elle est aussi moins exposée, et, dans les jours de malheur, moins délaissée.

L. FAUCHER.

LETTRES
SUR L'ISLANDE.

II.

LE GEYSER ET L'HÉCLA.

A M. VILLEMAIN,
SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE.

En arrivant à Reykiavik, notre intention était de n'y passer d'abord que quelques jours. Nous voulions profiter des vraies semaines d'été pour faire notre excursion dans les districts les plus éloignés de l'Islande. Mais un voyage ici ne s'organise pas si facilement. Il n'y a pas de bureau de diligence où l'on puisse aller retenir sa place pour partir le lendemain, pas de grandes routes où l'on conduise tout à son aise voiture et bagage, pas de village où l'on espère s'arrêter de temps à autre. Il faut, avant de partir, tout prévoir et tout disposer, comme si on s'aventurait à travers une contrée entièrement déserte. Il faut emporter sa tente et ses provisions; car, passé Reykiavik et quelques pêcheries danoises, situées sur la côte, on ne trouve plus que de loin en loin le pauvre bœr, étroit et sale, et dénué de ressources. Au commencement de juin, il est toujours assez

difficile de se procurer ici de bons chevaux. Pendant l'hiver on ne leur donne qu'une chétive ration, ils dépérissent jusqu'à ce qu'au printemps on les reconduise dans les pâturages, et il faut qu'ils y restent quelques semaines pour reprendre leurs forces. Cette année la disette de fourrage avait forcé les paysans à en tuer plusieurs, et ceux que l'on nous présenta étaient d'une maigreur à faire pitié. Enfin, après nous être adressés à plusieurs marchands, nous finîmes par réunir le nombre de chevaux de selle et de bagage qui nous étaient nécessaires, et le 20 juin nous étions en route pour le Geyser.

Je ne fatiguerai pas votre attention par le détail journalier de notre voyage; mais je voudrais pouvoir vous peindre, comme je l'ai vue, cette nature étrange et souvent grandiose. Certes, pour celui qui est habitué aux divers aspects d'une terre plus civilisée, pour celui qui veut voir des villes, des monumens, de grandes masses de peuples réunis sur un même point, cette contrée serait triste à parcourir; mais une fois qu'on a fait abstraction des choses qui, ailleurs, nous sembleraient d'une nécessité absolue, une fois qu'on est décidé à prendre l'Islande telle qu'elle est, à la chercher là où elle existe réellement, à l'étudier dans ses misères et ses beautés, elle présente à chaque pas une source féconde d'observations. Ainsi, lorsque, dans le cours du voyage, nous avions fait les haltes nécessaires pour le peintre et le géologue, c'était pour nous un singulier plaisir de nous en aller chevauchant à travers ces landes sauvages, de noter l'un après l'autre tous les changemens d'aspect qui s'offraient à nos yeux, et tous les accidens de la journée. Tantôt nous nous trouvions jetés au milieu d'une plaine marécageuse où l'on ne découvrait pas une trace de chemin, sur un sol fangeux et vacillant, où quelquefois nos chevaux enfonçaient jusqu'au poitrail. Tantôt nous marchions sur des couches de lave, ou sur un sol couvert de cendre que le vent chassait par tourbillons. Dans quelques-uns de ces champs de lave, les vieillards du pays se souvenaient encore d'avoir vu des pâturages verts et des habitations; mais une nuit le volcan avait éclaté, et le lendemain tout était enfoui sous des blocs de pierre et des monceaux de cendre. Autour de ce lieu de dévastation, on apercevait de longues lignes de montagnes stériles, sillonnées par des bandes de neige qui descendaient sur leurs flancs rocailleux. Nous marchions ainsi pendant plusieurs heures sans découvrir un seul vestige de culture, sans rencontrer un être vivant, un arbuste, un brin d'herbe. Mais quelquefois, au milieu de cette enceinte de rochers volcaniques, nous étions tout à coup arrêtés par l'aspect d'un lac bleu enfermé dans cette terre aride, comme une coupe d'argent pour l'oiseau des montagnes qui vient y rafraîchir son aile, pour le voyageur qui y trouve une eau pure et limpide. Quelquefois aussi

nous apercevions, à une assez longue distance, l'enclos vert et les murs de gazon du bœr. Nous nous dirigions à la hâte de ce côté; notre guide frappait, avec le manche de son fouet, trois coups à la porte, et le paysan venait nous recevoir, et la jeune fille islandaise, timide et curieuse, s'avançait, avec ses cheveux blonds sur l'épaule, pour nous offrir une jatte de lait. C'était un de nos délassemens de voyage d'entrer dans le bœr, si pauvre qu'il fût, et de causer avec le paysan, assis sur une tête de cheval dans sa cuisine enfumée. L'intérieur de ces habitations est d'ailleurs curieux à observer. Comme elles sont toutes éloignées l'une de l'autre et, pendant plusieurs mois de l'année, privées de communications, il faut que le propriétaire fasse en sorte d'avoir dans son étroit domaine ce dont il se sert habituellement. Ainsi sa demeure est divisée en cinq ou six compartimens rangés sur la même ligne. Dans l'un est la cuisine et la chambre où il couche avec ses domestiques, dans un autre la laiterie, dans un troisième la forge, les instrumens de menuiserie. C'est lui qui ferre ses chevaux, qui fabrique ses meubles. On a remarqué que les Islandais ont une aptitude particulière pour tous les ouvrages d'industrie. Cette aptitude a dû se développer par la nécessité où ils sont de pourvoir sans cesse eux-mêmes aux choses dont ils ont le plus pressant besoin. Avec la corne fondue, ils fabriquent des boucles pour leurs brides et des cuillères. Avec la laine ils tissent leurs draps, ils tressent leurs cordes. Dans la même chambre, une femme carde, foule et teint la laine destinée à faire une pièce de drap. Ils fabriquent, avec des os de baleine, des aiguilles, des boutons, des manches d'instrumens. Un morceau de lave leur sert de marteau, et un bloc de pierre, d'enclume. Dans les premiers mois d'hiver, avant le temps de la pêche, la plupart des paysans passent leurs longues veillées à ces travaux mécaniques. Il en est qui, à force de patience, parviennent à faire des sculptures en bois et des œuvres d'orfèvrerie remarquables. Nous avons vu un meuble islandais sculpté par un paysan avec un rare talent. L'œuvre finie, l'artiste avait écrit un nom au bas; mais le bœr où il vivait l'a seul connu : combien d'hommes doués de grandes facultés restent ici sans développer leur génie, et meurent sous un de ces toits de gazon sans être connus!

Dans quelques parties de l'Islande, on découvre d'heure en heure des habitations de paysans rangées au bas d'une colline; dans d'autres, nous passions des jours entiers sans en apercevoir une seule. Tout, autour de nous, avait l'aspect du désert; tout était morne, sombre, et l'on n'entendait que le cri aigu du pluvier, ou parfois le bruit d'une troupe de cygnes qui s'envolaient à notre approche. Dans ces plaines abandonnées, on éprouve un vrai sentiment de joie, quand, par hasard, on vient à rencontrer une autre caravane. Alors les paysans islandais descendent de cheval et vont

s'embrasser, puis ils s'asseoient sur une pierre et se racontent les nouvelles du pays. Celui qui vient de l'intérieur sait si la pêche est bonne, si les chevaux ne sont pas malades. Celui qui vient de Reykiavick est un personnage important. Il sait le prix courant des marchandises, et quel est le marchand danois le plus accommodant. Il sait ce qu'on pense de la paix et de la guerre, ce que fait l'évêque et ce que dit le gouverneur. Il répète de point en point tout ce qu'il a appris, et voilà le journal en plein air, la gazette officielle de l'Islande.

Ce qui varie à chaque instant le paysage dans une contrée où il n'y a ni forêts, ni champs de blé, ni prairies, ce sont les montagnes qui tantôt étendent leur longue chaîne jusqu'au bord de la mer, tantôt s'élèvent par grandes masses comme des forteresses, ou s'élancent dans les nues comme des flèches de cathédrale. Leur couleur change sans cesse, selon le ciel qui les couvre, et l'heure à laquelle on les observe. Le matin on les voit surgir comme des vagues bleues au-dessus de l'horizon; le soir, le soleil les inonde de ses rayons, et les fait resplendir comme des dômes dorés. Souvent après une longue journée de marche, soit par un effet de mirage, soit par l'effet de notre imagination, nous voyions ces montagnes se dessiner devant nous comme les remparts qui entourent une ville de guerre, et oubliant qu'il n'y a dans ce pays ni ville ni remparts, nous avancions avec un indicible mélange de joie et d'inquiétude. Déjà nous distinguions la pointe des clochers, le faîte des maisons; il nous semblait entendre la rumeur de la foule, quand tout à coup notre cheval allait se heurter contre une pierre, et nous n'apercevions plus devant nous qu'une masse de lave.

Du sommet de ces montagnes nous redescendions dans les champs de sable volcanique, le long des grandes rivières que nos chevaux traversaient à la nage, ou sur la grève, auprès des baies où viennent aborder le bateau pêcheur et le navire marchand, et chacun de ces changemens de site nous offrait un nouveau tableau et de nouvelles impressions. Un matin nous cotoyions ainsi les bords de la mer. Les vagues se déroulaient sur la grève comme des nappes d'argent, et venaient baigner les pieds de nos chevaux. Un peu plus loin elles s'élançaient avec impétuosité contre une ligne de brisans, et faisaient jaillir dans l'air des gerbes d'eau perlée, des flots d'écume étincelans. Toute la plage était déserte, mais l'hirondelle, dans son vol gracieux, rasait du bout de l'aile les vagues du rivage, et l'on voyait briller au-dessus de l'eau les yeux chatoyans du phoque, cette *meermaid* du moyen-âge. A quelque distance de là s'élevait la chapelle en bois construite sur la dune. C'était un dimanche. Les pêcheurs, réunis autour du prêtre, avaient entonné leur chant religieux, et ce chant arrivait à notre oreille comme le son d'une voix plaintive et solennelle,

et c'était une admirable chose que le calme de cette frêle église au bord de la mer agitée, l'aspect de cette croix au milieu de la solitude, et l'harmonie de ces voix religieuses passant à travers le bruit des vagues, et les sifflemens du vent.

Tout ce qu'il y a de grave et de poétique dans ces diverses contrées de l'Islande, s'accroît encore si l'on y passe avec les divers souvenirs historiques qui s'y rattachent; car chacune de ces baies, de ces vallées, de ces montagnes, a sa place marquée dans les anciennes sagas, ou dans les annales modernes. Souvent cette histoire est triste; c'est le récit d'une éruption de volcan, le tableau d'une famine, d'une épidémie et de tous ces fléaux qui ont traversé l'Islande à chaque siècle. Mais en remontant plus haut, elle se revêt d'un caractère héroïque qui lui donne un singulier prestige. C'est le temps des Jarls et des Scaldes, le temps des mythes religieux et des combats à main armée. Ici Ingolfr, le premier colon de l'Islande, retrouve les pénates qu'il avait jetés à la mer pour lui indiquer le lieu où il devait aborder; là vivaient les Sturlungr; ailleurs est la montagne célèbre dans la saga de Nial. Dans cet humble bœr qu'on trouve auprès du Geyser, Arae Frode, le premier historien de l'Islande, écrivait son *Landnama Bok* et ses *Schedœ*. Dans cet autre, non loin de Breidabolstad, Sœmund chantait l'Edda. Il n'y a plus ici, il est vrai, de monumens primitifs; les uns ont disparu avec le temps, les autres ont été transportés à Copenhague. Mais l'histoire est là qui indique à chaque pas l'endroit qu'il faut voir et le nom qu'il faut y chercher.

Le lieu le plus célèbre de l'Islande, c'est Thingvalla (1). C'est là que, dans les premiers temps de la république, les principaux habitans du pays avaient organisé un gouvernement central; c'est là que chaque année se tenaient ces assemblées générales, ces *althing*, espèces de champ-de-mars, où l'on venait délibérer sur les affaires publiques, et promulguer les nouvelles lois. Là, en l'an 1000, le christianisme fut adopté à la majorité des voix. Là venaient les grands juges, et les deux évêques, et les chefs des différens districts. On réglait les impôts, on lisait à haute voix les principaux contrats de vente et de mariage, car c'était à la fois une assemblée politique et une assemblée de famille. Quand le langmand avait parlé pour tout le pays, le sysselmand parlait pour son canton. Les prêtres tenaient leur synode, le tribunal supérieur jugeait les procès criminels. Non loin du tertre de gazon où il venait siéger, est le rocher où l'on décapitait les hommes, le lac où l'on jetait dans un sac les femmes

(1) J'emploie ici le mot mis en usage par les étrangers. Le vrai mot islandais est Thingvollr, au pluriel Thingvallr (*Champs du Thing*). Les Islandais écrivent Thing avec un caractère particulier qui manque aux autres alphabets, et qui se prononce en sifflant. C'est le *th* des Anglais.

condamnées à mort, et le bûcher où l'on brûlait les sorciers. Les assemblées de Thingvalla commençaient ordinairement au mois de juillet et duraient quelques semaines. Les deux chefs de l'althing occupaient une petite maison en pierre dont on voit encore les vestiges; les autres campaient sous des tentes. Pendant le temps de la république, les présidens de l'assemblée étaient les langmand élus par le peuple. Plus tard, quand l'Islande fut réunie au Danemarck, le gouverneur nommé par le roi s'empara successivement de leurs différentes attributions, et il ne leur resta plus que le caractère d'homme de loi et leur droit de juridiction. Les comices de l'althing ont duré huit siècles. Elles ont passé tour à tour par le paganisme scandinave et le christianisme, par la ferveur catholique des premiers temps et la réformation, par la république et la monarchie. Une ordonnance du roi de Danemarck les a supprimées en 1800. Le tribunal supérieur, le gouverneur, l'évêque, sont aujourd'hui à Reykiavik.

C'est dans le fond d'une coulée de lave, entre les masses gigantesques de rochers que se tenaient les séances de l'althing. A voir ce vallon étroit, isolé au milieu des montagnes, resserré par ces lourdes murailles de pierre, on dirait que la nature avait disposé ce lieu exprès pour les orageuses assemblées d'un peuple de pirates et de guerriers. Lorsqu'on arrive à Thingvalla, par la route de Laxelv, on descend dans ce vallon comme dans un abîme, par une pente tortueuse, par un sentier rompu qui ressemble à un lit de torrent. A droite, les rochers s'inclinent vers le lac, comme s'ils suivaient encore la pente que leur imprimait le volcan enflammé; à gauche, ils s'élèvent comme de hauts remparts, et se dessinent à l'horizon sous les formes les plus étranges. D'un côté, le vallon est fermé par ce chemin où l'on n'avance qu'avec peine, de l'autre par une cascade. Tout autour on n'aperçoit que des montagnes rouges, une plaine semée de quelques arbustes chétifs, un grand lac, et au bord du lac la pauvre église de Thingvalla. Le soir, quand tout ce paysage est éclairé par les doux reflets d'une lumière argentée, quand tout est calme, et qu'on n'entend que la chute de l'eau, et le léger frôlement de quelques touffes de mousses chassées par le vent, c'est l'un des lieux les plus romantiques qu'il soit possible de voir, et si, au milieu de cette solitude profonde, on se représente les grandes réunions d'autrefois, les tentes blanches dressées dans ce vallon, les juges assis sur les blocs de lave, les chefs de chaque cohorte marchant sous leur bannière, et le peuple dispersé à travers les rochers, je ne sache pas de tableau plus digne d'occuper le pinceau du peintre, et la plume de l'historien et du romancier.

Tandis que nous étions campés sous notre tente au milieu du vallon, nous vîmes venir à nous un homme dont l'extérieur et les vêtemens por-

taient l'empreinte de la misère, qui nous demanda dans un langage barbare, mêlé de latin, de danois et d'islandais, si nous voulions acheter du lait et du poisson. C'était le prêtre de Thingvalla. Le sort des prêtres dans ce pays est triste, plus triste encore que celui des prêtres d'Irlande, sur lesquels on s'est si souvent apitoyé. Ils ne reçoivent rien du gouvernement. Ils ont pour tout bien la jouissance de la ferme qui appartient à l'église, et le quart des dîmes payées par leur paroisse. Si la veuve de leur prédécesseur vit encore, ils sont obligés de lui abandonner une part du produit de la ferme. Si la vieillesse ou les infirmités les empêchent de faire leur service, on leur donne un chapelain avec lequel ils partagent encore leur mince revenu. Ils ont une certaine taxe pour les diverses cérémonies du culte, mais cette taxe est très légère, et les paysans la paient avec du beurre et du poisson. Il y a certaines églises où le produit de la dîme, du casuel et de la ferme ne rapporte pas plus de 20 à 30 thaler (60 ou 90 fr.); celle de Thingvalla est de ce nombre. Les prêtres ne peuvent plus exiger de corvées de leurs paroissiens. La seule prérogative dont ils jouissent encore, c'est de pouvoir placer à la fin de l'automne, dans chaque bœr, un mouton que le paysan s'engage à nourrir pendant l'hiver, et à leur rendre au printemps. Ne pouvant vivre avec ce peu de ressources, le prêtre est obligé de travailler comme le plus pauvre habitant de son district; il cultive sa ferme, il ferre ses chevaux, il va à la pêche, il est, pendant six jours de la semaine, pêcheur et paysan. Le septième il revêt le surplis et prêche ses paroissiens. Le malheur est qu'avec cette vie de labeur, le prêtre finit par s'assimiler aux bateliers avec lesquels il passe une partie de son temps. En travaillant comme eux, il prend l'habitude de boire de l'eau-de-vie comme eux. Il oublie lui-même sa dignité de prêtre, et le dimanche, s'il prêche la patience et la sobriété, Dieu sait comment il doit être écouté.

La demeure du prêtre de Thingvalla était plus sale, plus misérable que toutes les demeures de paysans que nous avions visitées jusque-là. Dans une chambre obscure, humide, sur le sol nu, nous trouvâmes deux lits qui ressemblaient à des grabats. C'était le sien, celui de sa femme et de ses enfans. A côté, il y avait ses provisions qui se composaient de quelques pains de suif, d'un peu de seigle et de lait. Une vieille femme cardait de la laine dans une autre chambre, et un lépreux broyait le seigle sous une pierre. La lèpre est une maladie fréquente dans ce pays, mais les Islandais ne redoutent pas l'approche de ceux qui en sont affectés. Ils la regardent comme une maladie héréditaire, mais non contagieuse. Si le malheureux lépreux de la vallée d'Aoste était venu dans ce pays, il aurait pu y trouver des amis et une sœur.

Nous couchâmes le soir dans l'église. C'est le refuge habituel des

voyageurs, qui, dans les mauvais temps, ne pourraient reposer sous une tente. L'église n'est du reste que comme un appendice de la ferme du prêtre. C'est là qu'il vient écrire, c'est là que sa femme étend la laine; et le tribut que les étrangers lui paient pour y passer une nuit ou deux, il le garde pour lui.

Le lendemain nous étions en route pour le Geyser, et nous nous arrêtions avec surprise auprès du cratère de Tentron, dont le sommet, chargé de scories de lave, est comme une cheminée ouverte prête à lancer encore la flamme et la cendre. De là, on ne marche qu'à travers un sol dévasté, jusqu'aux sources chaudes de Langarvatn. Nous voyageâmes tout le jour et toute la nuit. Le matin au lever du soleil, nous passions sur une mauvaise planche la large cascade de Bruara, et deux heures après nous étions au milieu des vapeurs du Geyser. La température avait changé complètement. Le thermomètre était descendu de 12 degrés à 0, et un vent violent soufflait dans la plaine.

Les sources bouillantes du Geyser sont situées sur une colline, au-dessus d'une plaine marécageuse, fermée par une ceinture de montagnes noires qui donnent à toute cette contrée un caractère de deuil et de tristesse. Au milieu le mont Hécla lève sa tête blanche, et à l'extrémité apparaît le Blaafial, plus chargé de neige encore que l'Hécla. Le grand bassin du Geyser est entouré d'une croûte épaisse de silice, taillée par parcelles comme une écaille de tortue. Il a 16 mètres de largeur et 23 de profondeur. Près de là est le Strockr (1) qui partage avec le grand bassin l'admiration des voyageurs. Mais à chaque pas sur la colline, on rencontre une quantité d'autres sources, celles-ci larges et profondes, ouvrant leur bassin de silice rose, et leurs cavités bleues comme l'azur du ciel, celles-là commençant à peine à sortir de terre, et fumant à travers le gazon qui les recouvre à demi. De chaque côté, l'eau de ces sources se répand sur le sol qu'elle pétrifie, et la vapeur qui s'échappe de la chaudière ardente, s'en va comme des nuages de fumée à travers la plaine. Aussi je comprends maintenant la naïve pensée de ce vieil auteur du *Kongs-Skugg-Sio* (2), qui, ne sachant comment expliquer cette chaleur souterraine, écrivait, dans sa candide ignorance, que toutes ces sources étaient autant de fournaises où le démon faisait bouillir les damnés.

Le Geyser ne jaillit pas régulièrement. Il est soumis à l'influence de la pluie, du vent, des saisons. Nous avions établi notre tente entre les sources mêmes, afin de voir l'éruption de plus près, et nous l'attendions avec impatience dès le moment de notre arrivée. Le jour, nous craignions de

(1) Geyser vient de Geys (*Furens*). Strockr en islandais signifie *pyramide*.

(2) Livre islandais curieux, écrit entre 1140 et 1270, traduit en latin sous le titre de *Speculum regale*, imprimé à Sorœ en 1768, in-4°.

nous écarter, la nuit nous veillions chacun à notre tour, afin de donner le signal à nos compagnons de voyage. Plusieurs fois nous fûmes réveillés par les cris de celui qui montait la garde. Le bassin du Geyser commençait à s'agiter. On entendait un bruit souterrain pareil à celui du canon, et le sol tremblait comme s'il eût été frappé par des coups de bélier. Nous courions en toute hâte au bord de la colline; mais le Geyser, comme pour se jouer de nous, montait jusqu'au-dessus de sa coupe de silice, et débòrdait lentement comme un vase d'eau qu'on épanche. Enfin après deux jours d'attente, nous fîmes jaillir le Strockr, en y faisant rouler une quantité de pierres et en tirant des coups de fusil. L'eau mugit tout à coup, comme si elle eût ressenti dans ces cavités profondes l'injure que nous lui faisions, puis elle s'élanca par bonds impétueux, rejetant au dehors tout ce que nous avions amassé dans son bassin, et couvrant le vallon d'une nappe d'écume et d'un nuage de fumée. Ses flots montaient à plus de quatre-vingts pieds au-dessus du puits, ils étaient chargés de pierres et de limon; une vapeur épaisse les dérobait à nos regards, mais, en s'élevant plus haut, ils se diapraient aux rayons du soleil, et retombaient par longues fusées comme une poussière d'or et d'argent. L'éruption dura environ vingt minutes, et deux heures après, le Geyser frappa la terre à coups redoublés, et jaillit à grands flots, comme l'eau du torrent, comme l'écume de la mer, quand le vent la fouette, quand la lumière l'imprègne de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Nous assistions alors à l'un des phénomènes naturels les plus curieux qui existent; mais ce qui a rendu notre séjour au Geyser plus intéressant encore, ce sont les observations de géologie et de météorologie faites par deux de nos compagnons de voyage. M. Robert a recueilli autour de ces sources brûlantes des échantillons curieux de lave et de silice, et M. Lottin a fait une importante découverte. Jusqu'ici on avait cru que les sources d'eau bouillante ne s'élevaient pas au-dessus de cent degrés. En plaçant dans celles du Geyser trois thermomètres centigrades, M. Lottin s'est assuré qu'elles montaient à près de cent vingt-quatre, et le soin consciencieux, l'habileté avec laquelle cette observation a été faite doivent être une garantie pour tous ceux qui seraient tentés de révoquer en doute un tel résultat.

Une fois notre travail achevé, nous reployâmes notre tente, et nous partîmes pour Skalholt en saluant gaiement le Geyser, comme des moissonneurs saluent le champ où ils ont récolté.

Quand on parle de l'Islande, l'un des premiers noms sur lesquels se reporte d'abord la pensée, c'est celui de Skalholt. C'est la vieille capitale de cette fière aristocratie des Jarl, qui auraient voulu faire de chacun de leur village une capitale. C'est la véritable Athènes de ces landes du Nord,

qui, dans les premiers siècles du moyen-âge, portèrent sur leur couche de pierre plus de fleurs de poésie que les contrées méridionales. Le premier siége épiscopal de l'Islande fut établi à Skalholt, ainsi que la première école. Là fut aussi, pendant une vingtaine d'années, l'imprimerie (1). Là ont vécu des hommes justement célèbres, des orateurs, des philosophes, des historiens; cet Isleifr qui commença, en l'an 1057, ses fonctions de premier prélat de l'Islande, par assembler autour de lui une troupe d'enfans, à qui il enseignait les belles-lettres; ce Gissur, qui, au commencement du XII[e] siècle, avait visité les grands états de l'Europe, et parlait la langue de tous les pays où il avait voyagé, si bien qu'à son retour on lui donna le surnom de *Flos Peregrinationis;* Tharlakr l'érudit, et Finnsen, le savant auteur de l'*Histoire ecclésiastique.* Deux fois l'église métropolitaine de Skalholt fut brûlée, et deux fois rebâtie à grands frais sur un plan plus large. L'évêque donnait alors des fêtes auxquelles il invitait huit cents personnes, et chacune d'elles, en s'en allant, recevait quelque présent. Plus tard, lorsque l'école de Hoolum fut fondée, celle de Skalholt conserva encore sa prérogative. En l'an 1100, on enseignait dans cette école le latin, la grammaire, la poésie, la musique. C'est plus qu'on n'en savait alors dans d'autres grandes villes du reste de l'Europe.

En 1552, le roi de Danemarck établit un nouveau règlement pour ces deux écoles. Il donna aux évêques la jouissance de quelques biens que la réformation avait enlevés au clergé, et leur imposa l'obligation de pourvoir à l'entretien des élèves. Mais trop souvent les évêques, au lieu de remplir noblement leur devoir, s'abandonnèrent à un indigne sentiment de cupidité. Ils prenaient pour eux le revenu des biens qui leur étaient confiés, et dépensaient pour les élèves le moins possible. Plusieurs fois le roi leur écrit pour les rappeler à leur devoir. Finnsen rapporte, dans son *Histoire ecclésiastique,* une lettre qui montre dans quels minces détails il fallait entrer, et quelles précautions on était obligé de prendre pour garantir les pauvres élèves stipendiaires de l'avarice des prélats. Permettez-moi de vous citer quelques passages de cette lettre vraiment caractéristique, et pour le temps où elle fut écrite, et pour le pays auquel elle s'adresse.

« L'évêque, dit le chancelier, qui parle au nom du roi, entretiendra, « pour l'amour de Dieu, une bonne école et vingt-quatre écoliers : il « aura un professeur et un maître; il donnera au premier 60 thalers par

(1) De 1685 à 1704. Elle était venue de Hoolum, elle y retourna. Entre autres bons livres imprimés à Skalholt dans ce court espace de temps, il faut compter le *Landnama Bok,* la saga du roi *Olaf,* les *Harmonies évangéliques,* la *Grammaire latine,* le *livre de l'Althing.* Nous rapporterons en France quelques-uns de ces livres, qui sont à présent, en Islande même, de vraies raretés.

« an (180 francs), en beurre, poisson, vadmal, ou argent, comme il vou-
« dra. Il lui donnera de plus quatre moutons vieux (4 *gamle faar;* le chancelier avait sans doute peur que l'évêque ne donnât des agneaux), trois « mesures de farine, une de sel, une de beurre, deux cents poissons et du « lait.

« Il donnera au maître 20 thalers par an.

« Il sera obligé de donner aux élèves une bonne boisson et de bons ali-« mens: aux plus grands, à chaque repas, le quart d'un gros poisson, ou « la moitié d'un poisson ordinaire; aux plus petits, le quart d'un bon « poisson et du beurre.

« Les repas devront être préparés à une heure précise, de manière que « les élèves ne négligent pas leurs leçons.

« Si Dieu voulait que quelques-uns d'entre eux devinssent malades, « l'évêque devra les garder, pour en prendre soin, et leur faire servir du « poisson frais, du lait et de la soupe.

« Chaque année, à la Saint-Michel, il fournira aux élèves des vête-« mens: aux grands, dix aunes de vadmal; aux autres, sept aunes.

« Il leur donnera de la lumière pour étudier le soir et pour se coucher. « Il ne pourra, sous aucun prétexte, les détourner de leurs leçons pour « les employer à quelque travail que ce soit, et sera obligé de les garder « été et hiver. »

Malgré toutes ces précautions, les écoles ne furent pas mieux entretenues. Les maîtres et les élèves se plaignirent. Les évêques aussi se plaignirent de ne pouvoir satisfaire aux obligations qu'on leur imposait, et, en 1746, ils obtinrent une ordonnance, qui, tout en leur conservant le même revenu (1), réduisait à huit mois de l'année le temps des études. En 1797, la réunion des deux évêchés de Hoolum et de Skalholt en un seul entraîna celle des deux écoles. La nouvelle institution, basée sur de nouveaux règlemens, fut d'abord établie à Reykiavik; de là elle a été transférée à Besesstad. J'espère vous en parler plus au long dans une prochaine lettre.

Nous arrivions dans la capitale primitive de l'Islande avec tous les souvenirs de son histoire, rêvant à ses riches évêques, à ses réunions de savans; et lorsqu'au détour d'une colline le guide me dit : « Voilà Skalholt! » je ne pouvais croire que le malheureux groupe de maisons que j'apercevais devant moi fût cette vieille cité dont je m'étais fait un autre tableau. C'était pourtant bien Skalholt : un pauvre bœr de paysans, ha-

(1) Ce revenu montait à 2,500 thalers (7,500 fr.) pour Skalholt, qui devait avoir vingt-quatre élèves, et 2,000 thalers pour Hoolum, qui n'en avait que seize. C'était à cette époque une somme considérable pour l'Islande. Les évêques recevaient en outre plusieurs élèves riches qui payaient le prix de leur pension.

bité par trois familles, qui se partagent la même laiterie et la même cuisine; une église en bois, étroite et mal bâtie, voilà Skalholt. Le cimetière seul atteste qu'il y avait là autrefois une métropole. Il est tracé dans des proportions plus grandes que l'église et le bœr. Les morts ont mieux gardé que les vivans la place où fut le siége épiscopal. Près du cimetière sont les ruines de l'ancienne école, et l'endroit où le paysan a bâti sa triste cabane est celui même où l'évêque avait autrefois sa demeure. L'église aussi a été reconstruite sur un plan plus vulgaire, et dans des dimensions beaucoup plus petites. Elle a cependant conservé quelques restes de sa fortune première, plusieurs beaux livres, plusieurs ornemens d'autel précieux, des chasubles richement travaillées, et un calice en vermeil, qui, à en juger par ses ciselures, par ses médaillons peints sur émail, doit remonter aux premiers temps de la renaissance de l'art. Si je ne me trompe, c'est le calice dont il est parlé dans l'histoire ecclésiastique d'Islande, qui fut apporté à Skalholt par l'évêque Klangr, en 1153. Ce qu'il y a ensuite de plus remarquable dans cette église, ce sont des inscriptions de tombeau. Une, entre autres, m'a frappé par son expression poétique; elle fut faite pour la fille de l'évêque Vidalin, qui, lui aussi, peut être mis au nombre des hommes distingués de l'Islande (1).

Je vais dans la tombe profonde,
Heureuse épouse du Seigneur.
Mon nom n'était pas de ce monde,
Il est dans un monde meilleur.

La mort apporte à mon enfance
Le froid baiser qui fait souffrir.
Mais gaiement là-haut je m'élance,
Je revis pour ne plus mourir.

Adieu donc, lumière infidèle,
Pâle reflet d'un jour plus pur.
D'ici la lumière éternelle
M'apparaît dans ce ciel d'azur.

Nous visitâmes tout Skalholt et toutes ses ruines, et chaque pas que nous faisions sur ce sol poétique ajoutait à nos déceptions. Nos rêves du passé furent interrompus par un incident qui ne pouvait guère les égayer. Le cheval qui portait nos provisions avait pris une autre route que la nôtre. Nous demandâmes du pain au propriétaire du bœr; mais les Islandais ne mangent pas de pain. Pour le remplacer, la femme du paysan

(1) Il a laissé plusieurs recueils de sermons, un recueil de discours et de poésies latines, et un livre de religion intitulé : *Postilla evangelica*, qui se trouve dans toutes les maisons islandaises. Il avait été d'abord professeur à l'école de Skalholt. Il mourut en 1720.

nous fit, avec de la farine de seigle, une espèce de galette, comme on en prépare ici dans les occasions extraordinaires, une galette qui n'est ni pétrie ni cuite. Quand nous en eûmes mangé, nous fûmes tous malades; mieux valait encore faire diète; et nous partîmes tous de Skalholt plus affamés qu'en y entrant.

De là à l'Hécla, nous avions une longue journée à faire, et deux larges rivières à traverser; mais, de distance en distance, nous voyions la tête blanche du cratère se dessiner comme un croissant entre les brunes sommités des autres montagnes, et alors nous redoublions le pas et nous marchions avec ardeur. Si le long de notre route nous avions été frappés de toutes les traces sinistres des éruptions de volcans, quand nous arrivâmes aux environs de l'Hécla, il nous sembla que nous n'avions rien vu. C'est là qu'il fallait venir chercher l'aspect de la ruine et de la désolation. Partout le sol bouleversé, partout la terre enfouie sous ce déluge de feu; des blocs de lave comme des murailles, des montagnes de cendre engendrées par le cratère, et vomissant à leur tour d'autres montagnes, voilà ce que nous contemplions avec un sentiment d'effroi et de stupéfaction. Cette fois, nous ne pouvions plus suivre en droite ligne notre chemin. Il fallait passer autour des masses de pierres, se glisser entre les rochers, éviter les crevasses. Nous courions des bordées sur cette terre de volcans, comme un navire qui a le vent contraire, et qui marche vers le port en le perdant de vue. A chaque pas, un rempart de roc, une rivière formée par la neige des montagnes, ou un marais baigné sans cesse par la rivière. Nous regardions de temps à autre l'Hécla, dont le soleil dorait alors la robe blanche, et qui, du haut de sa crête glacée, semblait se moquer de notre fatigue et de nos efforts. Enfin, après avoir fait de longs détours dans le même cercle à travers la cendre et la pierre calcinée, nous arrivâmes dans une jolie vallée, abritée entre des rochers, coupée par un ruisseau. Au fond, nous aperçûmes une ferme, un enclos de gazon. C'était bien un Eldorado au milieu d'une terre aride, une oasis dans le désert, si jamais il en fut. Nous établîmes là notre tente, après seize heures de marche. Nous étions au pied du cratère.

Le lendemain, nous partîmes avec un homme du pays pour faire cette ascension de l'Hécla, qui, dès notre arrivée en Islande, avait été notre rêve le plus beau. Le temps était sombre, mais nous craignions qu'un autre jour il ne devînt plus sombre encore. Nous gravîmes à cheval les premières aspérités. A mesure que nous avancions, nous pouvions suivre, de distance en distance, tous les élémens d'une éruption: d'abord la pierre ponce, poreuse et légère, qui monte à la surface du cratère, comme l'écume à la surface de l'eau, et s'envole au loin comme la cendre chassée par le vent; puis la scorie broyée, tordue entre les masses de lave dont elle

s'échappe; comme la crasse des lingots de fer; puis la lave plus ferme et plus compacte; puis le basalte serré, luisant, poli comme le marbre; puis enfin l'obeidien, noir comme le jais, brillant comme le verre, dégagé de tout alliage étranger, et sortant du cratère pur comme l'acier.

Après deux heures de marche, nous mîmes pied à terre, et alors vint la fatigue. Comme il avait fallu nous précautionner contre la neige et le froid, nous portions de grosses bottes et de lourds vêtemens. Le chemin était escarpé, raboteux, montant en droite ligne; nous marchions en courbant le dos, et en nous appuyant sur nos genoux. Bientôt nous arrivâmes au pied d'une montagne hérissée de pointes de basalte et de blocs de pierre détachés du sol. Là, rien ne soutenait nos efforts; quand nous posions le pied sur un roc, il s'écroulait sous nous; quand nous croyions marcher en avant, nous redescendions avec les pierres qui suivaient l'ébranlement que nous leur donnions, et nous entraînaient dans leur chute. Pas un arbuste n'était là pour nous servir d'appui, pas une plante à laquelle nous pussions nous cramponner. Tout ce roc escarpé était comme une muraille nue et vacillante, qui semblait s'en aller en morceaux quand nous essayions de la gravir. A chaque instant, il fallait nous arrêter pour nous reposer et reprendre haleine. Quelques-uns de nos compagnons de voyage qui avaient été sur des montagnes beaucoup plus élevées, nous disaient n'avoir jamais éprouvé une telle fatigue. Pour moi, je me couchais tout au long sur les rochers de basalte, et en étendant les jambes sur cette pierre froide, j'éprouvais une douleur comme si on me les eût brisées. Lorsque enfin nous fûmes arrivés au sommet de cette pointe aiguë, nous en vîmes s'élever une seconde devant nous, et après celle-ci une troisième, car toute la montagne n'est qu'une longue suite de pics escarpés étagés l'un sur l'autre, et fuyant comme des gradins.

Pendant que nous accomplissions ainsi péniblement notre ascension, le ciel s'était assombri. Le vent sifflait; la pluie tomba à flots, et, un peu plus haut, cette pluie était de la neige. Alors une brume épaisse enveloppait la montagne; un rideau de nuages nous serrait dans ses sombres replis, et nous ne distinguions plus rien autour de nous. Notre guide, las et découragé, refusait d'aller plus loin. Nous n'étions encore que sur le premier cône de l'Hécla; nous voulions continuer notre route jusqu'au bout. Après avoir employé toute notre éloquence de voyageurs, nous finîmes par le décider à nous mener jusqu'au pied du second cône; là, nous demandâmes à aller au milieu, puis au-dessus, et enfin sur la cime de l'Hécla. L'orage avait cessé. Un rayon de lumière perçait à travers les brouillards; mais c'était ce rayon de lumière qui ne sert qu'à faire mieux ressortir l'obscurité. Nous distinguions au-dessous de nous les montagnes comme des masses confuses, la plaine couverte d'une brume épaisse, et à

travers cette brume, cette plaine, ces montagnes, le soleil voilé par les nuages projetait de loin en loin une lueur vague, une teinte blafarde. Et tout était morne, silencieux comme le désert, profond comme l'abîme. Pas un cri ne se faisait entendre; pas un être vivant, pas une plante ne se montrait à nos yeux. On eût dit la nature morte, entourée par la nuit, plongée dans le chaos.

Tout à coup le rideau de nuages se déchire, l'azur du ciel reparaît, les rayons du soleil éclatent dans l'espace. Le long de la vallée, le vent balaie le brouillard, qui s'entr'ouvre, s'éclaircit, et s'en va par lambeaux, léger et transparent comme un voile de gaze. D'un côté, nous voyons reparaître toutes les montagnes qui environnent l'Hécla, avec leur crête rouge et leurs bords cendrés; de l'autre, les Snœfial, qui portent dans les nues leurs épaules de neige et leurs pics de glace, brillans comme des pointes de lance aux rayons du soleil. A nos pieds, la plaine se déroule au loin avec les lacs d'eau limpide, qui parsèment sa robe verte comme des diamans, et les deux rivières qui la traversent comme des guirlandes. La montagne bleue, voisine du Geyser, s'élève au milieu de la vallée; et devant nous, à l'horizon, nous apercevons comme une ceinture d'or la pleine mer, étincelante de lumière, et les îles Westmann.

Nous restâmes saisis d'un sentiment inexprimable d'admiration en face d'un spectacle si inattendu. C'était le jour de printemps de cette nature désolée; c'était le *fiat lux* de cette nuit de chaos. Alors nous oubliâmes en un instant et la fatigue de notre excursion et le froid et la neige. Nous saluâmes d'un cri de joie enthousiaste ces solitudes lointaines, et notre vieux guide lui-même partageait nos transports. C'était la seconde fois de sa vie qu'il montait jusqu'au haut de l'Hécla, et pour la première fois avec des Français.

Ce jour-là, c'était la fête de M. Gaimard. Nous la célébrâmes gaiement avec le vin de Champagne que nous avions apporté, et nous nous en revînmes en récoltant sur notre route des échantillons de lave et de basalte. Nous avions quitté notre tente à neuf heures du matin; nous y rentrâmes à minuit, riches de nos souvenirs, heureux de notre journée.

X. Marmier.

Reykiavik, 22 juillet 1836.

JEAN-SÉBASTIEN

L'ORGANISTE.

Ici l'instinct musical est héréditaire. En six générations à peine trouveriez-vous deux membres de cette famille qui n'aient pas fait de la musique l'occupation de leur vie. Un boulanger de Hongrie fut le patriarche de cette féconde tribu, la tige luxuriante d'où se sont échappés tant de merveilleux rejetons. Au commencement du XVIe siècle, inquiété par les guerres de religion, Veit Bach abandonna Presbourg, emportant avec lui tout ce qu'il put sauver de sa petite fortune et gagna la Thuringe, espérant y trouver asile et protection. Il s'établit à Wechmar, petit village situé non loin de Gotha, où il reprit avec sa profession ses études musicales long-temps négligées; chaque jour il emportait son cistre dans son moulin, et préludait en chantant de saintes mélodies, au milieu du fracas des meules et des roues. Veit Bach jeta dans l'ame de ses deux fils cette harmonieuse semence qu'ils transmirent ensuite à leurs enfans, de telle façon qu'il en résulta bientôt une famille musicale en possession des charges les plus importantes dans presque toutes les contrées de la Thuringe. Certes, les Bach n'ont pas tous été des hommes de génie ; cependant, à chaque génération, on en compte au moins deux qui se sont distingués. Au commencement du XVIIe siècle, trois jeunes gens, petits-fils du vieux Bach, s'annoncèrent par de si heu-

reux débuts, qu'ils furent jugés dignes, par le comte régnant de Schwarzbourg-Arnstadt, d'être envoyés en Italie, pour y terminer leurs études à ses frais. On ne peut dire jusqu'à quel point ils répondirent aux espérances de leur noble protecteur, car il ne nous est rien parvenu de leurs ouvrages. Il en eût été de même de la quatrième génération, et d'admirables morceaux seraient aujourd'hui tout-à-fait inconnus, si Jean-Sébastien n'avait eu soin de les conserver. Voici les noms des maîtres de la famille Bach, dont il reste des fragmens importans.

Jean-Christophe, organiste de la cour et de la ville, à Eisenach. Il a surtout inventé de simples et d'heureuses mélodies. Dans les archives de la famille que Charles-Philibert-Emmanuel Bach conservait à Hambourg, on a trouvé, parmi bien d'autres pièces, un motet de sa composition dans lequel il avait essayé de faire usage de la sixte augmentée; audace inouie à cette époque. Pour se convaincre des études profondes et sévères que Jean-Christophe avait faites, il suffit de lire un morceau d'église sur ces paroles : *es erhub sich ein streit*, composé par lui à l'occasion de la fête de saint Michel. Ce fragment est écrit pour vingt-deux voix obligées. Ch.-Ph.-Emmanuel en faisait grand cas. « Je me souviens, écrit Forkel, d'un jour où le vieux et digne homme me fit entendre quelques-unes de ses anciennes compositions; il jouait de mémoire et semblait dépenser le peu de forces qui lui restaient à faire mouvoir ses pauvres doigts engourdis par l'âge; il fallait le voir s'épuiser en travail autour de ces graves études, suivre le motet à travers toutes ses transformations, et, lorsque reparaissait libre et pur le chant qui lui rappelait sa jeunesse, sa famille et ses amours de vingt ans, il fallait voir le vieillard sourire avec béatitude et mouiller de ses larmes les touches du clavier. » Après Christophe viennent son jeune frère Jean-Michel, organiste et greffier de la ville, et Johann Bernhard, musicien de la chambre et organiste à Eisenach; il a écrit surtout de belles ouvertures dans le style français.

Non seulement ceux que je viens de citer, mais encore plusieurs autres membres de cette famille, auraient pu sans contredit obtenir des charges plus importantes, s'ils eussent voulu abandonner la Thuringe et se faire connaître hors de leur patrie. C'est vraiment une belle chose à contempler que la vie simple et laborieuse de ces premiers artistes. Il était réservé à l'Allemagne de posséder toutes

les gloires naïves et solitaires, et la terre d'Albert Dürer et de Holbein devait aussi donner au monde la famille Bach et Beethoven. En effet, c'est là surtout qu'on trouve ces hommes de conscience et de foi qui passent leur vie en face d'une toile ou d'un clavier, ames pures et tendres qui, dans leurs naïves spéculations, cherchent à réaliser leur idéal par une tête de saint ou par une religieuse mélodie; artistes dévoués au travail qui, dans leurs momens de loisir, sortent de l'atelier pour rentrer dans la famille, et se gardent bien d'éparpiller leur existence dans les pays étrangers et d'aller y chercher des discussions et des théories nouvelles, persuadés qu'ils sont qu'entre l'œuvre et l'artiste, une seule chose peut s'interposer : la foi; et cette foi, où la trouveraient-ils sur la terre, si ce n'est dans le fond de leur ame?

Les membres de la famille Bach conservèrent toujours les uns pour les autres un tendre attachement; comme ils ne pouvaient habiter tous ensemble et voulaient cependant entretenir leur franche et loyale amitié, ils fondèrent la coutume de se réunir une fois l'an en un lieu désigné. Lorsque, dans la suite, la famille, devenue plus nombreuse, se fut dispersée hors de la Thuringe, dans la Haute-Saxe, en France, en Italie, cette fête annuelle n'en subsista pas moins. Le lieu du rendez-vous était ordinairement Erfurt, Eisenach ou Arnstadt; selon l'habitude d'alors de sanctifier toutes choses par les pratiques religieuses, sitôt après les premiers embrassemens, ils entonnaient un chœur. C'était d'abord un chant large et sévère, une action de graces envers Dieu qui leur permettait de se revoir heureux et bien portans; ensuite la musique devenait triste et lente, et tous s'agenouillaient priant pour leurs vieux parens morts. Enfin, on se levait, et le chœur finissait par un hymne où les pères appelaient toutes les bénédictions du ciel sur la tête de leurs enfans. Nul étranger n'était admis à contempler cette première effusion d'amour, et les gens de l'auberge qui, attirés par le bruit, venaient écouter à la porte, ne pouvaient entendre sans émotion ce concert harmonieux de tant de voix de la même famille; car, de même que les Bach se ressemblaient par la vigueur du corps et les signes du visage, ainsi leurs voix, sans être tout-à-fait pareilles, avaient entre elles des rapports faciles à reconnaître et dont on était frappé, surtout en entendant la voix aiguë et frêle de l'enfant monter autour de celle de son père qui la soutenait dans l'harmonie, comme le passe-

reau soutient dans l'air ses petits dont les plumes commencent à pousser.

Après cette pieuse introduction, ils se mettaient à table et soupaient joyeusement. A la fin du repas, la musique revenait; seulement les hymnes faisaient place aux chansons nationales, car ces hommes étaient d'abord chrétiens, puis Allemands: après Dieu, la patrie. Ces chœurs mettaient en émoi toute la ville; les passans s'arrêtaient en groupe autour de la maison. L'aubergiste officieux introduisait avec un air de protection ceux qui dépensaient le plus assidument leurs revenus chez lui, et laissait les autres se morfondre à la porte. On a dit que les Bach avaient improvisé, dans ces réunions, plusieurs airs qui depuis sont devenus populaires. Je pense qu'il faut croire plutôt qu'ils les ont tout simplement variés, attendu qu'on en peut voir en grande partie les idées primitives dans un recueil imprimé à Vienne, en 1542.

Cependant tous ces braves et joyeux Thuringiens seraient aujourd'hui dans l'obscurité, s'il n'était sorti de leur sein un homme dont la gloire fut telle, qu'il en a rejailli sur leur tombe une douce lumière; et cet homme, c'est Jean-Sébastien, le joyau de sa famille, l'organiste de sa patrie, l'enfant le plus chéri de la Musique.

Jean-Sébastien est né à Eisenach, le 21 mars de l'année 1685. Son père, Jean-Ambroise, maître de musique de la cour, avait un frère jumeau, nommé Chrysostôme, qui exerçait à Arnstadt la même profession, et tous deux se ressemblaient tellement, que leurs femmes ne savaient les distinguer l'un de l'autre que par le vêtement. Ils avaient la même voix, le même geste, et s'aimaient bien, car leurs sensations comme les lignes de leur visage étaient toutes pareilles. La ressemblance de ces deux êtres devenait plus parfaite et plus harmonieuse encore dans les phénomènes spirituels. Dans leurs croyances, dans leurs pensées, dans leur style, partout la même unité; c'étaient deux vases faits du même métal; aussi rien d'étonnant, lorsque le monde extérieur les frappait, qu'ils rendissent le même son. Si l'un était malade, l'autre ne tardait pas à se mettre au lit; ils moururent presque en même temps, et furent un sujet de curieuses observations pour les savans qui les approchèrent.

Jean-Sébastien avait à peine dix ans lorsque mourut son père; il avait aussi perdu sa mère depuis peu. Le pauvre enfant pleura bien

de se voir orphelin si jeune; il quitta Eisenach et vint se réfugier chez son frère aîné, Jean-Christophe, organiste à Ordruff. Ce fut de lui qu'il apprit à poser ses doigts sur le clavier, et dès ce moment se développa son aptitude musicale. A peine avait-il en ses mains un morceau que son frère lui donnait à travailler, qu'il en demandait un plus difficile. Les plus célèbres compositeurs de clavecin étaient alors Froberger, Fischer, Johann Casp. Kerl, Pachelbel, Buxtehude, Bruhns, Böhm. Sébastien s'était aperçu que son frère possédait un livre qui renfermait diverses pièces de ces maîtres. Il supplia son frère de lui donner ce livre. Christophe refusa, craignant sans doute, ce qui du reste arriva plus tard, que l'écolier ne dépassât le maître. Mais le désir de la possession grandissant tous les jours, et Sébastien désespérant de jamais obtenir ce précieux trésor, il résolut de s'en emparer. Un jour que son frère était sorti pour remplir les devoirs de sa charge, il pénètre dans son cabinet, et bientôt aperçoit le livre à travers les grillages de la bibliothèque; il porte la main à la serrure, mais la clé manque, car Jean-Christophe, honnête et digne maître de chapelle, connaît toute la valeur de ses manuscrits et se garde bien de les laisser au pillage de ses élèves. Le pauvre Sébastien jette un dernier regard sur le cahier. Quelle amère douleur de voir tant d'harmonie s'enfouir dans la poussière d'une armoire, tant de notes qui voudraient chanter en plein air rester silencieuses comme de beaux oiseaux en cage! et plus il fixait les yeux sur ce livre, plus grandissait l'hallucination; tout un concert tintait à ses oreilles. Cependant l'heure avançait, Jean-Christophe allait rentrer. Lorsque Roméo, averti par la voix de l'alouette, quitta la chambre de sa bien-aimée, il jeta sur elle un regard moins triste et moins baigné de larmes que ne le fut celui de Sébastien lorsque, pour la dernière fois, il contempla le divin manuscrit. Il était déjà sorti du cabinet et s'en allait à pas lents, déplorant le peu de succès de son entreprise; tout à coup un rayon lumineux le frappe; il revient, et se place de nouveau devant l'armoire, essayant de glisser ses mains à travers le grillage. Par bonheur les mailles sont assez larges et ses bras assez petits. Il saisit le cahier, le roule, et le tire dehors. Deux jours après, Sébastien était déjà bien embarrassé de son trésor, car il ne pouvait s'en servir qu'en secret : Christophe était toujours là, et du matin au soir ne le quittait pas un instant. La nuit, c'était la même sur-

veillance. A neuf heures le jeune écolier se couchait, son maître venait le visiter, pour s'assurer que toute chose était bien à sa place, et s'éloignait, en ayant soin d'emporter la lampe. N'importe, Jean-Sébastien eut bientôt trouvé moyen de travailler la nuit : il avait toujours le précieux volume sous son oreiller ; et lorsque venait une belle soirée d'été, il se levait, ouvrait sa fenêtre, et se mettait à chanter aux sereines fraîcheurs de l'air, à la tremblante et douce lumière des étoiles. Cela dura pendant six mois ; le pauvre enfant ne dormait pas ; autant de belles nuits, autant de veilles laborieuses ; lorsque pendant ses heures d'études ses petits yeux voulaient se fermer, il les mouillait pour les tenir ouverts ; et si par hasard la douleur devenait plus cuisante, il en cherchait la cause et finissait par se dire : « C'est vrai, voilà trois nuits que je veille ; je dormirai demain, s'il pleut. » Le lendemain il ne pleuvait pas : le firmament resplendissait d'étoiles, et la lune descendait du ciel pour le visiter dans sa chambre. Cependant tant de travail épuisait cette nature frêle, et, faute de sommeil, le bel enfant se flétrissait. Ses yeux devenaient faibles, ses joues creuses, et tous, dans la maison, le croyaient pris de quelque mal de langueur. Christophe en fut d'abord inquiet ; mais ne l'entendant se plaindre d'aucune souffrance, ne le voyant ni triste ni mélancolique, il commença bientôt à comprendre qu'il y avait là-dessous quelque passion en jeu, et que la pâleur de son visage était moins celle d'un malade que celle d'un alchimiste occupé aux mystères de son art. Seulement il fut six mois à découvrir ce qu'une mère aurait découvert en huit jours.

Un soir, après la visite de Christophe, Sébastien entr'ouvrit ses rideaux, et, voyant sa lampe de travail suspendue au zénith, se leva et vint à la croisée. Il déploya sur les barreaux son cahier mystérieux, et voulut se mettre à chanter selon son habitude. Il en était à la dernière leçon, la plus longue et la plus difficile de toutes, et ces notes, qui la veille s'animaient à son premier regard et devenaient sonores comme la statue magique aux rayons du soleil, se serraient en bataillons épais comme pour empêcher le jeune artiste de pénétrer jusqu'au fond de l'idée qu'elles enveloppaient. Sébastien était là depuis une heure, lisant les notes une à une, parcourant du doigt les lignes et les pages, et toujours arrivant à la fin du morceau sans avoir pu en saisir l'unité. Il faut dire que du commencement à la fin le morceau était d'une si âpre difficulté,

qu'il n'y avait pas dans toute l'Allemagne un maître de chapelle en état de le déchiffrer à première vue. Le pauvre enfant s'obstinait; et telle était sa douleur de ne pas réussir, que les notes se changeaient pour lui en épines qui déchiraient sa main toutes les fois qu'elle retombait sur le papier en battant la mesure. Enfin, après deux heures de travail et de persévérance, la nuit devint plus sereine, les étoiles brillèrent d'une clarté plus vive, et la lune, en s'inclinant à l'horizon, inonda de lumière l'hiéroglyphique papier. Sébastien profite de ce moment, redouble de travail, et trouve dans le coin d'une page trois mesures qu'il n'avait point encore aperçues, et qui, du premier coup, lui expliquent une transition dont il cherchait en vain à se rendre compte. Dès-lors la pensée intime de ce morceau lui est révélée; il le possède, il le domine, il en est maître; et de peur qu'un nuage ne vienne éteindre la lampe qui l'éclaire, il le répète à haute voix, afin de l'apprendre par cœur. Tel est son enthousiasme qu'il oublie et son frère, et les voisins qui dorment, et les chiens qui vont hurler s'il les éveille, et se met à lancer de toutes les forces de sa poitrine sa voix de fausset claire et limpide, qui fend les airs et monte avec des sons aigus et métalliques. Il était encore dans tout le délire d'un enfant de chœur, lorsqu'il se sentit étreindre par une main osseuse. Il se détourne avec effroi, et aperçoit un grand fantôme blanc qui le regarde avec gravité, ramasse le cahier tombé à terre, et s'éloigne sans mot dire. — Jean-Sébastien ne retrouva son livre, le trésor de ses nuits d'été, qu'après la mort de son frère, Jean-Christophe, organiste à Ordruff.

Dès-lors, n'ayant plus de famille, Sébastien, en compagnie d'un de ses condisciples, Erdman, qui fut depuis résident impérial à Dantzig, s'en vint à Lünebourg et se fit recevoir comme premier dessus dans les chœurs de l'école de Saint-Michel. Sa belle voix lui procura de grands succès dans cette ville, mais il la perdit à l'âge de la mue. Cet accident ne fit qu'accroître l'ardente passion qu'il avait pour l'orgue. Ce fut alors qu'il se rendit pour la première fois à Hambourg, afin d'y assister aux improvisations du célèbre organiste Jean-Adam Reinken, et qu'il entreprit le voyage de Celle, afin d'étudier le style de notre musique, la chapelle de cette ville étant composée en grande partie de musiciens français.

Nous ignorons quelles furent les circonstances qui l'amenèrent de

Lünebourg à Weimar; mais une chose certaine, c'est qu'en 1703 il s'y trouvait comme musicien de la cour. L'année suivante, il changea cette place contre celle d'organiste à la nouvelle église d'Arnstadt, sans doute afin de se livrer tout entier à l'étude de l'orgue, ce qu'il ne pouvait faire à Weimar, où il était engagé comme violon. Grace aux petits revenus de sa place, il fut dès-lors en état de se procurer les œuvres des grands maîtres de ce temps.

Ainsi, partagé entre les devoirs de sa charge et ses travaux particuliers, Sébastien était heureux; le matin, il feuilletait ses volumes de contrepoint, passait en revue tout ce qu'on avait écrit avant lui sur la fugue, ou lisait avec amour et recueillement quelque belle composition de Buxtehude; puis, il se levait, brossait avec grand soin son habit vert, qui lui servait aussi les jours de fête, et se rendait à son orgue dans la nouvelle église d'Arnstadt. Après la théorie venait la pratique; après avoir rempli sa tête de science, le jeune maître venait exercer son esprit et ses doigts aux fatigues de l'improvisation. Enfermé dans son église, Sébastien commençait la séance par quelque fugue de Fischer ou de Böhm, et souvent après cet âpre et sévère exercice, il sentait le besoin de s'abandonner à sa fantaisie, ainsi qu'un jeune aiglon au caprice de son aile. Alors ses doigts se posaient et couraient quelque temps incertains sur le clavier; puis ils entamaient bientôt un motif improvisé, ou des variations sur un de ces airs francs et naïfs comme en chantaient autrefois Frosch et Bander dans la taverne d'Auerbach à Leipzig. Quand l'horloge sonnait cinq heures, le maître se levait et traversait lentement la ville pour retourner à sa chambre d'études. — Ah! vieux docteur Faust, qu'aurais-tu dit si, après une de ces nuits où tes cheveux blanchis tombaient de ton front sur les parchemins cabalistiques, en ouvrant ta fenêtre par un beau matin de printemps, tu avais vu passer la figure calme et sereine d'Albert Dürer ou de Jean-Sébastien? Oh! comme tes yeux arides auraient encore trouvé des larmes en face d'une telle béatitude; comme tes mains se seraient levées au ciel; comme tu te serais écrié de toutes tes forces: « Que font-ils donc ces hommes pour être si heureux? » Peut-être une voix t'eût répondu : « Ces hommes n'ont pas lutté contre le flot des siècles; ils se laissent aller au courant qui les emporte, tandis que toi tu es monté sur un rocher, croyant escalader le ciel, et maintenant voilà que le dernier échelon te manque; tu as voulu créer

un monde pour toi seul, et voilà que tu viens d'en atteindre les limites, et que, bien avant de mourir, tu t'arrêtes faute de chemin. Ces hommes enveloppés dans la nature ne se sont pas efforcés d'en sortir ou d'y pénétrer plus profondément qu'on ne le doit. » Alors, vieux alchimiste, tu te serais dit, en te frappant la poitrine : Il est donc vrai, le bonheur existe sur la terre; et si je suis si malheureux, la faute en est à moi, qui l'ai voulu trouver là où Dieu ne l'a pas mis.

La vie de Sébastien s'écoulait avec calme et sérénité; aucune passion étrangère n'était venue encore troubler la transparence de cette ame vouée au culte de l'art. Tous les jours recommençait avec l'aurore la double étude de l'orgue et du contrepoint. Ainsi croissait à l'ombre ce jeune et frais arbuste; ainsi grandissait Sébastien dans la quiétude la plus pure, dans l'obscurité la plus profonde, heureux, quoique ignoré de tous; car on ne le rencontrait jamais à la promenade, et le dimanche, après l'office, la foule s'écoulait paisiblement par toutes les portes sans chercher à savoir quel était cet ange qui venait de répandre sur elle des torrens de céleste harmonie. Indifférence qui peut paraître étrange de nos jours, et qui pourtant s'explique facilement à une époque où l'étude de l'orgue était tellement répandue, qu'on n'aurait pas trouvé, dans toute l'Allemagne, un si petit village qui n'entretînt au moins un organiste pour le service régulier de son église. Jamais, d'ailleurs, dans ces temps de croyances, l'idée ne venait au peuple de chercher des causes matérielles à des effets puissans qui l'émouvaient jusqu'à lui faire oublier ses travaux et sa misère. Enveloppé comme il l'était dans les liens du fatalisme et de la servitude, il tendait toujours à s'élever, et toute chose qui l'aidait en son essor, il l'acceptait comme venant du ciel, et l'appelait divine. Quand une peinture céleste, quand une auguste et sainte mélodie l'emportait dans le royaume des couleurs ou des sons, c'est Dieu qu'il remerciait, sans s'inquiéter si l'instrument dont il s'était servi pour l'émouvoir s'appelait Dürer ou Sébastien.

Ainsi, depuis deux ans que le jeune organiste d'Arnstadt remplissait assidument les devoirs de sa charge, nul dans toute la ville n'avait encore songé à s'enquérir de son nom. Sébastien était tout-à-fait inconnu; mais cette obscurité avait bien ses charmes; et si le dimanche, en se promenant après l'office, il n'avait pas encore eu la satisfaction de voir ces braves Allemands, tout émus des puissantes

mélodies de son orgue, le saluer avec sérénité, il ignorait quel ennui c'est pour un musicien d'être abordé par un sot importun qui vient lui jeter à la face toute sorte de stupides louanges, et finit par l'inviter à venir improviser le soir sur le clavecin de sa fille. Du reste, Sébastien n'avait pas eu grand'peine à s'accommoder de cette solitude : il n'ignorait rien de ce qu'il avait à faire avant d'atteindre son but; il savait que la graine ne fleurirait pas si le sol dans lequel on l'a semée ne s'épuisait à la nourrir de sa sève. Ce n'est pas lui qui aurait accusé son siècle d'ingratitude. De nos jours, il en est autrement : le premier venu qui se met à gratter une toile ou du papier, se dit tout au moins Albert Dürer ou Mozart, et si le peuple, qui d'habitude ne se traîne pas à la suite d'une école, parce qu'il les juge toutes dans son vaste bon sens, ne s'émeut pas à toutes ces merveilles de sons et de couleurs, donnant pour raison qu'il a une ame et que nul ne paraît encore s'en être occupé, alors poètes et musiciens se retirent, et ces gloires éplorées passent leur vie à se draper sur des ruines. Est-il rien de plus ridicule que ces hommes qui se font eux-mêmes une couronne avec les lauriers de leur jardin, et s'irritent si leur siècle ne la consacre pas? Avant d'accuser son siècle d'ingratitude, il convient d'avoir fait pour lui des choses grandes et morales, et le premier venu n'est pas en droit de crier au passant : Va dire à Rome que tu as vu Marius assis sur des ruines.

Parmi tous les compositeurs sacrés de son temps, celui que Jean-Sébastien admirait le plus, c'était Dieterisch Buxtehude, organiste à Lubeck. Sébastien aimait surtout le style large de ce maître, et depuis long-temps ressentait un bien vif désir de le voir et de l'entendre travailler pendant tout un dimanche. Mais comment faire? Avec ses revenus il avait à peine de quoi vivre, et le peu d'argent qu'il tenait de sa famille, il l'avait employé à se procurer les livres indispensables à ses études. Ainsi, faute d'argent, le voyage était impossible; il fallait bien se résigner, et chaque fois que le désir venait, il s'asseyait devant son clavecin et commençait une fugue. Mais, hélas! le remède ne faisait souvent qu'irriter la douleur, car le morceau qu'il étudiait était ordinairement de Buxtehude. Toutefois cette grande passion de voyage semblait s'être un peu calmée; Sébastien paraissait avoir pris son parti, lorsqu'un jour, au sortir de la messe, un amateur, membre du corps des musiciens de la ville d'Arnstadt, lui remit une nouvelle fugue avec pé-

dale obligée de Buxtehude, sur laquelle il serait bien aise, disait-il, d'avoir l'avis d'un jeune homme qui donnait de si grandes espérances. Sébastien tressaillit de plaisir, et courut s'enfermer dans sa chambre avec son trésor. Certes, lorsqu'il entendait les cloches ébranler les murailles de son laboratoire et regardait bouillir sa fiole, le vieux Wagner était moins occupé à ses fourneaux que ne le fut ce jour-là Jean-Sébastien à son clavier. L'art en effet est une chimie qui mêle ensemble pour un grand œuvre, au lieu de sucs mystérieux, des couleurs et des sons. Si vous craignez comme une maladie le désir qui vous exalte l'ame et l'emporte aux régions de lumière où Dante a vu Béatrix, Pétrarque Laure, Hoffman dona Anna, ne vous inclinez jamais sur les partitions de *Don Juan* ou de *Freyschütz*, pas plus que sur les fourneaux de Paracelse, car il s'en exhale des vapeurs dangereuses qui pourraient vous donner le vertige. Ainsi absorbé devant la fugue de Buxtehude, Sébastien en attirait à lui les étincelles et les flammes mystérieuses. Deux heures n'avaient pas suffi à son travail; il venait de terminer la fugue pour la sixième fois, lorsqu'il la commença de nouveau, et s'arrêta long-temps sur un passage dont il cherchait sans doute à deviner le style, car il l'exécutait tantôt avec impétuosité, tantôt avec calme et largeur, mais toujours en branlant la tête comme un homme qui doute et s'aperçoit qu'une chose est incomplète. Tout à coup il se lève, ferme son clavecin, prend son chapeau et sort.

Jean-Sébastien traversa la ville, et comme s'il eût cherché la solitude pour composer quelque nouveau motet, se dirigea du côté de la porte de Lubeck.

Huit jours après, à la grand'messe, quand le prêtre donna la réplique, l'orgue n'éleva point la voix comme à son ordinaire. L'inexactitude fut remarquée, et le bedeau se hâta d'aller à la tribune afin d'avertir l'organiste de se tenir sur ses gardes une autre fois. Mais le bedeau trouva la porte fermée, et l'organiste manquait à son poste. Cette nouvelle se répandit de bouche en bouche, et en moins de dix minutes elle avait fait le tour de l'église et mis le trouble parmi les assistans.

Trois mois s'étaient écoulés depuis la disparition de Jean-Sébastien, et ces bons bourgeois, qui s'étaient tant émus le premier jour, avaient fini par se contenter, pour toute musique religieuse, de quelques voix de basse et de fausset, qui s'accordaient tant bien que

mal. Insensiblement le peuple d'Arnstadt, tout en se consolant, prit en pitié les chantres et les enfans de chœur; il se mit à faire effort de voix pour les aider dans leur travail, et bientôt la musique fut assez retentissante pour remplir dignement l'église. Mais ce n'était pas sans une grave inquiétude que les habitans voyaient Pâques approcher, car Pâques est la fête des orgues, et ce jour-là, de toutes les campagnes environnantes, on arrivait pour les entendre chanter. Ce jour-là, dès le matin, l'église était remplie de femmes et d'enfans, de laboureurs et d'ouvriers, qui venaient célébrer la résurrection du Seigneur. Les populations voisines se donnaient rendez-vous sur la grande place d'Arnstadt, et pendant toute la semaine sainte, les routes étaient couvertes de caravanes et de processions, d'hommes à cheval et d'hommes à pied, de pélerins qui se hâtaient, afin d'arriver assez tôt pour trouver sous le dôme une dalle où s'agenouiller, et de mendians qui faisaient effort de jambes et de béquilles, pour gagner une heure et pouvoir ainsi choisir leurs places sous le portail.

Certes, il avait fallu bien de la persévérance et surtout du talent pour attirer ainsi la foule des pèlerins. La vie d'un homme n'avait pas suffi à ce résultat, et le vieux Johann Böhm, après s'être épuisé durant cinquante ans à cette rude tâche, avait en mourant élu son successeur et laissé le royaume des orgues à Jean-Sébastien. Celui-ci avait dignement soutenu la gloire du maître qui l'avait précédé; bientôt la nouvelle église d'Arnstadt était devenue célèbre, et nul orgue n'osait élever la voix quand celui de Sébastien annonçait au bruit des cloches qu'il allait parler. Aussi le concours des fidèles augmentait chaque année, et il paraissait impossible que le dôme pût tous les abriter sous sa voûte aux fêtes prochaines. Quant à cela, personne n'avait songé à s'en inquiéter, et maître Wilhelm Floh, le plus joyeux des aubergistes de l'endroit, avait dit à ce sujet : « Les dévots en seront quittes pour faire leur prière sous le portail avec les pauvres, les curieux pour revenir une autre fois, et d'ailleurs s'ils ne trouvent pas de places dans l'église, ils en viendront chercher dans les auberges, et cela profitera toujours à la ville. »

Plût à Dieu que les bourgeois d'Arnstadt n'eussent pas eu d'autre souci! Mais, hélas! les dimanches se succédaient rapidement et l'orgue restait muet. Dès le premier moment, on avait écrit à tous les organistes de l'Allemagne, et chaque jour on recevait une

lettre dans laquelle il était dit que Froberger, Casp. Kerl, Paschelbel, ou tout autre, se serait fait un plaisir de se rendre à l'invitation des habitans d'Arnstadt, mais que le jour de la Résurrection était une fête trop solennelle pour abandonner son poste ou le confier à un élève inexpérimenté. Le soir du jour qui précédait le dimanche de Pâques, les notables s'étaient réunis et causaient tristement des choses du lendemain, lorsque le bedeau accourut en toute hâte, apportant une lettre adressée au chapitre. Un messager de paix, la branche d'olivier à la main, n'aurait pas excité plus d'émotion dans le sénat d'une ville assiégée, que ce brave Kirchner, lorsqu'il apparut avec sa lettre au milieu du conseil des notables. Ils furent bientôt tous groupés autour de lui, se disputant le précieux message, que le plus ancien et le plus érudit de l'assemblée fut chargé de lire à haute voix. Il se fit un profond silence; maître Sebald se leva, et avec l'aide de ses lunettes et du bedeau, qui lui tenait la lampe, il lut ce qui suit :

« Messieurs du chapitre de la ville d'Arnstadt,

« L'appel spontané que vous me faites est la plus douce récompense que j'aie encore tirée de mes graves études, et je ne cesserai jamais de me glorifier d'avoir été préféré par vous à tous mes confrères, les organistes d'Allemagne. Bien que je me regarde comme indigne de tant d'honneur, j'aurais été heureux de me rendre sur-le-champ auprès de vous, et de célébrer, au milieu de votre famille, les solennités pascales; mais, hélas! j'ai des engagemens sacrés avec la ville de Lübeck. Voyant qu'il m'était impossible de me rendre à votre invitation, aussitôt après avoir reçu votre lettre, je courus chez un jeune organiste auquel j'ai donné des conseils pendant les trois derniers mois qui viennent de s'écouler, afin de le prier d'aller remplir dans votre église la place honorable que vous me destiniez. Mais il semble que le Seigneur ait voulu m'enlever tout moyen de vous témoigner ma reconnaissance. Le jeune homme venait de partir, et personne n'a su me dire quel chemin il avait pris. Vous trouverez cette conduite étrange, vous qui ne connaissez point le caractère mystérieux de l'écolier dont je vous parle. Il est arrivé un jour, les pieds tout poudreux et le bâton de voyageur à la main. Il s'est assis à l'orgue, et les sons

qu'il en a tirés m'ont ravi. Nous avons travaillé ensemble pendant trois mois. Hier au soir il est parti sans me rien dire. Il était ici laborieux, chaste, bienfaisant, et d'une modestie évangélique. Si c'est un ange, que Dieu vous l'envoie : je le souhaite de toute mon ame.

« DIETERISCH BUXTEHUDE,
Organiste de l'église de Sainte-Marie à Lubeck. »

Alors il s'éleva une grande rumeur; chacun voulut s'assurer par lui-même de ce qu'il venait d'entendre, et ce ne fut pas sans peine que maître Sebald parvint à sortir du groupe qui l'entourait, et à se soustraire de la sorte à toutes les discussions qui suivirent la seconde lecture de la lettre. Enfin le soleil se leva, le voile noir fut déchiré, et toutes les cloches d'Arnstadt sonnèrent à faire envi à leurs cousines qui firent jadis tomber la coupe des mains du docteur Faust. On voyait dans les rues de longues files de belles dames et d'ouvriers, de jeunes filles et de vieillards, tous confondus sans distinction de rang ou d'âge, et le missel sous le bras, allant à l'office. Dès sept heures, toutes les églises étaient remplies, deux surtout, tellement que la foule en débordait jusqu'au milieu de la place. C'étaient l'église des *Bonnes-Dames* et la nouvelle église, fréquentées l'une pour ses châsses d'argent, ses vitraux illuminés, et ses vieilles murailles couvertes d'archanges et de saints, et l'autre seulement pour ses orgues et son Jean-Sébastien.

Toute la vieille Allemagne semblait s'être éveillée avec sa foi profonde, ses naïves croyances, et revivre en ce moment dans la personne de ces honnêtes bourgeois d'Arnstadt, et surtout de leurs filles, créatures angéliques, dont la chasteté chrétienne avait perpétué le type. C'était un sentiment de joie et d'amour qui avait réuni tout ce peuple dans l'église, et cependant tous ne paraissaient pas également heureux. Auprès des visages les plus sereins, on en voyait de tristes, comme s'il se fût agi de choses de ce monde où le bonheur de l'un fait la misère de l'autre. A côté d'une belle fille rose et fraîche, qui s'épanouissait aux apprêts de la fête, une autre s'inclinait tristement comme une fleur à l'ombre. Pourtant c'était le jour de Pâques, et ce jour-là le soleil est partout dans l'église. On eût dit que le Christ n'était pas ressuscité pour tous, et qu'une moitié de l'église conservait encore ses voiles noirs de la semaine sainte, tandis que l'autre avait illuminé toutes ses chapelles.

Cependant les cloches cessèrent de sonner; le prêtre vint s'agenouiller au pied de l'autel, et tout à coup l'orgue se mit à chanter spontanément. Si les vierges et les séraphins, descendant par miracle de leurs niches de pierre, fussent venus en procession prendre part aux célestes louanges, les habitans d'Arnstadt n'eussent pas été plus stupéfaits qu'ils ne le furent, lorsque cet orgue, muet depuis trois mois comme une tombe, s'éveilla en glorieuses fanfares. L'étonnement fut général. Le prêtre qui récitait à l'autel, détourna la tête pour voir d'où venait toute cette harmonie, et les enfans de chœur se trompèrent deux fois dans leurs réponses. L'orgue continuait sans s'émouvoir; il chanta pour le graduel, il chanta pour l'offertoire, il chanta pour l'élévation. Jamais l'office divin n'avait été plus auguste et plus magnifique. Il fallait voir comme les grands crucifix d'or et d'argent, comme les grands cierges allumés, comme les yeux des jeunes filles resplendissaient à travers un mystique brouillard d'harmonie et d'encens!

— Quel musicien terrestre pourrait jamais atteindre à cette magnificence! s'écriait maître Sebald, dans l'extase où le plongeait un largo triomphalement exécuté.

— C'est un ange qui est là-haut assis dans la tribune, disait la petite Gretchen à sa voisine; la Vierge n'a pas voulu que la bonne ville d'Arnstadt pleurât ses orgues un si grand jour de fête!

Mais les assistans étaient loin d'être tous d'accord sur la nature du mystérieux organiste; et voici ce que rapporte à ce sujet l'historien allemand. Je cite ses propres paroles :

« Comme je voulais, selon mon habitude, mettre à profit toutes les suppositions que cette musique inattendue allait faire naître parmi les fidèles, je me glissai dans la foule; je fis le tour de l'église en recueillant les paroles qui tombaient de toutes les bouches. Chacun inventait sa légende, et toutes ces fleurs exhalaient un égal parfum de mysticisme qui vous transportait au milieu du jardin d'un cloître du moyen-âge. L'élévation sonna; je fermai les yeux pour écouter avec plus de recueillement un céleste prélude, un chant si frais et si pur, qu'il était en parfaite harmonie avec le grand mystère qui s'accomplissait à l'autel. Lorsque la clochette de l'enfant de chœur et le mouvement de l'église entière m'éveillèrent de ce divin sommeil, j'aperçus à mon côté maître Martin Wiprecht, musicien de la ville; il était tout en larmes, et soupi-

rait profondément. — Qu'avez-vous donc, maître Martin, pour sangloter ainsi le jour de Pâques?

— Et vous, mon cher, pour ne point vous émouvoir à cette musique qui ferait pleurer le marbre? N'avez-vous pas entendu ce chant qui s'est exhalé pendant l'élévation? J'ai cru d'abord, comme tous mes voisins, que c'étaient les anges qui chantaient; mais, hélas!.......

Le pauvre homme soupira de nouveau, et quelques instans après :

— Ah! monsieur, les six dernières mesures m'ont navré de douleur, car j'ai reconnu en elles le sujet d'un morceau que j'ai prêté, il y a six mois, à ce pauvre Sébastien. Il sera mort de faim, et ce ne peut être que son ame qui fait vibrer toute cette harmonie.

— Pourquoi pas son ame et son corps?

— Plaisante question! Croyez-vous qu'il suffise de poser ses doigts sur le clavier et ses pieds sur la pédale pour atteindre à des effets pareils? D'ailleurs, Jean-Sébastien n'avait pas composé ce morceau; malgré tout son génie, il ne l'aurait jamais exécuté de la sorte sans le secours de son bienheureux patron qui est dans le ciel.

« Comme il finissait ces paroles, le *Sanctus* commença, et le digne musicien se mit à se frapper la poitrine.

« Un peu plus loin j'aperçus un gros chantre appuyé sur la balustrade du chœur, mais qui ne mêlait pas sa voix au chœur des assistans. A son attitude grave et pensive, j'avisai qu'il devait être en travail de quelque grand poème, et je m'approchai de lui.

— Eh bien! frère, d'où vient donc que vous n'aidez pas vos camarades? A vous voir ainsi maussade et solitaire, on ne dirait pas que c'est aujourd'hui Pâques. Est-ce que, par hasard, votre belle voix de fête ne vous a pas été rendue hier au soir en même temps qu'à toutes les cloches de la ville?

— Ma voix? ah! Dieu merci, monsieur, je l'avais toujours bien conservée. Hier au soir, elle était plus belle et plus fraîche que jamais, et ce matin, en l'essayant à ma fenêtre, j'éveillais encore tout le quartier. Eh bien! concevez-vous cela, monsieur? tout-à-l'heure, en commençant l'office, je ne l'ai plus entendue, ma belle voix! Le maudit orgue, ou plutôt le diable, me l'avait prise.

« Là-dessus le brave homme se mit à me raconter une foule d'histoires de magiciens et de sorciers, tendant toutes à me prouver qu'il venait d'être la victime d'un infernal maléfice. Il se posait cet effrayant syllogisme : Un instrument n'a de sonorité que parce qu'il reçoit une action du souffle ou de la main. Or, le bedeau n'a vu entrer personne, et pourtant l'orgue chante. Donc le diable s'en est mêlé, et nous a pris nos voix pour animer tous ces tuyaux. Et puis, il me disait qu'il avait clairement reconnu la sienne, et que même elle avait fait sonner l'ut dièze dans un ensemble, note qu'il n'avait jamais pu obtenir d'elle du temps qu'elle habitait dans sa poitrine; il comparait la capricieuse, qui se parait ainsi pour le tourmenter, à ces femmes qui redoublent de grace et de coquetterie, quand elles savent que leur ancien amant est là qui les regarde; comparaison assez profane, et qui m'étonna beaucoup dans la bouche d'un chantre de cet âge. »

Cependant la messe était finie, et tandis que les étrangers priaient encore, tous les gens de la ville se rassemblaient au pied de l'escalier qui conduisait à l'orgue, attendant avec impatience le dénouement du grand mystère. Enfin, long-temps après que les derniers sons de l'orgue se furent exhalés, la porte s'ouvrit, un jeune homme en sortit, tenant un cahier de musique sous le bras; il avait de longs cheveux blonds qui tombaient sans ordre sur son cou; sa figure était maigre et pâle, mais belle, et par son expression de sereine tristesse rappelait le type que la tradition nous a conservé de la tête du Christ. Lorsqu'il arriva au bas de l'escalier, toute cette multitude fut prise de terreur et s'entr'ouvrit sur son passage; lui, sans trop prendre garde à ce qui l'entourait, traversa la foule, et serait sorti de l'église sans rien dire à personnne s'il n'eût reconnu auprès du bénitier la face pleine et réjouie de maître Martin Wiprecht. « Monsieur, lui dit le jeune organiste, c'est vous qui m'avez, il y a trois mois, demandé mon opinion sur un motet en ut mineur; j'ai cru ne pouvoir mieux vous répondre qu'en vous l'exécutant tout-à-fait dans le style du grand artiste qui l'a composé. Peut-être avez-vous trouvé que je pressais un peu le mouvement dans les dernières mesures, mais Dieterisch le veut ainsi. Reprenez ce motet, j'espère que vous ne me tiendrez pas rancune, car si je l'ai gardé si long-temps, c'était afin de vous le rendre annoté de la main du grand maître; et pour un amateur comme vous, c'est

un bonheur qui ne peut être payé trop cher que de posséder un tel trésor dans sa bibliothèque. »

Jean-Sébastien dut se souvenir toute sa vie de la fête de Pâques, car le jour de la résurrection du Sauveur fut aussi celui où son génie apparut à l'Allemagne dans toute sa gloire. Dès ce moment le jeune artiste existait pour le monde, et les villes libres et les princes allaient se le disputer. A peine deux mois s'étaient écoulés, qu'il recevait déjà de toutes parts des brevets d'organiste; car ceux qui l'avaient entendu à Arnstadt faisaient sonner si haut son talent et son génie, que toutes les églises étaient en émotion et désiraient savoir quel était ce soleil dont les premiers rayons jetaient une si lointaine splendeur.

En 1707, la place d'organiste en l'église de Saint-Blasius, à Mulhausen, lui fut offerte; il l'accepta. Les habitans d'Arnstadt, désespérés de le voir s'éloigner, vinrent lui proposer de doubler ses appointemens, s'il voulait consentir à rester parmi eux. Sébastien leur répondit qu'il avait des goûts trop simples pour que l'argent pût jamais influer sur ses résolutions, et qu'il sentait trop encore le besoin de voyager et de s'instruire pour songer déjà sérieusement à s'établir dans une ville. — Mais je penserai toujours à celle qui m'a si bien accueilli dans mon obscurité, et me souviendrai d'elle toute ma vie comme d'une seconde mère. — Les adieux furent touchans de part et d'autre, et les habitans, voyant qu'il était inutile d'insister, se préparèrent à l'accompagner jusqu'aux portes.

Ce fut un beau jour pour l'artiste de vingt ans, que celui où tous les habitans d'Arnstadt vinrent se rassembler sur son passage et lui témoigner combien ils avaient d'admiration pour son talent et de sympathie pour sa personne. Dès le matin, la ville était en mouvement, et telle était la foule amassée en certaines rues, qu'un étranger, arrivé de la veille sans doute, fatigué de se mettre en sueur pour traverser les groupes, vint à demander quel était le saint qu'on fêtait ce jour-là. — Par Dieu! lui répondit un homme du peuple, c'est saint Jean-Sébastien; vous ne le connaissez peut-être pas, vous! mais pour n'être pas dans le calendrier, il n'en tient pas moins sa place dans nos cœurs à côté du patron de la ville.

A moins de faire sonner les cloches et fumer l'encensoir, je ne sais quels honneurs plus grands on aurait pu lui rendre. Les notables se tenaient à ses côtés; le peuple se pressait vers lui comme s'il se fût

agi de l'entendre, et les belles jeunes filles, laissant le rouet, descendaient avec leurs mères, afin de contempler une dernière fois le céleste musicien des fêtes de Pâques. Les uns chantaient ses cantates, les autres (ceux dont la mémoire était plus lente à retenir la musique) disaient tout haut combien de familles pauvres il avait soulagées. Lorsqu'ils furent arrivés aux portes de la ville, Sébastien, ému jusqu'aux larmes, renouvela ses adieux à ceux qui l'entouraient, et le vieux Sebald lui dit en l'embrassant : — « Mon fils, la tâche que vous avez entreprise est grave et difficile, et sera le travail de toute votre vie. Les autres arts parlent aux hommes : le vôtre parle à Dieu; et c'est pourquoi, après avoir étudié trente ans, quel que soit d'ailleurs votre génie, il vous faudra toujours continuer, et tendre vers un idéal que la veille de votre mort vous n'aurez pas encore atteint. Mais lorsque votre esprit, fatigué par le travail du contrepoint, aura besoin de calme et de repos, souvenez-vous qu'il est en Allemagne une ville qui vous aime entre toutes, et dans cette ville une famille dont vous êtes le fils chéri. » — Sébastien serra la main du vieillard avec attendrissement, et lorsque la voiture qui l'emportait s'éloigna, des cris d'amour et de bénédiction l'accompagnèrent long-temps encore, et les jeunes filles lui promirent de prier la Vierge Marie pour lui et ses enfans. Heureux l'artiste que tout un peuple accompagne de la sorte, et lance avec de tels adieux sur le grand chemin de la vie!

Lorsque Sébastien se fut éloigné, le mouvement rentra dans les maisons, le bruit dans les ateliers, et toute chose eut bientôt repris son cours habituel. Maître Sebald travailla incontinent à la nomination du nouvel organiste; il avait encore présentes à la mémoire les inquiétudes des dernières fêtes, et se rendit en toute hâte chez les principaux habitans pour les presser de faire leur choix. Le brave homme poursuivit son entreprise avec tant d'ardeur, qu'à neuf heures sa fille Gretchen l'attendait encore pour souper. Enfin, il rentra tout épuisé des fatigues du jour, et lorsqu'il eut bien raconté toutes les peines qu'il s'était données afin de trouver un successeur à Jean-Sébastien, sa fille, qui croyait encore au miracle des fêtes de Pâques, lui dit: — Eh! mon père, pourquoi vous tourmenter ainsi? ne savez-vous pas que Jésus ne laissera jamais notre ville sans organiste, et que lors même que tous ceux de la terre seraient morts, il y en aura toujours pour elle dans le ciel?

La vie de Jean-Sébastien, comme celle de presque tous les grands artistes, se divise en deux parties : l'une de travaux scolastiques, l'autre de pure création. Dans la première, qui s'étend depuis ses plus jeunes années jusqu'à son triomphe d'Arnstadt, il est tout occupé de ce qui a été écrit avant lui et se rend maître de son art; il exerce nuit et jour ses doigts et les brise à toutes les difficultés; il approfondit tout à la fois les mystères du contrepoint et du clavier. Dans la seconde, il n'étudie plus, il compose; mais il est loin encore d'atteindre à la perfection, et sa musique, originale par moment, appartient à l'ancienne école allemande. Jean-Sébastien, comme le jeune Raphaël, conservera long-temps quelque chose de l'aridité de ses maîtres, et ces deux artistes, avant de se révéler au monde, auront besoin de grand air et de solitaires contemplations; il faudra qu'ils ferment pour quelque temps leurs livres de théorie et d'esthétique et viennent admirer à loisir cette ligne immense de beauté qui serpente comme un lierre autour de la nature, qu'ils élèvent sur la création des regards pleins d'amour, et s'abandonnent à toutes les émotions de l'art, à toutes les extases de la foi, certains qu'il n'est pas de soleils plus ardens pour faire éclore l'harmonie et la couleur. Jean-Sébastien, épuisé par toute espèce d'études scolastiques, se mit à lire dans le livre de la nature, ce livre qui, selon la belle expression de saint Martin, est écrit par la main de Dieu même et toujours déployé afin que l'homme puisse tout apprendre immédiatement et sans le secours de la révélation. Outre ce livre, dans lequel il puisait sans relâche, Sébastien en avait deux autres marqués aussi du doigt de Dieu : la Bible et l'Évangile. Il aimait à se plonger en ces fleuves d'éternelle poésie; il aimait à comparer la magnificence de ces œuvres augustes, à changer d'inspirations; tantôt il accompagnait avec des orchestres immenses et des voix tumultueuses l'esprit de Dieu porté sur les eaux; tantôt il rêvait avec amour aux concerts de louanges qui devaient éclater dans la foule quand Jésus paraissait environné de ses disciples. Le soir, lorsqu'il était seul, il improvisait; et si vous aviez pu pénétrer dans sa chambre, vous auriez peut-être vu aussi la *Divine Comédie* sur son clavier. Du temps qu'il écrivait son admirable oratorio de la Passion, après les heures de travail, il venait se planter immobile en face d'un tableau de Dürer, afin d'examiner comment un grand artiste avait peint autrefois ce que

lui chantait aujourd'hui. De même, durant sa longue vie, le peintre de Nüremberg ne finissait jamais sa journée sans entrer dans l'église de Saint-Sebald, afin d'y retremper son ame en la musique du Seigneur. — L'art est un divin soleil dont les quatre rayons resplendissent chacun d'une lueur diverse, de sorte que l'esprit ne comprendra jamais leur unité, s'il ne s'élève jusqu'au foyer qui les alimente; c'est de là seulement qu'il pourra voir dans toute sa splendeur ce type de beauté dont l'ensemble doit toujours demeurer inconnu à la foule, puisque les moyens manquent à l'artiste pour le réaliser. Que Mozart regarde les couleurs de la belle nature, que Raphaël écoute les voix chanter, que ces deux anges glorieux changent de monde, pour s'en revenir emportant sur leurs ailes une poussière lumineuse et sonore; et vous tous qui les entourez, ne les retenez jamais; laissez les célestes abeilles voler à leur Eden, et soyez sûrs que le miel qu'elles vous feront au retour sera plus abondant et plus suave.

Ainsi s'écoulait heureuse et pure la vie de Sébastien; les peines et les soucis ne devaient pas l'atteindre encore, car il habitait un monde au-dessus de la terre, et son esprit, grace à la chaude jeunesse du corps qui l'enveloppait, pouvait se maintenir en son élévation, et comme l'aigle, rester des jours entiers l'aile tendue en face du soleil. La mélodie était la forme plastique dont il revêtait sa chaste pensée; et les deux choses qu'il aimait le plus au monde, l'art et le culte de Dieu, confondant ainsi pour lui leur double nature, il ne cessait de les adorer l'une dans l'autre. Sérénité divine que nul vent de la terre ne pouvait troubler! Heureux Jean-Sébastien, qui seul as dominé l'inspiration, et l'as contrainte à demeurer toujours à tes côtés! Dans ces jours sombres et pluvieux d'automne, où Raphaël, faute de soleil, ne trouvait plus de teinte sur sa palette, où le musicien se tait avec l'oiseau, et demeure triste et dépouillé comme si la mélodie était tombée de son front en même temps que la feuille des arbres; dans ces jours où tout est pour les hommes de la terre mélancolie et solitude, lui montait à ses orgues. Alors les brouillards commençaient à se dissiper, le soleil à resplendir comme par un beau matin de printemps, la neige à s'évaporer, à se fondre et ne laisser d'elle-même que tout juste ce qu'il fallait pour trembler en perles de rosée au calice des fleurs. Tous les oiseaux chantaient, et sous les feuillages sonores du jardin apparaissait la belle jeune fille que l'hiver avait attristée. Sébastien agissait sur l'inspiration

comme sur son dieu la sibylle antique: Apollon descendait de l'Olympe et venait à Delos chaque fois que la sibylle mâchait du laurier ou trempait ses cheveux dans la fontaine de Castalie; et sitôt que l'organiste entonnait son cantique sous les arceaux profonds, la blanche déesse laissait le royaume des esprits et venait s'asseoir auprès de lui.

D'autres ont des familles nombreuses, une mère qui les élève et les nourrit, de blondes sœurs qui les viennent embrasser le matin; mais lui, tout seul sur la terre, il n'avait que son orgue et son inspiration, et trop jeune encore pour se marier, trop aimant pour vivre sans famille, il s'en était fait une, en attendant le jour où sa vieille tige refleurirait en lui. L'église était la mère à laquelle il vouait toute son existence; il appartenait de droit à celle qui l'avait accueilli dans la misère. L'église était à la fois sa maison et son univers; là ses études, là ses rêveuses promenades sous les grands arbres de granit; là ses heures de repos pendant le salut du soir. Et plus il avançait dans la vie, plus il se réjouissait d'habiter ce monde de paix et de béatitude. Sur une ame chaste et pure, dévorée du grand amour de l'art, comme la sienne, que pouvaient en effet la terre et ses passions froides et chétives? « Le royaume des sens, disait-il, est stérile; il a bientôt fini de vous dérouler ses plaisirs et ses peines; la comédie est bientôt au bout et recommence. Le royaume de l'esprit, au contraire, est inépuisable comme celui de la nature; et depuis que je l'habite, il n'est pas de jour où je ne trouve quelque harmonie nouvelle, quelque mystique rayon qui se dérobait sous l'herbe comme un insecte invisible. »

Le maître de Handel, l'organiste Zaschau, vint à mourir; Sébastien, célèbre dans toute l'Allemagne, fut appelé à lui succéder. Il se rendit à Halle, exécuta sa fugue de réception, et partit aussitôt pour Weimar, laissant cette place à l'élève le plus distingué de Zaschau. Il était depuis deux mois à Weimar, lorsqu'il reçut une lettre du prince Léopold de Gotha, qui l'invitait à se rendre auprès de lui avec le titre de maître de chapelle. Sébastien accepta, et demeura six ans en cet emploi.

Léopold, amateur érudit et passionné de musique, s'était pris d'affection pour le génie de Sébastien à la simple lecture de ses œuvres; dès qu'il le vit, il aima sa personne, et l'organiste fut bientôt pour le prince un confident indispensable. Le maître de chapelle

habitait le palais, et venait chaque jour s'asseoir à la table de Léopold, qui le consultait sur les affaires d'administration et de politique. Cette amitié ducale, tout honorable qu'elle était pour le jeune artiste, finit cependant par lui devenir importune; et bien souvent, dans les promenades, tandis que tous enviaient l'heureux musicien qui passait en si grand équipage, lui, rêveur et soucieux, était tenté de dire à Léopold : « Faites monter quelqu'un de ces beaux courtisans, il vous fera bien plus d'honneur que moi dans ce carrosse, et je profiterai de mon loisir pour aller écrire une sonate.» Combien de fois il dut regretter amèrement sa petite chambre si modeste et si bien close d'Arnstadt, et ses longues journées qui s'écoulaient dans la solitude et le travail! Ici, plus de repos, plus de recueillement, plus d'inspiration; les familiers du prince entraient chez lui à toute heure.

Tous les soirs Léopold réunissait les plus jolies femmes de sa cour, distribuait sa partie à chacune, et chargeait son maître de chapelle de conduire le chœur. Le concert se prolongeait souvent au-delà de minuit, et Sébastien, épuisé de fatigue, allait oublier dans le sommeil toutes ces voix discordantes qui tintaient à ses oreilles. Il passait la journée à s'entretenir avec les courtisans, et la soirée à faire chanter leurs femmes. Le malheureux! il avait à subir les fatuités des uns et les fausses notes des autres. Comme on le voit, il ne lui restait guère que le matin pour son travail d'étude et de composition. Aussi, comme il profitait bien des premières heures! Dès l'aube il était à son clavier et chantait en même temps que l'alouette; mais hélas! trop souvent après ses premiers preludes, quand la mélodie allait se révéler, on frappait à sa porte : c'était le prince qui l'avait entendu et venait en robe de chambre assister aux improvisations matinales de son ami. Pauvre Sébastien, il te fallait ton sang-froid d'Allemand et ta patience d'ange pour ne pas envoyer à tous les diables celui qui venait troubler ton paradis et faire rentrer dans le calice toutes ces fraîches idées qui remuaient déjà leurs ailes! Grace à l'affection toujours croissante de Léopold, Sébastien ne pouvait s'absenter un seul jour de Gotha; et ce ne fut qu'après quatre ans qu'il obtint, à force de prières, un congé de deux mois, pour se rendre à Hambourg et s'y faire entendre sur l'orgue.

Là, comme partout, sa manière élevée et simple excita l'admira-

tion au plus haut degré. Il avait choisi pour sujet de sa fugue le texte latin *super flumina Babylonis*, qu'il varia pendant une heure, selon les lois les plus sévères de la science. Quand il eut fini de jouer, essuyant la sueur de son front, il descendit de la tribune, incertain de l'effet qu'il avait produit. Une foule immense l'attendait au bas de l'escalier, et devant la porte se tenait le vieux Reinken, organiste centenaire, qui ce jour-là s'était fait porter à l'église pour l'entendre. Le digne vieillard, ému jusqu'aux larmes, s'approcha de Sébastien, et lui serrant la main: « Mon fils, dit-il, je croyais le grand art mort pour toujours, et je suis bien heureux de voir qu'il vit encore en vous. » Reinken avait, dans sa jeunesse, travaillé le même sujet, et composé avec ce plain-chant une œuvre à laquelle il tenait beaucoup et qu'il avait fait graver en cuivre. L'éloge n'en était que plus glorieux pour Jean-Sébastien.

Après la mort de Kuhnau, en l'année 1723, Sébastien fut nommé directeur de la musique de Leipzig ; il conserva cet emploi jusqu'à la fin de sa vie. La mort du prince Léopold suivit de près le départ de son maître de chapelle; Sébastien en fut profondément affligé. Il écrivit à cette occasion une messe avec double plain-chant, et vint à Gotha pour en diriger lui-même l'exécution.

Le second fils de Bach, Charles-Phil.-Emmanuel, passa au service de Frédéric en l'année 1740. La gloire de Sébastien était parvenue aux oreilles du roi, qui manifesta le désir d'entendre un si grand artiste. Emmanuel, flatté de ce témoignage de bienveillance, en instruisit son père; mais Sébastien, occupé comme il l'était par les devoirs de sa nouvelle charge, ne pouvait pas facilement se déranger, et, soit oubli, soit négligence, il avait toujours différé ce voyage. Les rois n'aiment pas qu'on leur résiste. Frédéric s'étonna de ce peu d'empressement et s'en plaignit avec amertume. Sébastien, averti de la disgrace qui menaçait Emmanuel, entreprit le voyage de Potsdam en compagnie de Wilhelm Friedmann, l'aîné de ses enfans.

A cette époque, Frédéric avait habituellement de petits concerts dont il faisait lui-même les honneurs en jouant de la flûte. Un soir il préparait son instrument; tous les musiciens étaient rangés autour de lui, le silence le plus profond régnait dans l'assemblée, lorsqu'un officier entra apportant la liste des étrangers arrivés dans la journée à Potsdam. Le roi lui fait signe de la déposer sur le pupitre, et la parcourt des yeux en préludant; tout à coup la flûte s'arrête au mi-

lieu d'un point d'orgue, Frédéric se tourne vers ceux qui l'accompagnent, et tout ému de joie : « Messieurs, leur dit-il, je vous annonce que le vieux Bach est arrivé. » Aussitôt deux pages sont envoyés à l'hôtel où est descendu le maître de chapelle. Bach, fatigué du voyage, s'apprêtait à se mettre au lit; une servante vint lui annoncer que des jeunes gens demandaient à lui parler. « Vous vous trompez, ce n'est pas moi; je n'ai point eu le temps de prévenir mon fils, et je ne connais personne dans la ville. » A ces mots, les deux envoyés de la cour entrent dans la chambre.

— Vous êtes maître Jean-Sébastien l'organiste?

— Sans doute.

— C'est donc à vous que nous avons à faire. Nous venons de la part du roi, avec ordre de vous emmener sur-le-champ au palais.

— Mais vous le voyez, je descends de voiture; il m'est impossible de vous accompagner ce soir à la cour. Dites au roi que c'est à son intention que j'ai fait le voyage. Demain, je serai tout à son service.

— Le roi vous demande sur l'heure. Si vous tardez encore, il viendra lui-même vous chercher.

— Vous me permettrez du moins de changer d'habit.

— Ce serait trop long. — Et les deux chambellans le saisissent au bras et l'entraînent de force. Le pauvre Sébastien, couvert de fange et de poussière, fut obligé de monter en carrosse et de s'en aller au château.

Pendant ce temps Frédéric, pour recevoir dignement son hôte, avait fait distribuer aux musiciens la partie d'un motet à huit voix de Jean-Sébastien, et c'était Emmanuel Bach, maître de chapelle de la cour, qui dirigeait cette musique improvisée en l'honneur de son père. Le chœur chantait à pleine voix lorsque Bach entra dans le premier salon. Il s'attendait à trouver le roi seul et fut tellement ébloui par tout cet appareil d'harmonie et de lumière, qu'il ne s'aperçut pas d'abord qu'on exécutait sa musique. Cependant la rumeur devint générale, le nom de Bach courait de bouche en bouche, les femmes se penchaient sur leurs siéges pour le regarder; lui-même, après quelques mesures, avait reconnu l'intention délicate de Frédéric. Sébastien était heureux, de grosses larmes ruisselaient sur sa joue. Emmanuel, de son côté, avait revu son père, dont il était séparé depuis trois ans. Jamais office de Noël ne parut aussi long aux clercs d'une paroisse, que ce motet aux

deux musiciens pressés de courir l'un vers l'autre. Emmanuel, pour arriver plus vite, hâtait le mouvement d'une manière effroyable ; et tu ne disais rien, vieux Bach, toi qui, dans les églises, pour une note chantée à contre-temps, contractais les muscles de ta face et brisais le pupitre du poing ! En ce moment, le père dominait complètement le maître de chapelle. Il s'agit bien de ton et de mesure lorsqu'on revoit son fils après trois ans d'absence ! Quelle musique, eût-elle été cent fois plus rapide, n'eût semblé froide et lente, comparée aux battemens de son cœur ! Le motet continuait toujours. Emmanuel n'y tenait plus. Tout à coup au milieu d'un tutti général, il jette là son bâton, et court embrasser son père. Les musiciens, épuisés par un si rude service, s'arrêtent alors et profitent de l'absence du chef pour reprendre haleine ; mais le roi, qui voulait entendre le motet jusqu'au bout, leur fait signe de ne pas s'interrompre, ramasse le bâton du maître de chapelle, et vient se placer à leur tête avec un sang-froid aussi imperturbable que s'il se fût agi de diriger une armée. Le chœur une fois terminé, Sébastien s'approcha de Frédéric, et s'inclinant avec respect : « Sire, permettez-moi d'abord de vous remercier de votre bienveillance envers nous et de vous féliciter ensuite sur le talent nouveau dont vous venez de faire preuve. Vous avez senti mieux que personne le mouvement de ce morceau. Emmanuel l'avait pris trop vite, il est évident que c'est ainsi qu'il doit être exécuté. » Frédéric, qui tenait beaucoup à son talent de musicien, fut extrêmement flatté des éloges de Bach. — Le hasard m'a servi, dit-il ; mais lors même que j'aurais échoué, tous devaient ici me savoir gré de ma bonne intention ; je n'ai conduit l'orchestre devant un si grand artiste que pour ne pas priver les assistans du plaisir d'entendre une des plus belles compositions de notre époque. — On voit que ce soir-là Frédéric répondait aux éloges par des complimens.

Après un entretien rapide, pendant lequel il l'interrogea sur divers points de la science, le roi prit Sébastien par la main et le présenta aux dames de la cour. Comme il passait, une vieille duchesse qui se tenait assise au milieu de filles et de nièces, le fit asseoir à ses côtés, et lui rappela son aventure d'Arnstadt, le mémorable office du jour de Pâques ; la digne femme aurait conté bien d'autres histoires, si Frédéric, qui était jaloux de son hôte et le voulait pour lui seul, ne l'eût entraîné dans les salons voisins,

pour lui faire essayer des pianos de Silbermann. En moins de deux heures, douze pianos chantèrent sous sa main, et douze fois les musiciens, abattus et découragés, s'étonnèrent de l'étrange fécondité de cet homme qui passait ainsi d'un instrument à l'autre, variant à l'infini sa pensée et son style. En effet, après les premiers préludes, il se pose pour thème un motif large et sévère, et le travaille un instant; puis, tout à coup il s'interrompt, se lève, et va s'asseoir dans le salon voisin. Tous ceux qui venaient de l'entendre s'attendaient à le voir continuer le chant et l'épuiser. Point du tout; il en invente un autre, le lance et l'arrête de même, lorsqu'il est plein de sève et de vie et pourrait courir une heure encore sur le clavier. Deux heures sonnaient à l'horloge du château quand la séance fut levée, et tous les assistans se séparèrent pleins d'enthousiasme pour le grand artiste, et d'amitié pour le vieillard qui venait de se dévouer à leurs plaisirs avec tant de complaisance et de grace naïve.

Le lendemain, dès neuf heures, une voiture aux armes de Prusse se tenait à la porte de l'auberge où demeurait le maître de chapelle; ce jour-là Frédéric visitait avec lui les orgues de la ville. Malgré les fatigues de la nuit précédente, Bach s'était levé plus tôt que d'habitude, afin de donner tout le temps nécessaire aux soins de sa toilette. Lorsqu'il descendit, tous les gens de la maison furent émerveillés de tant de luxe et ne comprenaient pas comment ce noble seigneur, qui s'en allait à la cour en si grand équipage, était le même homme qu'ils avaient pris la veille pour un pauvre diable, à la chétive apparence de ses vêtemens. Il portait un habit de drap noir, et par-dessous une veste de satin de la même couleur où serpentait un éclatant jabot. Ajoutez à cela des bas de soie, des boucles d'or ciselé, présent du grand-duc Léopold, des manchettes de dentelles qui se répandaient avec profusion, recouvrant à demi des mains d'une blancheur exquise, et vous aurez une idée assez exacte du costume de fête de Jean-Sébastien Bach. Il était heureux et triomphant; ses yeux éclataient d'une lueur de vie et de jeunesse; son visage rayonnait comme toutes les fois qu'il allait s'asseoir à un nouveau clavier. Arrivé à la prochaine église, il monta à l'orgue, et s'en empara; car c'était sa destinée à lui de trouver toujours la porte ouverte et l'instrument docile, et l'on dit, en Allemagne, qu'à son approche l'orgue rendait de sourds murmures, de même que la jument hennit quand elle sent venir son cavalier. Dès les premiers

préludes, tous reconnurent la facilité merveilleuse du maître; mais ce qui les mit dans la stupeur et le ravissement, ce fut cette exécution large, simple et sévère, cette magnificence de style, qui ne pouvait se déployer que sur le vaste champ de l'orgue. En effet, hier il était dans un salon étroit, aujourd'hui dans une cathédrale; hier il n'avait pu prendre son essor, l'espace lui manquait : aussi l'oiseau royal, il fallait le voir ce matin gonfler ses ailes et monter au plus haut de la voûte et frapper de sa tête les murailles retentissantes, puis descendre et jouer sur la dalle, et se baigner dans le soleil, dont les rayons allumaient sur sa plume les sept couleurs de l'arc-en-ciel. Quant à cette variété de mélodie, à cette abondance heureuse qu'on avait tant admirée la veille, elle s'était accrue en proportion de la nature de l'instrument et de la solennité du lieu. C'était bien toujours cette onde intarissable, seulement elle se répandait impétueuse et mugissante, à la manière des grands fleuves et des torrens; car cet homme qui savait se suffire tout un soir à lui-même et variait à l'infini sa pensée, sans jamais s'épuiser, devait nécessairement se sentir bien à l'aise et ne produire que des choses sublimes, aujourd'hui qu'il avait un moment pour se recueillir entre deux improvisations, et qu'en cheminant d'une église vers l'autre, il traversait de belles promenades et des jardins en fleurs, et pouvait retremper son esprit dans toutes les fraîches images de la nature.

Pendant les trois premières heures, Sébastien avait tellement prodigué la mélodie et la science, qu'il semblait à la fin que la source de son inspiration dût être tarie. Pour terminer dignement la journée, il se disposait à réunir dans une vaste symphonie les idées sans nombre qu'il venait de semer sur tous les claviers de la ville, lorsque, dans la dernière église qu'il visitait, un spectacle douloureux s'offrit à lui. Son ame sentit ses cordes se détendre et s'amollir sous des ruisseaux de larmes.

Une jeune fille était morte, et ses compagnes en voiles blancs, se tenaient à genoux autour d'elle. Sitôt l'office terminé, elles se levèrent, et chacune à son tour vint faire ses adieux à son amie, et secouer sur le linceul des larmes d'eau bénite. Frédéric fut ému profondément en face de cet appareil de tristesse et d'affliction. Quand tout le pâle cortége eut défilé devant ses yeux, le roi, voulant aussi rendre hommage à la morte, prit des mains de la dernière jeune fille le rameau consacré, le secoua, puis tendit le bras à

47.

Jean-Sébastien, l'invitant à faire de même. Sébastien avait disparu, et tandis qu'on le cherchait parmi les assistans, il s'éleva tout à coup dans l'église une musique étrange, un chant céleste et pur, d'une mélancolie ineffable. On eût dit un chœur entre les vierges de la terre et les anges du paradis. Les unes déploraient leur chaste sœur enlevée aux tendresses de sa mère, à l'amour de ses compagnes, aux fraîches voluptés de la jeunesse; les autres chantaient la glorieuse élue et toutes les joies qui l'attendaient au ciel à la droite du Christ. — C'était lui, le grand organiste, qui répandait d'en haut ses larmes sonores et mélodieuses, lui qui versait son harmonie ainsi qu'une eau bénite sur le sein de la jeune morte. Douce vierge d'Allemagne, tu tressaillis alors dans ton suaire humide et demandas si ce n'étaient point déjà les célestes rosées.

Sébastien demeura quelques jours encore à Potsdam, puis malgré les instances de Frédéric, qui voulait le retenir auprès de lui, malgré les prières de ses enfans, il alla reprendre son poste, et partit, emportant avec lui l'amitié du roi et de tous ceux qui l'avaient connu. Arrivé à Leipzig, il se mit à travailler un thème qu'il avait reçu de Frédéric, composa divers canons et fit graver l'œuvre complète, la dédiant au royal musicien.

Ce fut là le dernier voyage de Bach. L'assiduité constante avec laquelle il se livrait au travail avait épuisé les forces de sa vue. Sa lampe d'études avait brûlé ses yeux, et maintenant, chaque nuit, pareille au flot qui se retire, déposait sur sa paupière un voile de graviers. Douloureuse pensée! il brisait le corps en fécondant l'esprit, et ses veilles lui préparaient un mal triste et cuisant qui devait finir par la plus déplorable infirmité. Sébastien devenait aveugle. Il supporta avec calme et résignation le fléau que le Seigneur lui envoyait, et s'il consentit à s'abandonner aux mains d'un oculiste, ce fut bien plutôt pour céder aux sollicitations de ses amis, que pour trouver la guérison d'un mal qu'il regardait comme incurable. L'opération fut deux fois reprise et deux fois échoua. Dès-lors il fallut désespérer : une tristesse morne s'empara de lui, comme un pressentiment de sa fin prochaine; ses genoux ployèrent, et tout son corps, si robuste autrefois, s'inclina vers la tombe. Sébastien Bach traîna six mois encore une débile existence, et le 20 juillet 1751, s'endormit sur le soir dans les bras de ses nombreux enfans. Le dixième jour avant sa mort, Sébastien, à

son réveil, vit les premiers rayons du matin glisser à travers ses rideaux. Ses yeux, fermés hier, s'ouvraient à la lumière. Étrange phénomène que celui qui se passe chez l'homme aux heures de sa fin! Les ténèbres qui, pendant la démence, emplissaient son esprit, se dissipent alors, et l'idée apparaît de nouveau, fraîche et radieuse. L'aveugle voit, le sourd entend, le muet disserte à voix haute, et le perclus se meut. Peut-être la Mort rend-elle à l'homme toutes ses facultés, afin qu'il puisse la regarder en face et lutter dignement avec elle; peut-être aussi tout cela n'est-il qu'une ironie affreuse, qu'une démonstration terrible de sa toute-puissance. Voilà ce que tu étais hier, voici ce que je te fais aujourd'hui : compare!

Après avoir remercié le Seigneur de ce rayon de céleste lumière qui le visitait dans sa souffrance, Sébastien se mit à regarder ses enfans l'un après l'autre, et bien souvent des larmes de joie obscurcirent sa vue à peine recouvrée. Ensuite il se hâta de jouir encore une dernière fois de l'aspect de la belle nature, sentant bien que le lendemain peut-être il ne serait plus temps. Il se fit ouvrir la fenêtre, et sur-le-champ un fleuve de lumière inonda sa couche. A travers toutes ces gerbes ardentes dont l'œil d'un aigle eût à peine soutenu l'éclat, lui, mourant, voyait sur un fond calme et bleu les étoiles éclore et resplendir. On eût dit que la nature, pressentant la fin de son bien-aimé, lui donnait à la fois le double spectacle de la nuit et du jour. Comme un homme placé dans un puits, Sébastien, les deux pieds dans la fosse, comptait à midi les étoiles du firmament. Dans sa naïve extase, il les nommait à ses enfans qui tiraient un funeste présage de cette perspicacité subite, et pleuraient à ce triste penser, que leur père était assez profondément tombé dans l'abîme pour compter les étoiles à cette heure où le regard terrestre ne peut les percevoir. Enfin, il demanda ses fleurs, les belles fleurs qu'il cultivait avec tant d'amour pendant les dernières années de sa vie; il eut plaisir à voir sur chaque tige les boutons nouvellement éclos, respira leur parfum, détacha les feuilles parasites, et leur dit adieu, les recommandant à la rosée. Ensuite il causa quelque temps avec sa famille, et vers le soir, se sentant fatigué, il s'endormit. Hélas! deux heures après, l'ange de la lumière était remonté à son foyer divin, et le malheureux, frappé d'un coup de sang, subissait les premières ardeurs de cette fièvre qui devait bientôt l'emporter.

Telle est l'histoire de cet homme étonnant. J'ajouterai qu'il se maria deux fois. Il eut de sa première femme sept enfans, treize de la seconde, en tout onze fils et neuf filles. Tous les fils ont été doués de hautes dispositions musicales.

Maintenant, si vous descendez dans les détails de sa vie privée, vous ne trouverez que sacrifices envers sa famille et dévouemens continuels envers les malheureux. Comme presque tous les hommes de conscience et de génie, Sébastien vécut, sinon dans la misère, du moins dans l'honorable médiocrité de la fortune. Les modestes revenus de sa charge suffisaient à l'entretien de ses nombreux enfans; qu'avait-il à s'occuper du reste? Certes, au lieu de vivre ainsi, plongé dans l'étude et la composition, au lieu de passer des jours entiers à jouer au peuple les cantiques du ciel, s'il eût voulu descendre dans les salons des financiers de l'Allemagne, et réjouir l'oisiveté des grands seigneurs, il aurait pu amasser de l'or comme tant d'autres. Mais les hommes de la trempe de Sébastien accomplissent jusqu'au bout l'œuvre à laquelle ils sont appelés sur la terre, et meurent dans la solitude et l'oubli plutôt que d'imiter ces mercenaires qui trafiquent de l'art comme d'une chose qui se vend.

Sébastien n'évita jamais l'occasion de porter secours à ses frères, bien que cette occasion s'offrît à lui plus souvent qu'à tout autre. Son dévouement était connu, et de tous les points de l'Allemagne les artistes malheureux, comme des voyageurs égarés, se hâtaient vers cette lumière bienfaisante. Dans le nombre, on n'en citerait pas un qu'il n'ait accueilli, fait asseoir à sa table à côté de ses enfans, et pour lequel il n'ait employé tout son crédit. Les hommes tels que lui marchent au milieu des bénédictions de la multitude; la sérénité de leur visage, le charme de leurs discours, répandent l'harmonie autour d'eux et préparent les ames à recevoir la musique divine. Ils sèment dans le peuple la parole qui leur est donnée, et partout où la terre est bonne, ce grain prend racine et fructifie. Heureux celui qui passe sa jeunesse en leur intimité; heureux celui qui se souvient de l'œuvre qu'ils ont faite, et quand ils sont oubliés de tous, écrit l'histoire de leur vie. La vie de ces hommes est comme une racine de bois de rose qui parfume d'agréables senteurs l'atelier de l'ébéniste qui la travaille.

A quelques différences près, le piano et l'orgue paraissent aux gens du monde des instrumens d'une même nature. Tous les deux

procèdent par octaves et répondent à l'attouchement des doigts. Cependant le musicien, quelle que soit d'ailleurs sa puissance sur le piano, s'il veut jouer de l'orgue, doit commencer de nouvelles études, car ces deux instrumens, malgré leur affinité apparente, sont au fond dissemblables l'un de l'autre, tant par le style que par le but et la destination. Le piano a des chants légers et capricieux, des motifs entraînans, des notes rapides; c'est l'instrument de la fantaisie, quelquefois aussi de l'inspiration, témoins Mozart et Beethoven. L'orgue est solennel et magnifique et chemine à pas lents. La musique du piano ressemble à ces odeurs exquises et voluptueuses qui enivrent avant qu'on ait pu les nommer, tant elles se dégagent par exhalaisons imperceptibles. La musique de l'orgue, au contraire, monte par larges bouffées comme les mâles senteurs de la plaine, comme les vapeurs de l'encensoir.

Nul mieux que Sébastien n'a senti cette différence profonde : après avoir atteint sur le piano une force aujourd'hui encore sans exemple, se sentant appelé plus haut dans son art, et d'ailleurs estimant la couronne de l'organiste préférable à toutes celles que la musique donne, il ne recula point devant les aspérités de sa nouvelle tâche. Le maître eut le courage de se faire écolier. Dès-lors il passa sans relâche de la théorie à la pratique, consuma ses nuits à lire les œuvres de Böhm, de Casp. Kerl, de Buxtehude, et ses jours à les exécuter. Il remua l'orgue dans ses entrailles, prit à part chaque voix de la grande harmonie, afin d'en mesurer l'étendue et la puissance, se rendit compte de toutes les ressources de la pédale et du registre; enfin, s'initia dans les mystères de l'instrument de telle sorte, qu'il parvint à le connaître jusque dans les moindres détails de sa construction matérielle. Aussi, ce n'est pas lui qui jamais eût apporté dans le sanctuaire de ces airs de théâtre et de taverne; ce n'est pas lui qui serait venu joyeusement éparpiller sur l'orgue de ces tristes motifs dont on amuse les salons; il savait trop bien qu'il lui faut un plain-chant grave et sévère.

Les sons puissans de l'orgue ne peuvent se rassembler sur des motifs ingénieux et rapides; il leur faut du temps pour se déployer. L'orgue est un vaste métier, l'artiste qui l'émeut un tisserand sublime, et les sons, pareils à des fils de soie et d'or, en sortent par milliers aux heures du travail, les uns aigus, les autres graves, ceux-ci traînans et solennels, ceux-là joyeux et métalliques. Ils

sortent et flottent quelque temps au hasard, et ce n'est que sous la voûte immense du sanctuaire qu'ils peuvent se réunir et se former en un tissu mélodieux. La musique des orgues est lente et solennelle. Celui qui tient les voix divines en sa puissance, celui qui s'en est rendu maître par l'étude et la foi, arrive au sanctuaire sous l'inspiration de la fête qu'on y célèbre. Il faut que les voix de la tristesse et de la douleur chantent haut dans son ame, et ce n'est qu'à cette condition qu'il peut les transmettre à la foule. Il monte à la tribune. Sa première phrase est grandiose et simple; la seconde ressemble à la première par la mesure et l'expression, et cela doit être. La cathédrale est vaste, et roule son bruit long-temps en ses entrailles profondes; or, bien souvent une phrase éclate sur le clavier de l'orgue lorsque celle qui l'a précédée ne s'est pas tout-à-fait exhalée encore; et voilà pourquoi la musique des orgues doit être exempte de diffusion, arrêtée et logique.

L'orgue, par ses préludes et ses ritournelles, élève et maintient l'ame sur des sommets divins qu'elle atteindrait peut-être un jour, livrée à ses propres forces, mais d'où certes elle tomberait bientôt, si les ailes de l'harmonie ne s'ouvraient autour d'elle. Cette musique bienheureuse passe, emportant l'affliction du présent et les pensées terrestres qui sont comme la poussière qui ternit le splendide miroir de l'ame. Une phrase ordinaire et commune, quel que soit le vêtement dont on l'entoure, ne deviendra jamais solennelle et capable d'éveiller des sentimens élevés; il faut donc la tenir loin des orgues. Et qui jamais a mieux compris cela que Sébastien? Avant lui, de grands musiciens religieux avaient accompli leur tâche. Allegri, Palestrina, Buxtehude, avaient préparé sa venue, et l'église garda leur voix sous ses arceaux, jusqu'au jour où celle de son fils bien-aimé se fit entendre.

Vraiment il est des hommes à qui la divinité fait une part bien belle en cette vie; ils viennent au temps des fruits et des récoltes, et vendangent avec la vigne que d'autres ont plantée; ils entrent dans le champ et fauchent les blés qui ruissellent encore des gouttes de sueur et des larmes de leurs frères qui se sont endormis la veille. Leur gloire à eux, c'est de faire une bonne journée de travail, de faucher les moissons épaisses et de les mettre en gerbe, d'en séparer les mauvaises plantes et les petites fleurs, de brûler les unes et de jeter les autres sur le bord du chemin, où les enfans qui passent

les recueillent pour s'en faire une couronne; et le soir, quand ils rentrent dans la ville, le peuple, attiré par les chaudes senteurs du chariot, accourt en foule et les salue avec des cris d'amour, et chante leurs louanges, oubliant les faibles qui sont morts. On dirait que Dieu, avant de donner à l'idée un cerveau qui puisse la contenir sans éclater, l'essaie en des têtes débiles qu'elle brise, et lorsqu'il a tenté les hommes et les sent capables de supporter la pleine lumière de ce soleil dont ils n'ont vu que des rayons fuyans, le jour étant venu, Dieu crée l'ame prédestinée, l'entoure d'une argile puissante et généreuse, et lui dit en l'envoyant sur la terre: « Tu t'ouvriras à toutes les émotions de joie et de douleur; tu iras te perdre dans le bois; tu monteras sur la montagne, et là, dans le recueillement, tu rassembleras dans une symphonie tous les bruits qui te frapperont, et tu t'appelleras Beethoven; » ou bien: « Tu visiteras la cathédrale, tu chercheras à surprendre le sens mystérieux des paroles qui se croisent la nuit sous ses arceaux, et tu les révéleras aux hommes, car je te donne le champ des orgues pour domaine, et pour nom Jean-Sébastien. » Certes, c'est là une part qui semble assez belle, et l'on s'étonne après que les fleaux s'abattent sur ces têtes sublimes, et l'on déplore les misères d'Alighieri, les tristesses de Beethoven, les pâleurs de Raphaël et de Mozart! Mais ceux qui se lamentent ainsi, ne savent donc pas que l'inquiétude est la sœur fatale du génie, que Dieu seul se complaît dans son œuvre éternellement, et qu'il est aussi impossible de créer sans travail ni souci, que de ne point mourir. Et si les fléaux ne frappaient pas ces têtes augustes, sur qui donc tomberaient-ils ici-bas? Serait-ce sur le pauvre d'esprit qui passe et cache son front dans la foule? Mais il ne pourrait les supporter; et d'ailleurs, voulez-vous enfoncer dans sa chair les épines d'une fleur qu'il n'a pas respirée, et l'entourer des ombres d'un soleil dont il ne verra jamais la lumière? Allez, Dieu est juste; quand le tonnerre tombe, il s'attaque au cèdre couronné plutôt qu'au brin d'herbe qui tremble; l'égalité des adversaires fait la grandeur du combat. Beethoven était sourd; mais croyez-vous que Beethoven n'eût pas ouï, dans sa jeunesse, plus de bruits mille fois qu'il n'en faut pour briser des oreilles humaines? croyez-vous qu'on puisse impunément écouter chanter les fleuves et les montagnes, et que les paroles que vous disent les fleurs en vous révélant leurs mystères ne détruisent pas les organes simples

de la vie, lorsqu'elles les traversent pour arriver à l'ame? Sébastien Bach est mort aveugle; mais les regards de Sébastien avaient dépassé les limites de l'horizon. Avant de se révéler à Moïse dans toute sa gloire, Jehova dit au prophète de se voiler la face, car autrement il serait ébloui par la lumière divine et perdrait la vue. Et c'est là, croyez-le bien, un magnifique symbole.

Toutes les voix de louange et d'amour, tous les psaumes de douleur et de lamentation qu'une ame religieuse élève vers Dieu dans son extase ardente, ou laisse s'exhaler en ses momens de tristesse et d'inquiétude, tout cela est dans l'œuvre de Sébastien. Sébastien Bach est le chantre de l'église, comme Albert Dürer en est le peintre. Les moyens dont Jean-Sébastien Bach se servait pour atteindre dans l'exécution à des effets si grandioses, consistaient principalement dans son harmonie divisée, dans l'usage de la pédale obligée, dont si peu connaissent les ressources mystérieuses, dans la manière de traiter les plains-chants et de combiner les registres. Il suffit d'examiner les chorals de Sébastien pour comprendre combien la musique d'église, grace à la différence qui en sépare les tons de nos modes mineurs et majeurs, prête à des modulations inaccoutumées. Mais nul ne peut se faire une idée juste de l'harmonie divisée, s'il n'a plusieurs fois entendu le jeu de l'orgue. C'est un chœur de cinq voix, chantant toutes dans leur partie et leur étendue naturelles. Essayez sur le clavier un accord en harmonie divisée, et d'après cette épreuve, il vous sera facile de comprendre quel effet puissant doit produire un morceau exécuté tout entier de la sorte, à quatre voix et plus. C'est ainsi que Bach jouait toujours de l'orgue; et dans l'enthousiasme de l'exécution, il ne se contentait pas de donner avec la pédale de simples tons fondamentaux, il jouait avec ses pieds des mélodies de basse si rapides souvent, que tout autre organiste que lui aurait eu peine à les exécuter avec les cinq doigts de la main. A tout cela, il faut joindre encore le secret merveilleux qu'il avait de réunir les voix de l'orgue et de rassembler les registres; et telle était l'étrangeté de sa façon d'agir, que bien des organistes s'épouvantaient en le regardant faire. Ils croyaient, les pauvres gens, que de ces voix ainsi combinées devait jaillir la dissonnance, et s'étonnaient ensuite en voyant l'orgue épanouir sa gerbe harmonieuse et semer des sons éclatans et tels qu'eux n'avaient jamais su en éveiller.

Cette manière de registrer était le fruit d'une connaissance profonde de la construction de l'orgue et de toutes ses voix. Il s'était habitué de bonne heure à donner à chacune la mélodie conforme à sa nature, et ce fut ainsi qu'il trouva mille combinaisons nouvelles, auxquelles autrement il n'aurait peut-être jamais pensé. Sébastien tenait de la nature et de ses études sévères une faculté bien rare : il découvrait dans toute chose son rapport avec la musique, et quand le fil qui liait un objet à son art, eût été plus imperceptible cent fois et plus ténu que le moindre rayon de lumière, il n'eût pas échappé à son regard pénétrant, qui s'en emparait aussitôt. La persévérance qu'il mettait à exécuter les grandes compositions en certaines enceintes dont il avait découvert la propriété sonore, l'instinct merveilleux qui lui faisait surprendre une faute dans la musique la plus laborieusement écrite, et saisir comme avec le doigt une petite note qui fuyait, cherchant à se dérober dans le torrent de l'harmonie; tout cela peut servir de preuve à ce que j'avance. En l'année 1747, comme il se trouvait à Berlin, on le conduisit dans la nouvelle salle de spectacle. Dès le premier coup d'œil, il découvrit tout ce qui pouvait y être avantageux ou défavorable à la musique. Ensuite, il entra dans le foyer, parcourut la galerie qui régnait tout autour, examina la voûte, et dit à ceux qui l'accompagnaient : « Messieurs, l'architecte a fait ici une œuvre d'art sans le vouloir peut-être et sans que nul de vous s'en doute. » En effet, telle était l'ordonnance de la voûte que le son, parti d'un point, allait tomber de l'autre sans se répandre dans la salle. Il montait d'un seul jet, s'inclinait ensuite comme un arc-en-ciel harmonieux, de sorte que deux personnes, la face tournée du côté de la muraille, pouvaient converser ensemble, à l'insu de tous les assistans. Et que l'on ne s'y trompe pas, la sagacité spéculative de Jean-Sébastien contribua peut-être plus que tout autre chose à le conduire, par un assemblage inoui des différentes voix de l'orgue, à certains effets inconnus avant lui, et qui paraissent de nos jours impossibles.

La pédale est une partie essentielle de l'orgue; c'est cet appareil solennel qui donne à l'instrument du sanctuaire sa puissance et sa grandeur, et l'élève au-dessus de tous les autres. Sans la pédale, l'orgue perd sa magnificence et rentre dans la classe de tous les claviers stériles qui font la désolation éternelle du maître, en excitant chez lui un enthousiasme qu'ils sont ensuite inhabiles à

satisfaire. Mais plus la pédale est une partie importante et capable d'effets miraculeux, plus elle exige, de la part de celui qui s'approche d'elle, une habitude profonde, une force rare de modération. L'organiste doit connaître tous les points de son vaste domaine, et lui demander tout ce qu'il peut donner, car ce qu'il peut donner est immense; et certes Bach le savait bien, et jamais paysan avide d'une double récolte ne laboura sa terre avec plus de constance et de soin, que lui le champ des orgues, sous lequel il entendait sourdre d'étranges bruits ignorés des hommes. Et les effets qu'il obtenait tous les jours, Sébastien les devait moins encore à son harmonie admirable qu'à cet art merveilleux, qu'il a possédé seul, de donner à la pédale la voix qui lui est propre.

Les compositions que Bach a écrites pour l'orgue, se divisent naturellement en trois classes.

La première contient les grands préludes et les fugues avec pédale obligée. Il serait difficile de déterminer précisément le nombre de ces compositions; je pense cependant qu'il ne doit pas s'élever au-dessus de douze.

La seconde, les préludes sur les mélodies de divers chorals. Les morceaux dont il est ici question exigent la pédale obligée, différens en cela des chorals que Sébastien écrivit à Arnstadt, et que l'on peut, au besoin, exécuter avec les seules mains. Leur nombre monte bien à cent. Forkel en possédait soixante-dix. Il est impossible de rien entendre de plus digne et de plus sacré que ces préludes.

Six sonates en trios pour deux claviers avec pédale obligée. Bach les composa pour l'aîné de ses enfans, Wilhelm Friedmann, lequel dut peut-être à l'étude sérieuse qu'il en fit le talent élevé auquel il est parvenu. Je dirai, pour tout éloge de ces œuvres, qu'elles furent écrites par Jean-Sébastien dans la force de l'âge et la maturité du génie.

L'harmonie de Sébastien est le plus souvent un tissu de mélodies nettes, limpides et chantantes, et dont chacune peut devenir à son tour partie principale; dans ce genre de composition, Sébastien n'a point de rival, il n'existe rien de pareil au monde (1).

(1) Il y a bien des gens qui prétendent que Bach n'a fait que perfectionner l'harmonie. Pour tout homme qui a de l'harmonie une idée droite et juste et se la représente comme

C'est une fécondité miraculeuse qui semble prendre à tâche de lutter constamment avec les règles de la plus austère science. C'est l'ange qui revêt une chasuble pesante sans rien perdre de sa libre démarche et de la fantaisie de ses ailes, la pensée enfin qui baisse la tête, et de propos délibéré se soumet à la forme. Certes, sous le souffle de la pensée, la forme se dilate et grandit d'une façon étrange, mais jamais au point d'éclater; on ne cesse d'apercevoir la divine chrysalide à travers les innombrables fils de soie et d'or qui se croisent autour d'elle et l'enveloppent. Elle chante, s'agite, et bat des ailes. Tantôt c'est l'ange de la mort tenant une palme auprès d'un sépulcre, tantôt Marguerite qui file à son rouet ou peigne au soleil ses cheveux blonds; quelquefois on croirait voir une princesse enchantée dans le palais de cristal où la retient captive quelque vieux magicien de Bohême.

Dans les œuvres que Sébastien a écrites à quatre parties, vous pouvez presque toujours supprimer la partie supérieure et la partie inférieure sans que la musique en devienne moins claire et moins chantante. Ce sont les voix intermédiaires qui se chargent alors de tout le travail, et portent à elles seules le poids de l'harmonie. C'est par luxe que Sébastien attelle quatre chevaux à son char; telle est leur race généreuse que deux suffiraient pour le conduire aux étoiles.

La manière dont Bach traitait la modulation et l'harmonie une fois adoptée, sa mélodie devait nécessairement prendre une forme toute particulière. Le musicien, en rassemblant plusieurs mélodies dont la destinée est de chanter simultanément et de tendre au même but, doit surtout bien se garder d'en affectionner une plus que les autres, et de la travailler avec plus d'amour, de sorte qu'elle attire sur elle toute l'attention de l'homme qui écoute. Il faut que les mélodies se partagent l'éclat entre elles : c'est tantôt l'une qui porte la couronne, et tantôt l'autre; et même il n'arrive jamais

un moyen d'agrandir et de développer les ressources de l'art, il est évident qu'elle ne peut, sous quelque prétexte que ce soit, se passer de mélodie; et maintenant, lorsque l'harmonie est, comme chez Jean-Sébastien, une mélodie compliquée, je ne conçois pas comment on peut sérieusement soutenir cette opinion. On peut dire d'un homme qu'il n'a fait que perfectionner la mélodie; à tout prendre, la mélodie peut être telle par elle-même et sans le secours de l'harmonie, tandis qu'une harmonie élevée et pure n'existe au contraire qu'à la condition de la mélodie. L'homme qui a perfectionné l'harmonie a perfectionné aussi la mélodie; on n'en peut dire autant du mélodiste simple qui n'agit que sur une partie du tout.

qu'une mélodie règne toute seule, car les autres qui chantent autour paraissent amoindrir l'éclat de la mélodie principale en divisant l'attention; je dis paraissent, car pour l'homme qui voit de haut, et d'un coup d'œil embrasse le travail de la symphonie, au lieu d'amoindrir cet éclat, elles l'augmentent. En outre, un tel assemblage de voix force le compositeur à se servir de certaines formules dont le procédé homophonique le dispense complètement. C'est autre chose de diriger une seule voix qui se meut sans obstacle sur une route unie, ou d'en conduire plusieurs qui, parties de différens points, doivent se joindre tôt ou tard, et de leur ménager des rencontres heureuses de peur qu'elles ne se heurtent de front au lieu de s'enlacer, et ne laissent dans les ténèbres, en expirant, le royaume sonore qu'elles animent. Tout homme, pourvu qu'il ait fait des études sérieuses, est capable d'accomplir la première de ces tâches; pour la seconde, il fallait Jean-Sébastien Bach. En vérité, je ne puis voir le vieux contrepointiste se promener à pas lens dans les campagnes de la Thuringe, rêvant aux harmonieuses combinaisons de ses voix, sans penser à l'archiviste Lindhorst rassemblant en groupes magiques les petits serpens de son jardin.

Cette complication des voix occasione des formules de mélodie nouvelles, étranges, inouies, et devient une des causes qui font que la mélodie de Sébastien a si peu de parenté avec celle des autres compositeurs. Lorsque cette forme originale ne dégénère pas en pédantisme scolastique, et donne cours à des chants fluides et naturels, elle a des ressources immenses pour le musicien qui l'emploie, sans jamais entraîner d'autres inconvéniens que celui de déplaire à la partie ignorante du public.

Cependant toutes les mélodies de Bach ne sont pas de cette nature. Les mélodies de ses compositions libres sont tellement claires et faciles, qu'elles peuvent être comprises par les intelligences les moins exercées. Tel sont les préludes et les suites où la même originalité de pensée règne pourtant toujours. Un des caractères principaux de la musique de Bach est de ne point vieillir. Je suis loin de nier, cependant, qu'on ne trouve çà et là, dans ses premières compositions, certains passages oubliés maintenant, certaines formules hors d'usage, qui appartiennent plutôt à l'époque où Sébastien écrivait qu'à Sébastien lui-même. Sébastien Bach, comme après lui Mozart, a fait plus d'une concession au mauvais goût

dominant. C'est là-dessus que le temps a frappé, de sorte qu'il nous était réservé à nous, venus cent ans plus tard, de mieux jouir de son œuvre que ses contemporains, toute chose puérile et vaine s'en étant effacée. Il est des œuvres bonnes et vivaces que le temps n'attaque pas dans leurs racines, car il sait bien que sa faux s'émousserait sans les détruire. L'œuvre de Jean-Sébastien est de ce nombre; c'est là un arbre généreux et vert que le temps n'essaie pas d'abattre, mais qu'il émonde prudemment. Toute la mélodie que Sébastien a tirée des sources profondes de son ame, et répandue à flots sans égard pour les caprices de la foule; toute cette mélodie est encore aujourd'hui aussi fraîche, aussi limpide, aussi pure que le jour où elle est venue à la lumière. Il est bien peu de compositions de cette époque dont on puisse dire la même chose. Les œuvres de Kaiser et de Handel, maîtres religieux et vénérés, ont vieilli plus tôt qu'on n'aurait dû le croire, et ce phénomène a sa loi dans le genre de musique qu'ils avaient choisi tous les deux. Kaiser et Handel, compositeurs populaires, devaient nécessairement mêler à leur langue divine quelques-unes des paroles ayant cours dans la foule à laquelle ils s'adressaient, et céder par force au mauvais goût du temps. Or, la mode dans l'art est une chose pernicieuse et fatale. Handel en offre un exemple éclatant; ses fugues de chant sont toutes aujourd'hui encore dans la fraîcheur de la jeunesse et de la beauté, tandis que ses airs ont vieilli, et qu'à peine dans le nombre vous en compteriez six que l'on puisse entendre désormais avec tout le respect dû à ce nom glorieux.

Quelle que soit la forme que Sébastien adopte, il la domine : nulle part les moindres vestiges d'embarras ou de travail pénible. Il ne manque jamais le but auquel il tend; chez lui, toute chose a sa loi d'existence, toute chose est une et complète en soi. Seriez-vous Mozart ou Beethoven, il ne vous viendrait pas à l'esprit de vouloir, dans tel passage de ses œuvres, une note quelconque plutôt que celle qu'il y a clouée.

En divers genres de compositions, plusieurs maîtres ont créé des chefs-d'œuvre qui peuvent, avec honneur, être placés à côté des siens; il existe des allemandes de Handel et de certains autres, qui, moins riches peut-être que celles de Bach, leur tiennent tête cependant. Mais dans le domaine de la fugue, de tous les arts du contrepoint et du canon, Sébastien est seul, tellement seul, que bien loin

autour de lui le champ est vide et désert. Jamais, on peut le dire hardiment, une fugue n'a été écrite qui puisse être comparée à la moindre des siennes. Qui ne connaît point les fugues de Jean-Sébastien Bach ignore parfaitement ce qu'est ou doit être une fugue.

La fugue, telle qu'on la comprend d'ordinaire dans les écoles, est une sorte de travail insignifiant et puéril. On prend un thème, on lui donne un compagnon, on les transpose tous les deux, l'un après l'autre en des tons relatifs, en ayant soin, dans toutes ces transpositions, de les soutenir par les autres tons, au moyen d'une espèce de basse fondamentale. Voilà ce que l'on est convenu d'appeler aujourd'hui une fugue. Vous devez bien penser qu'il en est autrement de la fugue de Sébastien; celle-là satisfait à toutes les exigences d'une composition libre. Un thème caractéristique, un chant qui en dérive et se répand comme un ruisseau dans les moindres sentiers du labyrinthe harmonieux; chez toutes les autres voix, un motif indépendant, une parfaite intelligence de l'ensemble, et, du commencement à la fin, une allure franche et libre, une fusion miraculeuse des élémens les plus divers, une inépuisable richesse de modulations, unité et variété dans le style, dans le système, dans les carrures, et enfin, une telle animation, une telle vie répandue sur le tout, qu'à chaque instant il semble à l'homme qui se tient au clavier que les notes se transfigurent et resplendissent sur les lignes des pages. Voilà les qualités de la fugue de Bach, qualités merveilleuses et qui doivent exciter l'étonnement et l'admiration de tout homme capable de comprendre quelle puissance d'esprit surnaturelle il faut pour satisfaire aux innombrables conditions d'un tel œuvre. Toutes les fugues de Bach réunissent les mêmes avantages; toutes se recommandent par des qualités sans nombre, et cependant chacune est belle à sa manière; chacune a son caractère déterminé, et dans la mélodie et l'harmonie, ses formules qui en dépendent, de telle sorte que lorsqu'on connaît une fugue de Jean-Sébastien, et que l'on est parvenu à l'exécuter, on n'en connaît véritablement et ne peut en exécuter qu'une seule, tandis que pour savoir par cœur toutes les fugues des maîtres de son temps, il suffit d'avoir découvert les mystères de l'une d'elles.

Ce fut à Weimar que Sébastien eut pour la première fois l'occasion de s'occuper de musique vocale. Ici, comme toujours, son style est solennel, religieux, et tel qu'il convient au sujet. Une

chose qui frappe dans ses motets et témoigne de son bon goût, c'est son éloignement pour les concetti si journellement usités dans la musique d'église. En effet, il ne lui est jamais arrivé de chercher à rendre l'expression de certaines paroles. Il voyait de plus haut, et se contentait d'exprimer le sentiment général sans s'inquiéter de la lettre. Ses chœurs sont pleins de majesté, ses récitatifs bien déclamés, et pourvus de basses imposantes. Dans ses airs, où il se trouve tant de mélodie heureuse, il semble s'être conformé aux forces de ses chanteurs, qui poussaient néanmoins de longues plaintes sur la difficulté qu'ils avaient à les exécuter; et si sa musique d'église est moins admirée de notre temps que ses autres œuvres, c'est à leur médiocrité qu'il faut s'en prendre.

L'œuvre de Jean-Sébastien est immense et telle qu'au premier aspect il semble impossible qu'un homme ait pu élever un monument pareil. C'est une fécondité sans exemple. A quoi donc, s'il vous plaît, comparer cette ame d'où s'est échappé assez de mélodie pour remplir toutes les églises, tant que les églises seront debout sur la terre? A quoi la comparer, cette ame, si ce n'est à la nature, sa mère, qui tous les ans jette hors de son sein les fleurs, les moissons et les sources d'eaux vives? Si l'on vous disait: Un homme s'est trouvé qui a écrit des chorals sans nombre, des préludes, des morceaux d'orgue et de clavier, des fugues, des livres de théorie sur son art, des solos pour tous les instrumens, des oratorios, des messes, des magnificat, des sanctus, des motets à deux chœurs, des musiques de baptême, de fiançailles et de mort; et tout cela est beau, tout cela est épique, tout cela est grandiose et marqué de génie; auriez-vous assez d'admiration pour cet homme? Eh bien! tout cela n'est qu'une faible partie de l'œuvre de Jean-Sébastien Bach; tout cela pourrait disparaître sans que sa gloire en fût altérée, car il a fait, en outre, de quoi suffire pendant cinq ans à tous les offices de l'église, et mis cinq fois en musique la passion de Jésus-Christ.

Pour l'inconcevable hardiesse de la conception, le travail minutieux des parties, l'exécution exquise et délicate des moindres détails, l'œuvre de Sébastien ressemble à une cathédrale gothique. Arrêtez-vous sur la place d'Amiens, de Strasbourg ou de Cologne, à l'heure du crépuscule matinal: le ciel se teint des premières lueurs de l'aube, l'alouette s'éveille à peine, cette masse de granit vous

étonne; vous admirez ces dimensions gigantesques, et le cerveau puissant qui a donné une telle forme à sa pensée. Vous sentez s'émouvoir en vous le sentiment de l'immensité, comme cela vous est arrivé jadis en face de l'océan. Tant d'harmonie et de grandeur vous absorbe; vous croiriez faire un sacrilége en demandant à cette merveille des conditions d'étendue et de hauteur. Cependant le matin se fait, les hirondelles et les ramiers quittent leurs nids de pierre, le soleil darde en plein ses rayons sur les rosaces du portail, et votre rêverie disparaît avec le dernier voile du brouillard qui tombe. Alors la cathédrale se révèle à vous dans tout l'éclat de sa variété naturelle; alors vous découvrez des richesses sans nombre auxquelles vous n'avez pas pris garde en votre étonnement. C'est Marie à genoux recevant la visite de l'archange, c'est Lazare sortant du sépulcre sous l'imposition des mains; et vous êtes ébloui par la céleste et naïve expression de ces figures dont tout-à-l'heure vous ne supposiez pas seulement l'existence. Que serait-ce donc si vous alliez plus avant sous la nef et dans le chœur, là-bas, où se tiennent assis au milieu de leurs peintures Albert Dürer et Jean de Bruges? Telle est l'œuvre de Jean-Sébastien Bach; à mesure que vous entrez plus profondément en elle, vous y trouvez des trésors de mélodie et de science, des combinaisons nouvelles et curieuses, et mille choses enfin que l'intelligence la plus vaste ne peut embrasser qu'à la condition d'une étude persévérante. Que celui dont les chagrins ont flétri l'ame jeune se voue à l'étude de ces œuvres, il y trouvera des consolations sévères et durables, et des plaisirs calmes et renaissans. Il pourra vivre heureux sur la terre, et d'émotion en émotion s'acheminer jusqu'à la tombe, comme un oiseau blessé gagne de branche en branche le nid dans les bruyères. Il verra chaque jour de nouvelles étoiles resplendir à ce firmament sonore, et fermera sa paupière avant de les avoir toutes comptées.

HENRI BLAZE.

DE L'ESPAGNE

A PROPOS

DU NOUVEAU MINISTÈRE.

S'il est vrai que le précédent cabinet soit tombé devant l'insurrection des provinces espagnoles proclamant la constitution de 1812, et devant l'impossibilité de faire adopter à la couronne son système de fidélité au traité de la quadruple alliance, qui, depuis long-temps, n'était guère qu'une neutralité entre Isabelle et don Carlos, l'avénement du ministère doctrinaire annonce une politique nouvelle. La position et le rôle du nouveau ministère lui sont commandés par la circonstance qui l'a fait naître. Son vouloir, contraire à la révolution espagnole, et les concessions auxquelles il peut être poussé, le mettent en face de cette révolution dans une situation nécessairement hostile, et qui, si elle ne va pas, comme sous Louis XVIII, à une intervention déclarée, ne se fera pas faute des intrigues, délations et mauvais conseils, en un mot, de toutes les machinations ténébreuses qui sont à l'usage de la diplomatie. Nous aurons aussi notre cordon sanitaire pour nous défendre de la con-

48.

tagion morale, heureux si les difficultés intérieures, la peur d'un surcroît de dépenses et de tout mouvement extraordinaire, empêchent ce cordon sanitaire de se changer en intervention offensive.

Éclairée par l'expérience, la révolution espagnole doit se tenir sur ses gardes. Qu'elle n'oublie rien de la première phase de son histoire, du premier acte de son drame. Les évènemens de la précédente époque constitutionnelle, comprise entre 1820 et 1823, sont connus et appréciés. Il est inutile d'y revenir, si ce n'est pour conseiller de ne point les perdre de vue. Mais, pour que l'expérience soit complète, il faut remettre en mémoire une autre époque, moins connue, quoique plus rapprochée, et dont les enseignemens doivent être encore plus instructifs et plus éclatans; je veux dire, le temps écoulé depuis la révolution de juillet, et qui a vu l'Espagne s'avancer peu à peu de l'absolutisme à la constitution quasi-républicaine de 1812. Cette époque, je vais essayer de la retracer sommairement. Acteur dans les évènemens qui signalèrent les premières agitations de l'Espagne, lié d'amitié personnelle avec la plupart des hommes que l'on y a vus successivement à la tête des affaires et des armées, ayant assez la connaissance de ce pays et de son histoire pour avoir pu, dans quelques écrits, rappeler des choses oubliées de ses voisins et presque de lui-même; peut-être m'est-il permis de me présenter, en fidèle allié des patriotes espagnols, dans la lutte qu'ils peuvent avoir à soutenir contre la politique doctrinaire.

La révolution de juillet fut saluée par tous les peuples opprimés comme une aurore de délivrance. Les réfugiés espagnols surtout durent croire qu'après l'attentat politique de 1823, qui les avait chassés de leur pays, la France, libre à son tour, devait, par justice et par intérêt, rendre à l'Espagne la liberté qu'elle lui avait ôtée. Aux premières nouvelles de la victoire des trois jours, ils accoururent à Paris de tous les points de l'Europe, et bientôt une réunion s'y forma, une espèce de junte, composée de toutes les sommités de l'émigration libérale, anciens ministres, députés aux cortès, généraux, conseillers d'état, etc.; je citerai seulement ceux qui, depuis lors, ont joué des rôles importans dans les affaires de leur pays, le comte de Toreno, MM. Mendizabal, Isturiz, Galiano, Angel Saavedra (duc de Rivas), Calatrava, Gil de la Cuadra, Torrès, San-Miguel, Seoane, etc. Cette

réunion se mit aussitôt à l'œuvre. Elle avait, dès l'abord, à remplir deux tâches principales : rétablir des relations avec les patriotes espagnols de l'intérieur, et se mettre en communication avec le nouveau gouvernement français. Admis dans l'intimité de la plupart de ses membres et jusque dans leurs assemblées, je fus chargé de cette dernière mission, qui avait elle-même un double objet. La première partie du rôle qui m'était confié s'adressait directement au Palais-Royal, devenu le siége du gouvernement à la place des Tuileries désertes. L'émigration espagnole demandait qu'on l'aidât à soulever son pays, à repousser Ferdinand VII et sa famille jusqu'à quelque autre Cherbourg. Elle offrait, en échange, sous la promesse d'une ratification solennelle des cortès nationales, la couronne d'Espagne au duc de Nemours. Ce nouveau Philippe V, en épousant dona Maria, l'héritière de don Pedro, alors à Paris, réunissait par un mariage le Portugal à l'Espagne, comme, au temps des rois catholiques Isabelle et Ferdinand, s'étaient réunis la Castille et l'Aragon; la Péninsule entière devenait ainsi une annexe de la France, ou du moins les deux nations se trouvaient si étroitement liées par la communauté des intérêts, des institutions et des dynasties, qu'on réalisait enfin le mot fameux de Louis XIV : Il n'y a plus de Pyrénées.

La proposition fut reçue comme elle devait l'être, avec empressement, je dirais presque avec enthousiasme. On encouragea les réfugiés espagnols ; on leur laissa toute liberté d'agir ; on leur promit des secours efficaces. 100,000 francs furent tirés de la cassette royale pour aider aux premiers besoins. C'est M. Molé, alors ministre des affaires étrangères, aujourd'hui chef du cabinet, c'est M. Molé qui remit cette somme, de la main à la main, au général Lafayette, et qui en détermina l'usage, d'accord avec lui. 70,000 francs furent portés à Bayonne par M. Chevallon, pour être distribués aux réfugiés qui se rendaient à la frontière, et 30,000 francs à Marseille, par M. Dupont, pour être envoyés au général Torrijos, qui préparait à Gibraltar une expédition sur l'Andalousie.

La seconde partie de ma mission s'adressait aux ministres, agens officiels du gouvernement. Je me présentai chez M. Guizot au moment où il prenait possession du ministère de l'intérieur. Je lui exposai l'objet de ma visite, les intentions des réfugiés espagnols, et lui demandai la réponse catégorique qu'ils attendaient, soit

pour agir, soit pour se désister. M. Guizot me répondit sans hésitation : « Dites à ceux qui vous envoient que la France a commis un crime politique en 1823; qu'elle doit à l'Espagne une réparation complète, éclatante, et que cette réparation sera donnée. » Une réponse si explicite, qui combla de joie les réfugiés espagnols, et les engagea sans retour dans leur entreprise, ne pouvait être une vaine parole; l'effet, comme on va le voir, ne s'en fit pas attendre.

La société *Aide-toi, le ciel t'aidera*, venait de former, sous le nom de *Comité espagnol*, une réunion de membres pris dans son sein, chargée d'employer, pour révolutionner l'Espagne, tous les moyens dont elle disposait. Ce comité se composait de MM. Garnier-Pagès, Loève-Veimars, Marchais, Gauja, E. Arago, V. Schœlcher, et quelques autres. J'y fus adjoint. Notre principale occupation était de rassembler, au pied des Pyrénées, une petite armée d'enrôlés volontaires, qui aurait pénétré en Espagne sous la conduite des généraux réfugiés, et dont l'apparition aurait donné le signal aux patriotes de l'intérieur. Nous adressâmes dans les provinces, aux correspondans de la société, des commissions pour recueillir des secours, et nous reçumes, à Paris, des souscriptions nombreuses. Hors M. Laffitte qui refusa, tous les ministres, y compris M. Sébastiani, nous remirent leurs offrandes personnelles; j'ai encore entre les mains des signatures qu'on peut être étonné de trouver aujourd'hui sur une liste de souscription si révolutionnaire : MM. Bertin de Vaux, Baillot, Gautier, Jacques Lefebvre, Rambuteau, Bérenger, Cunin-Gridaine, etc., etc. M. Casimir Périer, alors ministre sans portefeuille, autorisa son fils aîné à faire partie du comité espagnol, donnant ainsi à nos opérations une couleur presque officielle. Mais M. Guizot, plus que tout autre, nous fournit les moyens de rassembler à la frontière les petites troupes recrutées à Paris. Chaque jour, les voitures publiques avaient un certain nombre de places réservées pour le comité, et destinées à transporter à Bayonne ou à Perpignan les émigrés qui prenaient du service. Des caisses d'armes et d'équipemens étaient expédiées par la même voie. Enfin, d'après l'ordre de M. Guizot, on délivrait à la préfecture de police, sur la simple signature de quelques membres du comité, des feuilles de route collectives pour les volontaires français, italiens, allemands, qui se rendaient à la frontière, et des troupes de cinquante, cent, deux cents

hommes, leurs officiers en tête, partaient, tambour battant, enseignes déployées, recevant sur toute la route les prestations militaires comme des soldats de notre propre armée. Je puis citer, entre autres, et pour donner toujours la preuve de ce que j'avance, les détachemens commandés par MM. Borso di Carminati, Charrier, Barraco, Rouy, Faquinetto, Galante, Cesarini, Legris, Freytag, etc.

Cette fièvre révolutionnaire, dont le gouvernement semblait atteint, lui dura peu. La diplomatie étrangère intervint au Palais-Royal, apportant des propositions de paix et d'alliance. On fit remarquer que les fameux traités du 20 novembre 1815, conclus pour vingt ans, étaient encore la loi politique de l'Europe; que les souverains contractans s'y étaient engagés à maintenir sur le trône de France la famille des Bourbons, et à se garantir mutuellement contre le retour de toute révolution dans ce pays; que Louis-Philippe étant Bourbon lui-même, on pouvait, à la rigueur, ne pas voir dans son avénement une violation des traités, un *casus belli*, mais que ce serait sous la condition qu'il comprimerait lui-même l'esprit démocratique, et donnerait à l'Europe coalisée les mêmes gages de sécurité contre la révolution que donnaient les Bourbons de la branche aînée. L'envoi de M. de Talleyrand pour plénipotentiaire aux conférences de Londres fut la réponse aux insinuations de la diplomatie.

Dès-lors fut oublié le beau rêve de la couronne péninsulaire; l'Espagne, l'Italie, la Pologne, qu'on avait, sinon soulevées, au moins encouragées sous main, furent abandonnées à elles-mêmes. Cependant il fallait, quelque temps encore, cacher ce jeu nouveau. On rusa d'abord, avant de jeter le masque, et je vais citer un fait qui suffira seul à caractériser cette politique de transition. Dans l'émigration espagnole, un homme se trouvait désigné, par la juste popularité de son nom, pour diriger le mouvement révolutionnaire de l'Espagne; c'était le général Mina. Accouru, comme les autres, de Londres à Paris, il alla voir, à son arrivée, celui des ministres français près duquel l'appelait de préférence la similitude de leur profession, M. le maréchal Gérard. Il reçut l'accueil le plus cordial et les assurances les plus positives de sympathie et de protection. Mais M. le maréchal Gérard (et certes ce n'est pas sa loyauté que j'accuse en ceci) lui fit jurer sur l'hon–

neur qu'il se rendrait immédiatement à Bayonne, sans voir personne à Paris, pas même le général Lafayette, qu'il cacherait soigneusement ses projets, son voyage, son nom même, et qu'il suspendrait toute entreprise pendant six à sept semaines, afin de donner à la France le temps de prendre position vis-à-vis de l'Europe, et de se trouver plus libre de ses actions. Mina promit, et tint parole. Mais que cette parole devint funeste! D'abord on perdit, sans agir, le temps le plus précieux, celui où le cabinet de Madrid, plongé dans la stupeur, était incapable d'adopter aucune mesure de salut. Mais un mal plus grand arriva. D'une part, la réserve de Mina et le secret inexplicable dont il s'enveloppait, jetèrent ses amis de France dans la surprise, puis dans le refroidissement et la défiance; d'autre part, son inaction forcée, ses efforts pour ajourner le mouvement, le compromirent plus gravement encore parmi ses compatriotes : les mots de faiblesse, de trahison même, furent prononcés. On l'accusa d'être vendu aux intérêts de l'Angleterre, et d'empêcher le mouvement qui devait donner à la France une suprématie décidée sur la Péninsule. Celui qui devait être le drapeau commun vit d'autres chefs arborer autour de lui des drapeaux indépendans. Une affligeante désunion se mit dans des rangs peu nombreux qu'aurait dû serrer un malheur commun, un égal dévouement à la patrie, et leurs amis de France se refroidirent pour des hommes qui semblaient commencer la guerre civile sur la terre étrangère. Les secours d'hommes, d'armes et d'argent, destinés à Mina, furent remis à d'autres, et l'entreprise n'eut plus de chef, plus de lien, plus d'unité.

Cependant le gouvernement français tournait de plus en plus à la politique nouvelle. Désireux d'ajouter la reconnaissance du cabinet de Madrid à celle des autres cours de l'Europe, il sacrifia décidément la cause espagnole à ses convenances. Les secours de route furent retirés, les départs défendus, et des mesures rigoureuses furent prises contre les réfugiés. Par une contradiction inique, on parut indigné de l'inaction qu'on leur avait commandée; on leur fit également un crime d'avoir conçu des projets de révolution, et de ne les avoir pas accomplis. Des ordres sévères furent adressés aux autorités locales, et, les effets suivant la menace, des infortunés qui s'étaient dépouillés de leurs vêtemens pour acheter des armes, se virent arracher cette uni-

que et dernière propriété. Sans entrer dans le détail de ces affligeantes persécutions, je vais encore citer un fait pour apprendre quel coup mortel en reçut la cause espagnole. Lorsqu'après la résolution désespérée du colonel Valdès, qui franchit la Bidassoa plutôt que de rendre les armes, Mina se vit forcé d'aller lui tendre la main, un plan de campagne fut arrêté par lui, un plan sage, habile, décisif peut-être. Entré le 20 octobre en Espagne, avec une faible troupe, il devait se borner, pendant quelques jours, à d'insignifiantes manœuvres non loin de la frontière de Navarre, bien certain d'attirer sur ce point, et par la seule puissance de son nom, toutes les forces royales dispersées dans les provinces basques, la Navarre et l'Aragon. Huit jours après, le général Plasencia, qui rassemblait dans l'intervalle les pelotons de réfugiés disséminés sur les bords de l'Adour, devait pénétrer dans l'Aragon, alors dépourvu de troupes, et marcher sans coup férir jusqu'à Saragosse, où l'attendaient les libéraux de la province, avec qui cette opération était combinée. En effet, le général Llauder réunit toutes les troupes de l'Aragon à celles de Pampelune pour venir attaquer les réfugiés à Vera. Mais, tandis que Mina, résigné d'avance au revers qui l'attendait, après avoir passé trente heures dans une fente de rocher pour échapper aux battues dirigées contre lui avec des hommes et des chiens, rentrait comme par miracle en France, où il croyait apprendre le succès de son lieutenant, un sous-préfet, en saisissant les caisses d'armes destinées à la troupe de Plasencia, avait rendu stériles le dévouement et la mort de tant de braves, avait fait échouer la plus habile manœuvre, et retardé peut-être l'affranchissement d'un peuple.

Tous ces faits sont consignés dans un mémoire que le général Lafayette mit sous les yeux du roi et des ministres, au commencement du mois de novembre. Ce mémoire, signé par M. Mendizabal, qui avait généreusement sacrifié sa fortune entière dans l'entreprise, au point que ce fut de la Tour de Londres, où il était arrêté pour dettes, qu'il conçut et commença d'exécuter l'expédition de don Pedro sur le Portugal; ce mémoire, dont la minute m'est restée, avait pour objet de proposer au gouvernement une espèce de *mezzo termine*, alors qu'on ordonnait l'*internation* des réfugiés en France.

« ...... Cependant, y disait-on, pour conserver, par un dernier sacrifice, la bonne harmonie entre deux peuples que la nature a faits voisins, et que la liberté doit rendre frères, peut-être pourrions-nous consentir à donner au monde cet exemple de faiblesse si éloigné de notre caractère opiniâtre et fier... Mais une considération plus puissante ne nous laisse pas même le droit de peser ces questions. Nous avons compromis nos frères de l'intérieur, nous les avons désignés aux vengeances d'un gouvernement impitoyable. Déjà les instructions sont commencées, les prisons ouvertes, les échafauds dressés. Des milliers de généreuses victimes vont payer de leur sang le crime irrémissible d'avoir répondu à notre cri de liberté. Mon général, mettez la main sur votre noble cœur : pouvons-nous les laisser périr?..... Pourquoi nous obliger à la résistance, disait-on en terminant, nous qui ne voulons que la concorde; au ressentiment et à la haine, nous qui ne voulons que la reconnaissance et l'amitié? N'est-il aucun moyen de satisfaire à la fois aux vœux de notre nation et aux besoins politiques de la vôtre? Ce n'est pas notre dessein que vous désapprouvez; la révolution d'Espagne est aussi juste, aussi nécessaire que celle que vous vous glorifiez d'avoir accomplie. Ce n'est pas l'affection pour un gouvernement infame, et qui vous traite en ennemi, qui peut vous décider à retenir nos bras. Mais, dans ce moment, nos projets vous embarrassent; vous ne savez comment vous conduire, en présence des étrangers qui mesurent tous vos pas, ni comment respecter ce principe de non-intervention dont vous imposez le respect aux autres. En un mot, vous craignez les regards et les reproches de la diplomatie européenne.... Nous ne demandons au gouvernement français ni argent, ni troupes, ni secours d'aucune espèce. Que son hospitalité ne lui coûte rien, mais qu'il n'emprisonne pas ses hôtes..... Nous ferons plus : toutes ces armes, toutes ces munitions qui nous ont été prises, qu'il les garde; il peut les montrer en triomphe aux diplomates étrangers. Nous ferons plus encore : chaque semaine, nous lui livrerons d'autres armes et d'autres munitions; chaque semaine, ses agens pourront dresser des inventaires de saisies, qui lui serviront de réponses aux notes diplomatiques. Dans ce moment, où l'Europe entière est en agitation, où les troubles d'Angleterre appellent l'attention du monde sur des évènemens plus grands que ceux des Pyrénées, et vont peut-être déli-

vrer le cabinet français du seul obstacle sérieux qu'il trouvât à nous tendre la main; de telles mesures, prises avec sagesse, exécutées avec bonne foi, doivent sauver toutes les apparences, doivent laisser, à vous le respect du principe que vous avez posé, à nous les moyens de conquérir par nos seuls efforts une patrie et la liberté. »

Malgré ces démarches, malgré les remontrances de Lafayette, auxquelles un jeune prince s'associait noblement et chaudement, l'ordre d'interner fut signifié aux libéraux espagnols réunis à la frontière, et l'on donna l'odieux spectacle d'hommes estimables, l'élite d'un peuple, ramenés par les gendarmes à travers la France, comme si Ferdinand VII les eût envoyés aux présides d'Afrique.

Ici commence une seconde ère, et la révolution espagnole, enchaînée en France et par la France, apparaît, se développe et grandit dans l'Espagne elle-même. On sait la mort de Ferdinand VII, qui disait de lui-même : « Je suis le bouchon de la bouteille de bière; quand je sauterai, tout sautera. » On sait les évènemens de Saint-Ildefonse, l'avènement de Christine à la régence, les essais de *despotisme éclairé* tentés par M. Zea, sa chute, et l'apparition aux affaires du premier ministre sorti de l'émigration espagnole. M. Martinez de la Rosa, appelé à diriger l'administration nouvelle, et passant ainsi sans intervalle de la proscription au gouvernement, disait à ses amis : « Ma mission sera courte; je dois conduire l'Espagne du despotisme soi-disant éclairé de mon prédécesseur à la réunion des représentans du pays. Les cortès assemblées, je leur remets le soin des affaires, et mon rôle est fini. » M. Martinez de la Rosa comprenait alors la situation de l'Espagne, et se rendait justice. Il était, en effet, l'homme d'une transition. Son *statut royal*, loin d'être une constitution, comme on paraît le croire, n'est qu'un décret *pour la convocation des cortès générales du royaume*. Mais M. Martinez de la Rosa, et son successeur, M. de Toreno, tous deux hommes de tête, de savoir et de mérite, l'un d'une droiture inaltérable, mais un peu obstinée, l'autre d'une habileté plus souple et plus réelle, se sont laissé abuser par les conseils et les promesses de la politique française. Les notes diplomatiques, comme les autographes de famille, disaient tous invariablement : « Restez où vous êtes, ne cédez plus rien; si les ré-

voltés de la Navarre font des progrès au nom de don Carlos, si la révolution irritée vous pousse et vous déborde, appelez-nous, l'intervention est prête. » Cette promesse, M. Martinez de la Rosa la rappela avant sa chute, et M. de Toreno établit sur elle toute sa politique. S'il tint tête aux juntes insurrectionnelles, c'est qu'il croyait l'armée française l'arme au bras sur les rives de la Bidassoa et du Ter. Poussée à bout, la reine réclama l'intervention armée promise par la France; elle essuya un refus, et, dans les emportemens de son dépit, laissa connaître qu'elle voyait l'abîme où l'avait jetée sa confiance aveugle. Cette politique de faux conseils, appuyés de promesses mensongères, était née à Paris, dans les têtes qui s'appellent gouvernementales, sans que rien fût venu d'Espagne aider à son enfantement. L'ambassadeur qui a représenté la France dans ce pays depuis la révolution de juillet n'en est pas complice. M. de Rayneval, à coup sûr, n'était pas un homme à passions démocratiques; mais il avait du sens, de l'esprit, de la sagacité; il voyait bien les choses, et voulait les voir avant de donner son avis; il sentait bien qu'on s'arrêtait toujours mal à propos, dans des positions faciles à emporter; qu'il fallait, non point céder pas à pas et devant une force toujours croissante, mais faire une large concession, puis essayer de s'y retrancher. On ne le croyait pas. Tandis que le cabinet anglais avait le bon esprit de s'en rapporter à la raison élevée, aux lumières supérieures, au caractère noble et droit de son jeune représentant à Madrid, la fatuité doctrinaire, loin de consulter les faits pour établir son opinion, établissait son opinion en dépit des faits. J'ai vu, en 1834, M. de Rayneval se plaindre avec amertume de ce qu'il n'était ni cru ni consulté, de ce qu'il jouait un rôle contraire à ses opinions, forcé de blâmer au fond du cœur ce qu'on le chargeait de soutenir officiellement. C'était à ce point qu'il m'engageait à écrire sur tel ou tel sujet, m'assurant qu'un article de journal d'opposition avait plus d'effet que toutes ses dépêches diplomatiques. Il est mort avec la conviction, soutenue par l'expérience, qu'il avait bien vu les choses, et le regret de n'avoir pu faire prévaloir cette conviction.

Le refus d'intervention amena un changement radical dans la politique intérieure de l'Espagne. Avec M. de Toreno tomba l'influence française, et l'influence anglaise entra au conseil avec

M. Mendizabal. C'est de Londres qu'était parti ce dernier pour occuper d'abord le ministère des finances, puis la présidence du conseil. Il emportait des instructions du ministère anglais, mais bien différentes de celles qu'avait données notre gouvernement, lequel se bornait à recommander qu'on ne cédât rien à la révolution. « Nous vous connaissons, nous avons confiance en vous, avaient dit les ministres anglais à M. Mendizabal; vous avez prouvé en Portugal ce que vous savez faire. Allez à Madrid, laissez la révolution suivre son cours, détruisez à tout prix le carlisme, cédez aux nécessités pour atteindre ce but, *et, s'il le faut, prenez le bonnet rouge.* » M. Mendizabal put calmer les juntes et préparer, par quelques décrets révolutionnaires, comme la destruction totale des couvens et l'appel de cortès *révisantes*, la victoire que vient de remporter son parti. Une intrigue de cour le renversa, et la politique française reprit un moment le dessus. Isturiz, Galiano, ces mêmes hommes qui avaient été les coryphées des opinions extrêmes, qui s'étaient fait mettre hors la loi par M. de Toreno pour avoir soulevé les juntes, qui avaient dirigé dans les cortès, contre Mendizabal lui-même, l'opposition ultra-libérale, consentirent, par je ne sais quelle misérable ambition ou quelle petite rancune personnelle, à se faire les soutiens et les avocats d'un régime qu'ils avaient combattu, les instrumens éphémères d'un parti qui se servait d'eux sans les adopter. L'Espagne enfin, lasse de tant de fautes, irritée de tant de méfaits, a renversé, par un mouvement spontané, unanime, les derniers champions du parti de la cour et de l'étranger. Elle a relevé la pierre de sa constitution. Nul ne sait, nul ne peut prévoir quel sera l'effet de ce grand mouvement national; peut-être est-il tardif, comme il est désespéré; mais ses causes du moins sont manifestes, sont flagrantes, et il ne me reste qu'à parler des raisons qu'ont eues les Espagnols en rétablissant ce code politique, deux fois librement promulgué, deux fois aboli violemment.

Quiconque a la plus légère teinte de l'histoire de l'Espagne n'a pu manquer de reconnaître un fait évident: c'est l'empire qu'exercent en ce pays les souvenirs historiques; c'est la puissance des choses traditionnelles. Aucune institution exotique ne prend racine dans la terre d'Espagne; si vous voulez l'y faire fleurir, entez-la sur quelque vieux tronc. Les Bourbons y ont apporté la loi salique; la

loi salique n'a pu s'y maintenir, et le souvenir d'Isabelle a été plus fort que la pragmatique de Philippe V. Quand l'Espagne de 1810 donna l'étrange et magnifique spectacle d'un peuple vaincu, envahi, à moitié conquis, sans gouvernement, sans autorité d'aucune espèce, procédant, sous l'occupation étrangère, au choix de ses représentans, à la formation d'une assemblée qui devait à la fois délivrer et constituer la patrie; quand les cortès de Cadix, emprisonnées sur un banc de sable, mais délibérant avec calme au milieu du fracas des armes, entreprirent et terminèrent le grand œuvre d'une loi fondamentale qui reconstituait la société depuis ses bases, ni le peuple, ni l'assemblée ne faisaient chose nouvelle. L'un suivait ses anciens souvenirs, ses habitudes immémoriales; l'autre rétablissait, en les coordonnant, en les mettant d'accord avec les progrès du temps, des mœurs, de la raison publique, en leur imprimant de nouveau la sanction nationale, les antiques dispositions du *Fuero-Juzgo*, des *Partidas* et autres vieilles lois de Castille et d'Aragon. Il n'y a pas, dans la constitution de 1812, qu'on prétend copiée des constitutions démocratiques françaises de 1791, de 1793 et de l'an III, il n'y a pas une seule clause importante qui ne soit empruntée aux vieux codes et aux anciens *fueros* de l'Espagne. C'est ce que j'ai démontré ailleurs (1) par l'analyse de cette œuvre des législateurs de 1812; c'est ce qu'ils déclarent eux-mêmes formellement dans son préambule : « Les cortès générales de la nation espagnole, y est-il dit, bien convaincues, après le plus long examen et la plus mûre délibération, que les *anciennes lois fondamentales* de cette monarchie, accompagnées des mesures et précautions qui garantissent d'une manière stable et permanente leur entier accomplissement, peuvent duement remplir le grand objet d'assurer la gloire et la prospérité de la nation, décrètent la constitution suivante.... »

Au contraire, l'embryon de charte appelé *statut royal*, que la constitution de 1812 vient de renverser, n'était qu'un second et malheureux plagiat de la loi anglaise. Pour la première fois, l'Espagne abandonnait ses antiques formes représentatives pour recourir à des modèles étrangers. Dans le *statut royal*, tout était

(1) *Études sur l'histoire des institutions, de la littérature, du théâtre et des beaux-arts en Espagne*, pag. 81 et suiv.

nouveau, les noms et les choses, la composition de l'assemblée et le mode électoral. Il avait fallu d'abord lui trouver un titre qui indiquât que ce n'était qu'un simple octroi de la royauté, octroi muable, sujet à retour et à révision. Les anciennes cortès, où les trois ordres s'étaient toujours trouvés réunis, comme dans nos états-généraux, étaient divisées en deux chambres, et l'on avait dû créer aussi le nom de *procerès* (magnats du royaume), pour baptiser cette chambre des pairs; innovation malheureuse dans un pays de parfaite égalité, où, sauf la grandesse, qui maudit les chaînes de ses prétendus priviléges, les élémens d'une aristocratie manquent aussi complètement que chez nous.

L'Espagne étant arrivée à la nécessité de réviser son code politique et d'appeler des cortès constituantes, ne valait-il pas mieux que cette révision portât sur la constitution de 1812 que sur le statut royal? L'expérience a fait également connaître aux Espagnols les défauts de l'une et de l'autre. Ils savent que le statut royal est incomplet, informe, antipathique à leurs mœurs, à leurs habitudes constantes. Ils savent que la constitution se ressent de son origine, qu'elle pèche par un excès de qualités, qu'on y reconnaît trop l'exaltation des sentimens généreux, l'enthousiasme du bien qui a aussi son aveuglement, et qu'elle est presque toujours d'une application embarrassée dans la pratique, peut-être impossible. Mais, en révisant le statut royal, ils auraient eu un point de départ tout étranger, tout nouveau; en révisant la constitution, ils partiront d'une base tout espagnole, et leur œuvre aura ses racines dans les plus antiques traditions nationales. Voilà le vrai point de la question.

Il reste à cette question deux autres faces que je vais successivement envisager.

Quand la monarchie d'Isabelle et de Christine appelait à son aide quelques-uns des hommes proscrits naguère par Ferdinand VII, elle se trouvait attaquée de deux graves maladies : une minorité et une guerre de succession. M. Martinez de la Rosa et ses premiers collègues voulurent sauver cette monarchie infirme et languissante en la greffant, si l'on peut ainsi dire, de constitutionnalité, en transportant ses racines du parti apostolique au parti libéral. Ils rêvèrent aussi l'alliance du trône et de la liberté. Pour atteindre leur chimère, ils inventèrent d'abord le *statut*

royal, vieille théorie fripée qu'il croyaient pouvoir rajuster à la taille de l'Espagne. Mais si ce ministère de transition avait fait une loi représentative d'imitation anglaise, ce fut à la France qu'il emprunta son système de gouvernement. Partant de la monarchie, n'ayant point la liberté pour but, et n'appelant celle-ci que pour donner à l'autre aide et assistance, il a dû imiter la politique dont il recevait l'exemple et les conseils, celle du juste-milieu. Ici son erreur a été grande, et sa faute impardonnable. En Espagne, tout répugne au juste-milieu. Non-seulement il ne peut s'accommoder au caractère passionné des habitans, qui ne connaissent aucune transaction entre les idées extrêmes, mais il n'est ni dans la division des classes, ni dans la nature des intérêts matériels, ni enfin dans les souvenirs et les habitudes du pays.

La classe moyenne, succédant en richesses, en importance et en prétentions aux anciennes classes privilégiées, n'existe pas encore en Espagne. A peine commence-t-elle à se former dans les grandes villes, non point dans un état intermédiaire et tenant la balance entre les autres, mais guidant la masse dont elle fait toujours partie. L'Espagne en 1834, comme la France en 1789, ne se divisait qu'en deux parties : d'un côté, les classes à priviléges, à savoir, le clergé, qui ne vivait que de ceux qu'il s'était successivement arrogés, et la noblesse prête à faire bon marché des siens ; de l'autre, le peuple encore immobile, encore inaperçu, ayant partout à sa tête la bourgeoisie instruite et indépendante qu'il laissait agir en son nom.

Les intérêts ne sont pas moins que les classes antipathiques à tout accommodement. Si le clergé, emporté déjà aux premiers coups de l'orage populaire, s'obstinait encore à garder ses biens de main-morte, ses dîmes, ses exemptions des charges de l'état, la noblesse, au contraire, consentait volontiers à rentrer dans le droit commun pour affranchir ses biens-fonds des entraves féodales qui la gênent, qui la ruinent, et partout le peuple, ainsi que la bourgeoisie, voulait la division des terres et l'égale répartition des charges publiques. D'ailleurs, l'Espagne, pays de production et de consommation intérieures, peu industriel, peu commerçant, ne connaît pas tous ces intérêts de richesse fictive, qui, chez des nations comme la France ou l'Angleterre, ont be-

soin de l'immobilité, s'effraient de toute agitation, et consacrent sans relâche leur influence au maintien de l'ordre existant. Pourquoi l'Espagne aurait-elle redouté une révolution? Les blés des Castilles, les vignes de la Manche, les oliviers de l'Andalousie, les troupeaux de l'Estramadure, n'en fourniront pas moins aux minces nécessités de ses habitans : c'est là leur dernier souci. A côté des besoins matériels, il n'est qu'un seul intérêt qui puisse peser de quelque poids dans les affaires publiques, et celui-là, précisément, tend aussi fort au changement et à l'instabilité que d'autres intérêts, dans d'autres pays, tendent à la conservation. En Espagne, par des raisons qu'il serait trop long de développer ici, les professions indépendantes sont rares et peu recherchées; au contraire, tout le monde veut des places. Au lieu d'attendre son existence et sa fortune des chances qu'offre le talent ou l'industrie, on préfère la vie commode que donnent des émolumens fixes. Le nombre des employés est immense, celui des solliciteurs égal, et l'on peut dire de l'Espagne, plus que d'aucun autre pays, qu'il y a deux nations, l'une payée, l'autre payante. Dans ce conflit de gens qui occupent les emplois, ou qui en ont été chassés, ou qui veulent y parvenir, dans cette guerre que se livrent les intérêts personnels sous le masque des opinions, il n'y a point de place pour l'indécision et la tiédeur. On ne parvient que par le dévouement vrai ou simulé à un parti; on ne se soutient qu'aux mêmes conditions, et bientôt, soit pour conserver un emploi, soit pour en déposséder autrui, on se trouve engagé dans les rangs extrêmes de l'opinion qu'on a choisie. Ceux qui connaissent un peu l'Espagne ne nieront point l'exactitude de cette situation spéciale.

Enfin, le système modérateur, imité du juste-milieu français, n'était pas plus conforme aux habitudes et aux souvenirs historiques d'un pays, où toute institution, lente à s'établir, jette d'indestructibles racines, où il faut chercher l'origine de tout usage politique dans les municipalités romaines et les conciles des Goths. On conçoit, à la rigueur, qu'après les quinze années de la restauration, la France de 1830 ait de nouveau tenté l'essai d'une charte qu'on n'appelait plus octroyée, mais consentie, et que ses législateurs prétendaient avoir, en une séance, suffisamment améliorée. Mais la masse des Espagnols, qui n'ont pas étudié les

théories anglaises, qui, d'ailleurs, n'ont encore eu de leurs princes ni octroi ni consentement, ne se rappellent et ne conçoivent que deux systèmes possibles de gouvernement : ou le despotisme pur, tel que l'ont fait les princes de la maison d'Autriche, tel que l'ont perfectionné ceux de la maison de Bourbon, et dont Ferdinand VII a joui seize années durant; ou le pouvoir populaire, exercé par une assemblée gouvernante, tel que l'ont possédé les anciennes cortès jusqu'à Charles-Quint, et les cortès modernes de 1812 et de 1820. Toutes ces subtiles distinctions sur le jeu et la pondération des pouvoirs sociaux ne sont pas à leur portée; ce qu'ils ont vu et voient clairement, c'est qu'entre les deux principes contraires, il n'est point d'accord possible, et que l'un doit triompher de l'autre. Pas de milieu : l'Espagne doit avoir ou l'absolutisme avec don Carlos, ou l'antique liberté avec la constitution rajeunie. Son choix est à faire.

Jusqu'à présent j'ai raisonné en quelque sorte par abstraction, comme si l'Espagne n'avait qu'à choisir, dans le repos et la paix, le meilleur moyen de se constituer. Mais une guerre civile acharnée, impitoyable, atroce, la désole depuis bientôt trois ans. Il faut que cette guerre ait un terme. C'est la troisième face de la question.

Qu'on envisage cette lutte sanglante comme une guerre de succession, ce qui est faux, ou comme une guerre d'indépendance soutenue par les provinces soulevées pour la conservation de leurs franchises, ce qui est vrai; toujours est-il que le juste-milieu espagnol n'a pu ni la terminer, ni même en promettre la fin. Malgré le traité de quadruple alliance, malgré la coopération plus ou moins utile et sincère de ses trois alliés, il a vainement usé, devant les montagnes de la Navarre, ses trésors et ses armées, ses négociateurs et ses généraux. N'est-il pas juste d'espérer que l'élan imprimé par les juntes provinciales, par la proclamation instantanée de la constitution, ira se communiquer à l'armée, doublera sa force numérique et sa force morale? N'est-il pas juste d'espérer que des rangs de cette armée sortira, comme des bataillons volontaires de la république française, quelque nouveau Hoche pour vaincre et pacifier cette nouvelle Vendée? Le général San-Miguel avait raison, lorsqu'en se soulevant, le premier des chefs établis, il disait aux Aragonais : « Jusqu'à ce jour nous étions sans drapeau;

la constitution sera la bannière qui réunira tout le parti de la liberté. »

Mais peut-être n'est-il pas besoin de ces efforts et de cette victoire. Peut-être une transaction devient-elle possible aujourd'hui, et le plus beau triomphe de la révolution serait de finir la guerre de Navarre sans massacres, sans combat, sans effusion de sang. On sait maintenant les vraies causes et le vrai caractère de la révolte des provinces basques. On sait que ces provinces, unies, mais non incorporées à l'Espagne, simple annexe, mais non partie intégrante de la monarchie, reconnaissant dans le roi un suzerain, mais non un maître, ne lui devant aucun impôt d'hommes ou d'argent, administrant elles-mêmes leurs revenus, disposant de leurs milices, nommant leurs chefs et leurs magistrats, ayant leur langue propre, comme leurs constitutions particulières; on sait, dis-je, qu'elles ont pris les armes pour la conservation de ces franchises précieuses; qu'elles soutiennent, non une guerre d'opinion, mais une guerre d'intérêt; non une guerre civile, mais une guerre d'indépendance; que le prétendant n'est pour elles qu'un drapeau qui leur assure les secours des absolutistes des autres provinces, des souverains et des autocraties de l'Europe; qu'enfin, si elles veulent que l'Espagne soit esclave sous un roi absolu, c'est pour rester libres sous leurs constitutions républicaines. Ailleurs aussi (1), il y a plus de deux ans, j'ai développé cette opinion, qu'un fait confirme d'une manière irréfragable : c'est que les Navarrais et les Biscayens ont fait, comme on dit, leurs affaires, mais non celles du prétendant; qu'ils soutiennent une guerre de défense, non d'attaque, et que, même après leurs plus grands succès et malgré les exhortations des protecteurs qu'ils ont à l'étranger, leur chef s'appelât-il Villareal ou Zumalacarregui, jamais ils n'ont permis à don Carlos, je ne dirai pas de marcher sur Madrid, mais seulement de s'approcher de l'Ebre. Aujourd'hui, ces provinces sont fatiguées d'une lutte sans relâche, épuisées par une guerre de dévastation, qui se fait sur leur territoire. Elles désirent une trève, un arrangement, plus encore peut-être que l'Espagne assaillante. Elles cherchent, comme l'avouait naguère le généralissime Villareal dans une entrevue, un moyen de rendre les armes sans bassesse

(1) Voir l'ouvrage précédemment cité, pag. 97 et suiv.

(*un medio de entregar las armas sin vileza*). Ce moyen, la constitution peut l'offrir. Déjà la Navarre et les provinces basques lui ont été soumises de 1820 à 1823; elles y trouveraient peut-être de suffisantes compensations à la perte de leurs franchises, surtout si leurs représentans assistaient au travail de révision. D'ailleurs, rien n'empêche le gouvernement constitutionnel, en considérant la véritable situation de ces provinces et leur indépendance immémoriale de l'Espagne, de faire à son tour des concessions, et de leur laisser les *fueros* les moins incompatibles avec l'état général du pays. Une déclaration faite en ce sens, à la fin de 1833, aurait étouffé, dès sa naissance, l'insurrection des provinces basques; aujourd'hui, une transaction peut la terminer honorablement, et, plus qu'une victoire à force ouverte, elle prouverait, aux yeux du monde, la puissance de la révolution qui vient de s'accomplir.

Après l'historique des faits qui devait précéder toute dissertation, j'espère, si je ne m'abuse, avoir fait comprendre trois choses: 1° que la nation espagnole devant se donner, par voie de révision, un code politique, il vaut mieux que les cortès prochaines révisent la constitution de 1812 que le statut royal, l'une étant d'origine espagnole, l'autre d'importation étrangère; 2° que le système intermédiaire et modérateur ne convenant point à la nature du pays et aux nécessités de sa situation, il est heureux, quoi qu'il arrive, que l'Espagne en soit sortie pour se placer franchement dans le régime de la liberté contre celui de l'absolutisme; 3° que le gouvernement constitutionnel aura plus de moyens que l'autre pour soumettre les provinces révoltées, soit par la guerre, soit par la paix.

Maintenant, que le ministère doctrinaire prenne un parti.

LOUIS VIARDOT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 septembre 1836.

« Pour se faire pardonner le pouvoir, écrivait M. Guizot en 1821, il faut le garder long-temps, et non pas y revenir sans cesse. De petites et fréquentes vicissitudes dans une grande situation ont pour la masse des spectateurs quelque chose de déplaisant et presque d'ennuyeux. Elles diminuent celui qui les accepte, quand elles ne le décrient pas. » Nous sommes de l'avis de M. Guizot, et nous le trouvons lui-même fort diminué depuis sa rentrée au pouvoir : *minor rediit*. Quelle raison vraiment politique peut-il assigner à son retour? Est-il rappelé par la majorité parlementaire? Les chambres sont absentes, et, convoquées, elles l'ont abandonné et l'abandonneront probablement encore. A-t-il quelque grand dessein à exécuter à l'intérieur? Point. Pour les relations de la France avec l'Europe, il n'en faut pas parler; on y connaît la pâle incertitude de M. Guizot.

Nous avions eu plus d'estime pour la valeur politique de M. Guizot qu'il n'en a lui-même : nous n'aurions pas attendu de lui un retour aux affaires sans cause et sans avenir, ni une convoitise du ministère si dépourvue de patience et de véritable ambition. Aussi que de fautes lui a fait faire en quelques jours cette monomanie d'existence ministérielle! Il était parti de Lisieux dans la pensée de la présidence; mais, sur le théâtre même des affaires, il a dû se désister de ses plus hautes espérances: alors on l'a vu, passant d'un extrême à l'autre, se réfugier dans l'affectation d'un rôle modeste, et chercher à primer la présidence nominale par l'humble spécialité d'un petit département. On a offert à M. Guizot le ministère de l'intérieur, il n'a pas voulu le prendre; peut-être a-t-il craint les souvenirs de 1830, et les rapprochemens accablans que les lieux

et les murs mêmes lui rappelleraient à toute heure; il aurait retrouvé le cabinet dans lequel il donnait audience aux réfugiés espagnols, et acceptait l'entière complicité de la propagande révolutionnaire; peut-être n'a-t-il pas voulu prendre sur lui la responsabilité éclatante et directe des affaires intérieures. Il a mis à ce département M. Gasparin, dont il avait, il y a quelques années, exigé la présence auprès de M. Thiers pour surveiller ce dernier; mais voici qu'aujourd'hui M. Guizot ne se croit plus assez sûr de M. Gasparin lui-même, et il lui donne, à lui aussi, un surveillant! et quel surveillant? M. de Rémusat!

M. Guizot est loin de lire aussi bien dans les hommes que dans les livres; il se trompe souvent sur le caractère et l'aptitude de ses amis, sur la valeur et la mise en œuvre de ses instrumens. M. de Rémusat, nouveau sous-secrétaire d'état, doit, d'après les vues de M. Guizot, surveiller tant M. Gasparin que l'esprit public, imprimer une sorte d'unité à la presse ministérielle, aviser aux réponses qu'il faudra faire à l'opposition, correspondre avec les préfets pour ce qui concerne les élections; enfin, en cas de dissolution, mener au combat la phalange ministérielle sur tous les points, exciter, caresser, intimider. Pour cette besogne, il faut de l'activité, du fanatisme, un zèle à toute épreuve, et personne ne saurait moins y convenir que le nouveau sous-secrétaire d'état. M. de Rémusat a trop de paresse et d'indépendance dans l'esprit, trop d'élégance et de liberté dans ses mœurs et son langage, pour descendre aux services qu'on attend de lui. Il y a étourderie de sa part à accepter de pareilles fonctions. M. de Rémusat est homme à deviser agréablement sur les fautes et les bévues de son administration; on pourra le surprendre à s'en moquer, au lieu de la défendre. Il n'y a pas en lui l'étoffe, soit d'un censeur, soit d'un commissaire de police; c'est un libre et ingénieux causeur, et ses collègues doivent s'estimer heureux s'il n'est dans le cabinet qu'un élégant hors-d'œuvre, et s'ils échappent à ses sarcasmes et à ses épigrammes. Qu'a dû penser, par exemple, M. de Rémusat de la prétention de M. Guizot, d'être un homme de juillet, lui qui l'a vu, ainsi que M. de Broglie, protester dans les bureaux du *Globe* contre la première apparition du drapeau tricolore? Quelle maladresse de réveiller de pareils souvenirs!

Les fautes n'ont pas manqué à M. Guizot depuis son retour de Lisieux; lui qui se vante d'être, par excellence, l'homme de la majorité parlementaire, non-seulement est revenu au pouvoir en l'absence des chambres, mais il a montré une défiance imprudente envers la majorité en demandant au roi la faculté de prononcer à son gré la dissolution. Sur ce point, il a essuyé un refus formel; il paraît qu'il lui a été répondu qu'on ne voulait, en aucune façon, engager l'avenir et la liberté de la couronne;

que s'il croyait pouvoir marcher avec les élémens connus, il entrât au ministère, sinon, non. A moins d'un grand défaut de réflexion et d'une inconcevable légèreté, M. Guizot doit être convaincu aujourd'hui qu'à la moindre hésitation des chambres, il sera abandonné sur-le-champ par la couronne. Voilà qui peut expliquer l'indécision du nouveau cabinet.

Repoussé dans sa prétention de dissoudre à son gré la chambre, M. Guizot a reporté toute sa raideur sur le personnel du ministère de l'intérieur. Il faut dire que les nouveaux ministres désiraient tous le maintien de M. de Montalivet, et la couronne a refusé pendant treize jours de l'abandonner. Mais M. Guizot a une antipathie particulière pour M. de Montalivet; la position de celui-ci auprès du roi lui porte ombrage; ces sentimens l'ont emporté sur son désir bien connu de plaire au maître.

Tout est fâcheux dans l'avènement du nouveau ministère; tout y décèle une profonde inintelligence des hautes convenances politiques. Si quelque chose prêtait quelque crédit à l'étranger au parti doctrinaire, c'était l'alliance anglaise; et voilà M. Guizot qui entre aux affaires dans le but patent d'en arrêter les effets salutaires pour la liberté constitutionnelle du midi de l'Europe; mais qu'importe à M. Guizot? La politique pour lui, c'est une résistance systématique, qui confond tout, les réformes nécessaires et les utopies chimériques; c'est la compression intérieure et la méconnaissance des affaires du dehors. M. Guizot n'a aucun souci de l'Europe , du monde; il n'a jamais cherché à faire prévaloir, dans le conseil, une seule idée en politique étrangère; il sera tour à tour Anglais, Russe, Autrichien, pourvu qu'on lui abandonne l'intérieur.

Il est certain que l'ancien ministère, quelles qu'aient été d'ailleurs ses incertitudes et ses demi-mesures, s'est retiré sur une question de liberté et de dignité extérieure; il voulait, dans les limites de la quadruple alliance, prêter à l'Espagne constitutionnelle un secours puissant et réel, abattre don Carlos, ôter par cet avantage décisif tout prétexte aux excès ultra-révolutionnaires, et pacifier l'Espagne. Enfin, quels qu'eussent été les évènemens, l'ancien ministère voulait la *révolution espagnole quand même.* L'Europe du nord l'a bien compris, et n'a pas permis à la France une coopération aussi puissante; elle a demandé, et, nous le disons avec douleur, elle a obtenu l'abandon de toutes les résolutions et de tous les préparatifs du cabinet du 22 février, qui, depuis le 5 août, n'a plus été libre, et a vu défaire son ouvrage et ses combinaisons.

Don Carlos à Madrid sera un échec pour tout ce qui en Europe ne trempe pas dans l'absolutisme pur, pour tout ce qui participe, dans quelque degré que ce soit, à l'esprit progressif et constitutionnel. Don Carlos à Madrid relève la cause et l'étendard des dynasties déchues; il offre un refuge, une armée, des frontières limitrophes au carlisme fran-

çais; don Carlos à Madrid détruit tout les résultats qu'on s'était vanté de conquérir au profit des monarchies constitutionnelles par le système de paix suivi depuis six ans.

Dans le nouveau cabinet, la direction de la politique étrangère est confiée à M. Molé. Nous ne ferons pas un crime au nouveau président du conseil d'un ouvrage de jeunesse, où il exaltait l'empereur et les merveilles qu'enfantait une volonté souveraine et forte. Le spectacle était assez beau pour arracher des cris d'enthousiasme; aussi, nous ne reprocherons pas à un des noms de l'ancienne France d'avoir salué dans Napoléon le successeur de Louis XIV, et d'avoir reconnu la légitimité de la gloire. N'oublions pas non plus qu'en 1830, M. Molé prononça le mot de non-intervention dans un sens libéral. C'était dire à l'Europe : La France ne cherchera pas à propager au dehors les sentimens et les principes révolutionnaires; mais elle ne permettra pas qu'un peuple qui voudra sincèrement réformer ses institutions et conquérir sa liberté, soit troublé dans l'exercice de son droit inaliénable. M. Molé quitta le pouvoir sitôt que le principe de la non-intervention ne fut plus maintenu avec fermeté. Il rentre aujourd'hui aux affaires. Pourquoi? On a pensé qu'il avait surtout été décidé à l'acceptation de la présidence par la crainte de paraître abdiquer toute importance et toute prétention politique, en se réduisant toujours au rôle de médecin consultant dans les crises ministérielles. Mais enfin, quel qu'ait été le motif, que fera M. Molé du pouvoir qu'il s'est déterminé à reprendre? Nous ne pouvons croire qu'il accepte une présidence purement nominale, et qu'il se résigne à couvrir de son nom et de son seing les prescriptions de M. Guizot. L'alliance de ces deux personnages ne saurait être durable : M. Molé est toujours, aux yeux de M. Guizot, un *bonapartiste* entièrement étranger aux vrais principes du gouvernement *anglais* et *doctrinaire*. D'un autre côté, le dogmatisme de M. Guizot a toujours pesé à M. Molé. On assure qu'il est dans l'intention de prouver que sa présidence est réelle et non pas nominale, et qu'il est véritablement chef du cabinet. La volonté de M. Guizot n'est pas la seule contre laquelle le président du conseil pourrait avoir à lutter. Il en est une autre plus élevée et plus puissante; nous verrons s'il aura sur ce point une fermeté difficile sans doute, mais nécessaire.

M. Molé a été appelé au conseil pour faire un point d'arrêt dans les affaires espagnoles à toute participation française. C'est la non-intervention retournée contre l'intérêt qui en avait fait prononcer le mot. Cette abdication subite de toute influence française est un fait contre-révolutionnaire; elle paralyse tous les effets moraux de la quadruple alliance; désormais l'Europe semble d'accord pour assister avec une curiosité égoïste aux déchiremens de l'Espagne, à ses douleurs et peut-être à ses excès.

L'Espagne est un bien malheureux pays; elle expie chèrement ses splendeurs du moyen-âge et son dernier éclat au XVIe siècle; elle n'a plus la vie du passé, l'énergie des anciens jours, le génie catholique. Elle n'a pas encore été suffisamment pénétrée par l'esprit moderne et philosophique; elle ne peut s'enfanter à elle-même des institutions qui la satisfassent et l'expriment. Elle ne peut trouver d'hommes d'état qui sachent la comprendre et la servir. M. Martinez de la Rosa, avec son *statut royal*, n'a fait qu'une malencontreuse imitation des constitutions anglaise et française. Or, sans partager sur l'Espagne toutes les appréciations historiques que l'amiral Grivel vient d'adresser, il y a quelques jours, au *Journal des Débats*, il est certain qu'il y a là un esprit local et fédéral qu'il faut satisfaire, avant tout, même dans l'intérêt d'une unité centrale et forte dont un pays comme l'Espagne ne saurait guère se passer. M. Martinez de la Rosa a manqué une de ces grandes occasions dont la perte est toujours féconde en calamités; il n'a rien eu d'espagnol, de national, d'intelligent. Si aujourd'hui l'Espagne se rallie à la constitution de 1812, c'est que cette esquisse improvisée au milieu d'une résistance héroïque, représente à la fois pour elle la cause de l'indépendance et des franchises provinciales. Puissent les nouvelles cortès qui s'assembleront dans quelques mois donner enfin une expression aux sentimens et aux droits du peuple espagnol!

L'ancien ministère doctrinaire du 11 octobre a constamment travaillé à imprimer une direction rétrograde aux affaires de la Péninsule; en vain M. de Rayneval cherchait-il à l'éclairer et à lui faire changer de vues; le courrier de Paris lui apportait toujours pour réponse des instructions de plus en plus anti-libérales : aussi notre représentant à Madrid, se sentant humilié du rôle qui lui était imposé, cherchait à circonscrire sa sphère d'action au lieu de l'étendre, et abandonnait à la diplomatie de l'Angleterre et de M. de Villiers l'honneur d'une influence active et démocratique. Cette situation fausse n'a pas peu contribué à jeter dans le cœur et sur les derniers jours de M. de Rayneval une amertume mortelle.

L'Angleterre n'a pu voir sans le plus vif mécontentement l'abandon qu'a fait notre politique officielle de la cause de la révolution espagnole, c'est de toutes parts une haute clameur contre le cabinet du 6 septembre. Singulière position que celle du parti doctrinaire! Il s'était vanté d'amitiés honorables et d'une noble solidarité dans le parti whig. L'année dernière les lois de septembre ont fait perdre à MM. de Broglie et Guizot toute alliance politique de l'autre côté du détroit. Aux yeux d'un Anglais, whig ou tory, toucher au jury, à la liberté individuelle, à la liberté de la presse, est une forfaiture qui ne se pardonne pas. Aujourd'hui les doctrinaires rompent encore avec les hommes dont ils se disent

les élèves et les amis, et ce sont eux qui annulent la quadruple alliance. Aussi nous écrit-on de Londres qu'on ne conçoit rien à une pareille conduite de la part de gens qui affectaient les apparences d'une politique profonde et systématique. Dans l'ardeur des collisions violentes, les hommes du 11 octobre avaient pu faire quelque illusion, à force de répéter leurs protestations d'attachement à la cause constitutionnelle; mais aujourd'hui les déceptions ne sont plus possibles : on les connaît à l'intérieur par les lois de septembre; on les connaît à l'étranger par une politique qui peut amener l'entrée de don Carlos à Madrid.

Sauf la malheureuse affaire de Jadraque, où Gomez a remporté un avantage sur les constitutionnels, il ne s'est rien passé de fort remarquable en Espagne. Le ministère n'est pas encore complet, et en supposant qu'il reste composé comme il l'est à présent, et sous la présidence de M. Calatrava, il ne le sera peut-être pas de long-temps, et c'est assurément la chose du monde la moins importante. Il n'y a pour le moment que deux choses à faire en Espagne, remplir le trésor, ce qui est très difficile, réorganiser l'armée, ce qui ne l'est pas moins. Le reste ne signifie rien; cortès, décrets, liberté de la presse, épuration de fonctionnaires, tout cela, sans doute, pourra être un jour fort bon, à son temps, à son heure; mais actuellement, rien de tout cela n'avance d'une minute l'accomplissement du grand objet qu'on doit se proposer, la fin de la guerre civile; car voilà le but, et les deux choses à faire que nous avons indiquées n'en sont que les moyens. Malheureusement, la situation est telle, et, en dépit des efforts du ministère, s'aggrave tellement de jour en jour, que malgré soi et malgré toutes ses sympathies, on se surprend à la croire désespérée.

Quelque bonnes intentions que l'on suppose à un ministère, quels que soient les talens, l'intelligence, le dévouement, la supériorité d'esprit de sept ou huit hommes appelés à sauver un pays, seuls ils ne peuvent rien, et nous ne ferions pas cette réflexion, presque triviale à force d'être vraie, si nous ne voulions pas en venir à exprimer une opinion basée sur la connaissance parfaite de ce qui se passe en Espagne, l'opinion que M. Calatrava et ses collègues sont pour le moment tout seuls à la tâche. Nous ne croyons pas du tout que l'Espagne soit indifférente au triomphe de l'un ou de l'autre des trois partis qui se la disputent; cela n'est pas possible. Mais plus la crise devient menaçante, plus la nation s'abandonne; plus l'ensemble du pays se divise, plus les individualités se retirent; plus chacun se plonge dans l'obscurité de son existence domestique, et plus dans l'incertitude de l'avenir on arrange, l'un sa défection, l'autre sa fuite, tous avec le désir d'échapper à la tempête des réactions, en se faisant oublier.

Pendant que le ministère promulgue des décrets pour renforcer les armées d'opération, celles qui existaient se dissolvent de toutes parts. Un très grand nombre d'officiers ont quitté leurs corps, ou chassés par leurs soldats, ou parce qu'ils ne veulent plus servir; les soldats eux-mêmes, qui depuis long-temps ne sont pas payés, retournent dans leurs foyers, et c'est l'histoire du tonneau des Danaïdes. On a vu des armées se battre et gagner des batailles, sans habits, sans souliers, sans solde; mais ces armées-là étaient soutenues par une grande passion, par un sentiment très fort, par une exaltation profonde et vraie. Don Carlos ne serait plus en Espagne, et ses lieutenans ne paraîtraient pas à la fois aux portes de Valence, de Saragosse et de Madrid, s'il y avait eu dans les armées espagnoles quelque chose de pareil pour les faire marcher en avant, à défaut de solde régulière, d'habits et de munitions.

M. Egea, qui occupe par *intérim* le ministère des finances, a trouvé les caisses publiques absolument vides, et l'un de ses premiers soins a dû être de songer à les remplir. On a décrété à cet effet un emprunt forcé ou contribution extraordinaire de 200,000,000 de réaux (50,000,000 de fr.), qui sera répartie sur toutes les propriétés par les administrations locales, et qui ne peut manquer de conduire bientôt à un système d'assignats ou papier quelconque, représentant la valeur des biens nationaux à la disposition du gouvernement. Mais comme le travail de répartition ne sera terminé que dans un mois au plus tôt, et qu'il faut de l'argent pour subvenir à des besoins d'une urgence extrême, le ministère s'est adressé aux citoyens, et leur a demandé des avances sur la contribution extraordinaire. Nous ne savons trop quelles ressources produira l'emprunt forcé, parce qu'il y aura souvent impossibilité absolue de recouvrement; mais tout le poids en tombera nécessairement sur quelques grandes villes, déjà écrasées, où le commerce est anéanti, comme Barcelonne, Cadix, Valence, Séville, Malaga, et plusieurs autres, et il fera au gouvernement beaucoup d'ennemis, ce qui, pour être un mal inévitable, n'en est pas moins un grand mal. Quant à la vente des biens du clergé, elle ne pourra se faire qu'à des conditions de perte énorme pour le trésor, et elle est impossible dans toutes les provinces qui sont sillonnées de partis carlistes.

Ce décret, celui d'un appel de cinquante mille hommes sous les armes, celui qui mobilise une partie de la garde nationale et la réunit au chef-lieu de la province, un décret qui porte que les lois des deux époques constitutionnelles auront besoin, pour être remises en vigueur, d'une ordonnance spéciale à chacune d'elles, ont mécontenté la presse et donné lieu de reprocher au ministère sa mollesse et sa timidité.

Cependant plusieurs juntes insurrectionnelles, et de celles qui faisaient le plus de bruit, se sont dissoutes, les unes de fort bonne grâce, à la pre-

mière nouvelle des évènemens qui avaient décidé la reine à reconnaître et faire proclamer la constitution, les autres après avoir opposé une certaine résistance, et non sans avoir provoqué de la part des populations quelques démonstrations assez hostiles. Il en reste encore, et quelques-unes n'ont fait que se transformer en municipalités constitutionnelles ou juntes d'armement et de défense. Mais toutes auront consommé en pure perte des ressources précieuses, et il y aura eu cette fois, comme l'année dernière, bien des concussions sur lesquelles il faudra que le gouvernement ferme les yeux, quoiqu'il ait demandé compte à ces autorités, dans le délai de soixante jours, de leur administration et des fonds publics qui leur ont passé par les mains. Elles ont toutes réussi, par divers moyens, à se procurer des sommes relativement assez fortes; la junte de Grenade a frappé d'une contribution énorme et payable en deux heures les propriétés des individus carlistes, absens ou présens : celles du duc de Wellington, par exemple, ont été taxées à 75,000 francs, c'est-à-dire, assure-t-on, au revenu de toute une année; M. Martinez de la Rosa s'est vu aussi ranger au nombre des carlistes, et imposer comme tel à une somme considérable. Il est vrai que ces extravagances, relevées par toutes les injustices qui accompagnent nécessairement le triomphe passager d'une minorité, ont fini par soulever la garde nationale, qui a chassé la junte. Cette corporation avait été installée par une colonne propagandiste sortie de Malaga, et qui s'est avancée en faisant la révolution partout, jusqu'aux défilés de Despegnaperros, où devait se réunir l'armée d'Andalousie pour marcher ensuite sur Madrid.

Les juntes de Malaga et de Cadix ont battu monnaie en prenant certaines mesures douanières dont le commerce anglais a profité. Celle de Malaga, qui, aussitôt après la révolution du 26 juillet, eut besoin d'argent pour l'expédition que nous venons de rappeler, fit d'abord vendre, à 50 pour 100 de rabais, une forte partie de sel qui était dans les magasins de la ville, opération dont quelques spéculateurs seulement ont réalisé le bénéfice; ensuite, cette première ressource étant épuisée, elle imagina de permettre, pour quinze jours seulement, l'introduction de marchandises anglaises prohibées, sauf acquittement d'un droit assez léger. Il arriva aussitôt de Gibraltar une masse prodigieuse d'étoffes anglaises et autres produits, qui ont inondé, par Malaga, tout le midi de l'Espagne, et resserré d'autant, pour quelques mois, le débouché des manufactures de la Catalogne. Jamais l'Angleterre n'a oublié, dans les troubles de la Péninsule, les intérêts de son industrie, et elle poursuivait sous M. Mendizabal un traité de commerce dont il est fort possible qu'elle songe maintenant à reprendre la négociation, à la faveur de la position que lui ont faite les derniers évènemens.

Dès les premiers jours qui ont suivi le rétablissement de la constitution, ses partisans avaient eu à se féliciter de quelques succès militaires, auxquels on a donné d'autant plus d'importance qu'ils sont plus rares. Mais depuis, les armes de la reine ont éprouvé plusieurs échecs ou n'ont pu empêcher les carlistes de faire à peu près ce qu'ils voulaient. Ainsi, le général Basilio Garcia, qui s'était jeté dans la province de Soria et interceptait, au commencement du mois d'août, les communications entre Madrid et la France par la route de l'Aragon, a repassé l'Èbre et regagné la Navarre sans être entamé, malgré tous les efforts de plusieurs généraux envoyés à sa poursuite, malgré une crue extraordinaire qui l'avait retenu quelques jours sur la rive droite, malgré les milices de Sarragosse et le capitaine-général Évaristo San-Miguel. Au moins il ne menaçait plus Madrid, et c'était toujours un avantage qu'il eût évacué le pays, bien qu'il emmenât des recrues, des chevaux, des munitions, de l'argent; mais au moment où l'on s'y attendait le moins, voilà Gomez qui arrive encore plus près de la capitale, sur cette même route de Madrid à Sarragosse, et qui bat les troupes constitutionnelles dirigées contre lui. C'étaient les mêmes régimens qui avaient été pendant quelque temps maîtres absolus de Madrid, et qu'on avait eu tant de mal à en faire sortir. Le général Espartero, le meilleur de l'armée espagnole, qui poursuivait Gomez depuis près de deux mois sans jamais atteindre le gros de ses forces, a fini par tomber malade de fatigue, et sa division, fort affaiblie sans doute, n'était plus commandée par lui quand le chef carliste est venu braver la révolution à quelques heures de Madrid. Il paraît que le grand talent de Gomez consiste à dérober ses mouvemens, et qu'il a des soldats infatigables. Entouré d'ennemis après son entrée en Galice, il a su leur échapper et conserver toujours sur Espartero, le plus redoutable de tous, plus de vingt-quatre heures d'avance, quoiqu'il traînât avec lui un butin considérable. Cela tient sans doute aussi à ce que les paysans le servaient bien et servaient mal ceux qui étaient à sa poursuite. Après l'affaire de Jadraque, on ne sait au juste quelle direction il a prise, et on suppose qu'il veut opérer sa jonction avec quelques bandes avancées de la faction de Valence.

Cependant l'inaction de don Carlos depuis les évènemens de Saint-Ildefonse a causé une grande surprise à tous les partis; on s'attendait généralement à lui voir essayer un mouvement hardi contre cette armée sans discipline et sans chef qui fait face à l'insurrection carliste sur l'Èbre. Mais rien n'a indiqué même que ses généraux en aient eu la moindre pensée. Nous ne hasarderons pas des conjectures sur un fait dont les causes sont fort bien connues sans doute de ceux qui reçoivent à Paris *en épreuve,* ou qui dictent les proclamations du prétendant. Mais ce que nous savons

bien, c'est que bon nombre de ses amis en Europe ont cru qu'il ne perdrait pas un instant pour s'élancer sur la route de Madrid, et que bon nombre de ses ennemis l'ont craint.

Quoi qu'il en soit, jamais une victoire, nous ne disons pas une victoire décisive, car il en faudra plus d'une, n'a été plus nécessaire aux troupes de la reine. Si elles peuvent se réorganiser, elles le feraient sous cette heureuse influence, et si elles ne reçoivent pas une impulsion énergique, si la confusion actuelle se prolonge encore quelque temps, ce sera une cause compromise. Un coup de main hardi rendra maître de la capitale quelqu'un des lieutenans de don Carlos, et alors modérés et révolutionnaires, tous ceux qui ont fait acte d'adhésion au gouvernement de la reine et à la succession féminine, seront enveloppés dans une réaction effroyable dont les instrumens sont tout prêts et attendent patiemment leur jour; mais la lutte ne sera pas terminée et coûtera encore bien du sang.

On assure que le ministère espagnol ne doit pas remplacer à Paris M. le général Alava, qui a refusé de prêter serment à la constitution de 1812. M. Alava conservera ses fonctions d'ambassadeur. C'est une galanterie dont on veut se faire un mérite auprès du gouvernement français, pour en obtenir les secours promis par M. de Bois-le-Comte à M. Isturitz; et tel est probablement l'objet de la mission de M. Marliani, qui est arrivé ces jours derniers.

On s'attendait généralement à voir M. Mendizabal revenir aux affaires; mais il n'en est pas question, ce qui ne doit s'entendre que d'un portefeuille et d'une place dans le conseil; car M. Mendizabal reste dans les coulisses et conserve son attitude de protecteur du ministère Calatrava. Il travaille ostensiblement avec les membres du cabinet, et l'opinion publique de Madrid attribue à son inspiration toute-puissante leurs actes les plus importans. Il a ou du moins il affecte une confiance imperturbable, qu'il fait partager jusqu'à un certain point à la légation anglaise, dont les relations avec lui sont bien connues. Le chef de ses adversaires dans la dernière assemblée des cortès et son successeur à la présidence du conseil, M. Isturitz, a eu le bonheur de gagner le territoire portugais, sans être reconnu, ce qui lui aurait valu le sort de Quesada, et s'est embarqué à Cintra, pour Falmouth, où il est arrivé. M. Isturitz ne restera probablement pas long-temps en Angleterre, et viendra sans doute à Paris.

F. Buloz.

TABLE

DES MATIÈRES DU SEPTIÈME VOLUME.

(QUATRIÈME SÉRIE.)

ERRATA.

Dans l'article de M. de Carné, *De l'Espagne et de son histoire*:

Page 217, ligne 26, au lieu de : *Hard*, lisez : *Haro*.
218, 8, au lieu de : 800,000,000, lisez : 8,000,000.

Dans l'article de M. Edgar Quinet, sur l'*Épopée latine* ;

Page 489, ligne 27, au lieu de : *attribués*, lisez : *attribuées*.
492, 33, au lieu de : *hyrcanienne*, lisez : *hercynienne*.
493, 1, au lieu de : *scribsère*, liser : *scripsère*.
499, 6, au lieu de : *de l'Orient et de l'Est*, lisez : *de l'Orient et du Sud*.
501, 32. au lieu de : *Bysance*, lisez : *Byzance*.

Dans l'article de M. Sainte-Beuve sur Mme de La Fayette, de notre précédente livraison, on a laissé subsister sur une partie du tirage une transposition fautive, page 517, à l'avant-dernière ligne de la note. La phrase doit être rétablie ainsi ; il s'agit de Ménage :

..... et je crains même qu'elle n'ait songé à lui entre autres, le jour où elle dit « qu'il était rare de trouver de la probité parmi les savans. »